NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DES VOISINS TERRIBLES

ENID BLYTON

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE
DES
VOISINS TERRIBLES

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
331

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept !

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche
La Famille Tant-Mieux en croisière
La Famille Tant-Mieux à la campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts
Le Mystère du Message secret
Le Mystère des Voisins terribles

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le Vélo-Car
Oui-Oui et le Chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le Magicien

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille Horloge
Histoires du bout du Banc

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en Famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles
Le Mystère de la Fête foraine
Le Mystère du Caniche blanc

dans les Grands Livres Hachette

Volumes « Trois en Un » :

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée, Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'aigle, Fido chien de berger.

LE MYSTÈRE
DES VOISINS TERRIBLES

par Enid BLYÏTON

*

DÉCIDÉMENT, il y a un mystère dans la maison voisine. On n'y voit plus personne, les volets restent fermés et le parc est laissé à l'abandon.

Pour Gilbert, Maguy et Annette, ce serait un merveilleux terrain de jeux : une vraie forêt vierge!

Alors, faut-il se risquer à sauter le mur? Allons-y! En avant, les explorateurs!

Mais... quelles sont ces voix? Y aurait-il des voisins? Oui, et des voisins... terribles!



TABLE



CHAPITRE PREMIER

La maison du mystère

DEUX ENFANTS, un garçon de dix ans, une fille de huit, montés sur une brouette, au fond du jardin, se haussaient sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus le mur. Une petite fille, d'à peu près cinq ans, aurait bien voulu en faire autant, mais il n'y avait plus de place pour elle. « Laissez-moi monter! Gémissait-elle. Je veux voir aussi !

- Attends un peu, Annette, répondirent les autres. Ce sera ton tour tout à l'heure. »

Le garçon et la fille perchés sur la brouette

observaient le parc voisin de la propriété de leurs parents, M. et Mme Chevalier. Ce grand parc était envahi par les broussailles, tandis que chez eux les allées du jardin étaient bien ratissées, les pelouses lisses comme du velours et égayées par des massifs de fleurs.

« Elle est partie, fit remarquer Gilbert à sa sœur Maguy.

- Je veux voir ! cria Annette qui s'accrochait à leurs jambes. Vous êtes vilains ! Laissez-moi monter aussi ! »

Leur mère entendit les cris d'Annette; elle vint voir ce qui se passait.

« Soyez gentils avec votre petite sœur! ordonna-t-elle. Faites-lui une place sur la brouette !

- Elle aura son tour, répondit Gilbert. Maman, la vieille dame d'à côté est partie, n'est-ce pas? La maison est fermée.

- Oui, je crois », dit Mme Chevalier.

Quel mystère pour les enfants que cette maison! Elle était incroyablement triste sous les arbres sombres du parc et les petits Chevalier se sentaient mal à l'aise rien qu'à la regarder. Ses volets gris fer étaient toujours clos, à l'exception de ceux d'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Derrière le rideau, on apercevait parfois une ombre. C'était la propriétaire, une très vieille dame qui restait là des heures, à contempler son parc à l'abandon. De la dame --- qui s'appelait Mme Dutour selon les gens du voisinage -- les enfants n'avaient jamais vu que cette ombre.

Sur les conseils de leur mère, ils étaient allés un jour lui proposer leurs services pour faire des courses ou désherber les allées. Elle ne leur avait pas ouvert sa porte et les avait renvoyés en criant qu'elle ne voulait pas voir de garnements dans sa propriété. Elle ne sortait jamais et l'épicier lui livrait des provisions deux fois par semaine. On disait qu'elle avait une fille mariée qui vivait à des centaines de kilomètres de là. De temps en temps les enfants regardaient par-dessus le mur... La vieille dame était toujours là, derrière son rideau. Et puis aujourd'hui, rien... Les volets fermés... La maison plus triste et plus mystérieuse que jamais. Où donc était la vieille dame?

« Tu sais où elle est, toi? demanda Annette à sa mère.

— Non, ma chérie », répondit celle-ci en la prenant dans ses bras.

Annette était l'enfant gâtée de la famille; elle pleurait et criait quand on ne lui donnait pas ce qu'elle voulait, elle boudait si on la grondait. C'était une petite fille ravissante, le sourire creusait ses fossettes, mais la mauvaise humeur l'enlaidissait.

« Maguy et Gilbert ne s'occupent pas de moi! se plaignit-elle en se blottissant dans les bras de sa mère. Si seulement j'avais une petite amie pour jouer avec moi! »

Annette retourna à la maison avec sa mère, pendant que Gilbert et Maguy continuaient à regarder par-dessus le mur.

« Gilbert, chuchota Maguy, crois-tu que nous

pourrions escalader le mur pour aller explorer le parc? Il est peut-être arrivé quelque chose à la vieille dame. Nous regarderions à l'intérieur de la maison par la fente des volets. »

Gilbert hésita.

« Et si quelqu'un nous voit?

- Nous irons ce soir, personne ne pourra nous voir, proposa Maguy. Ne disons rien à Annette, elle voudrait venir aussi et elle ferait du bruit.

- Entendu, nous escaladerons le mur ce soir, déclara Gilbert. J'ai trop envie d'aller faire un tour dans ce parc mystérieux. On dirait une- vraie forêt vierge. Ce serait formidable pour jouer à cache-cache! »

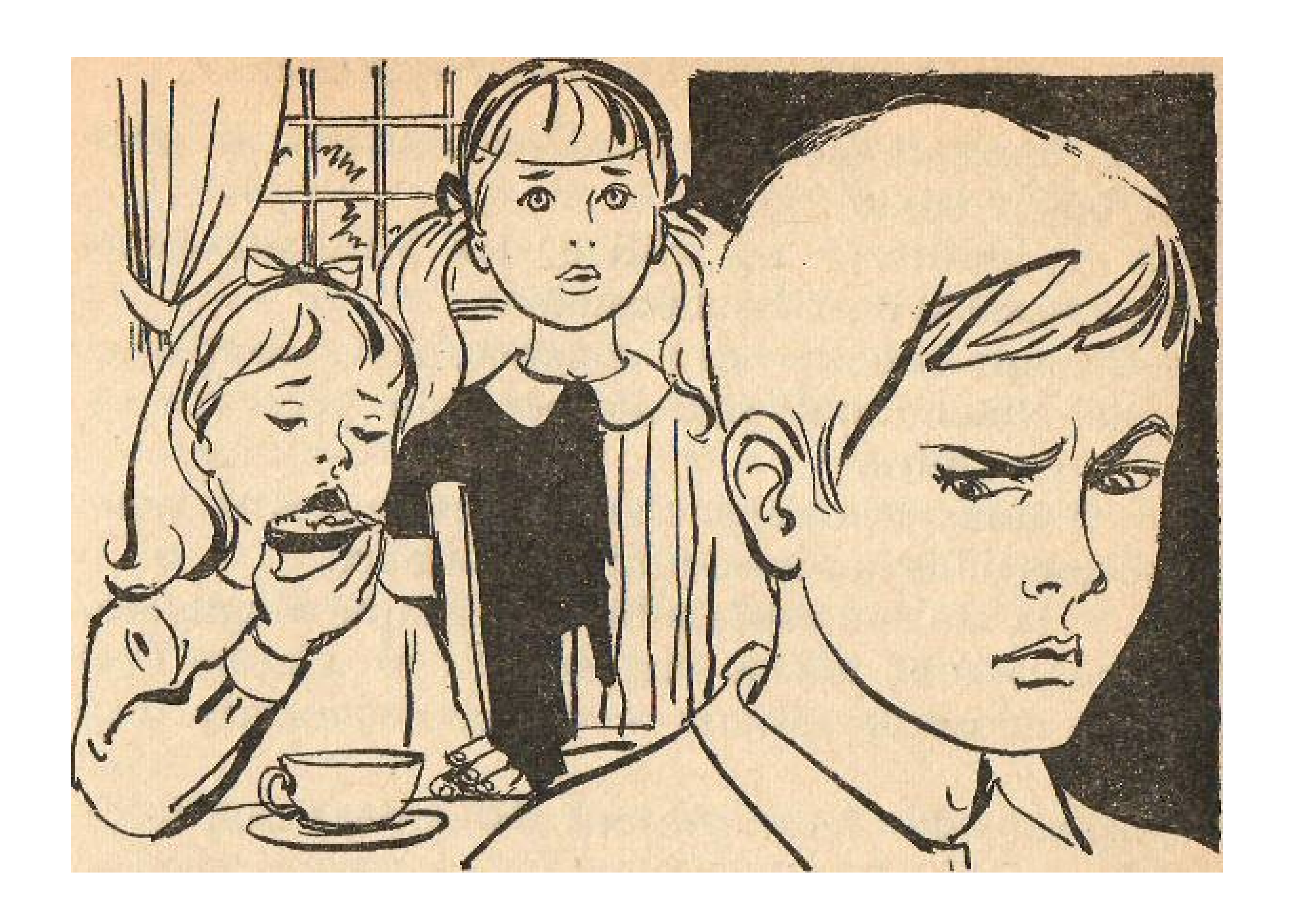
Leur mère les appelait; ils coururent la rejoindre. C'était l'heure du goûter. Annette était déjà assise à sa place. Mme Chevalier lui avait mis un tablier propre et avait changé le ruban de ses cheveux. Maguy et Gilbert allèrent se laver les mains.

« Vous êtes en retard tous les deux, fit remarquer Annette quand ils entrèrent dans la salle à manger. J'étais la première! Regarde, maman, Gilbert s'est mal lavé les mains. Il a de l'encre sur les doigts ! »

Gilbert cacha ses mains derrière son dos en jetant un regard furieux à Annette.

« Montre tes mains, Gilbert! ordonna sa mère. Va les laver comme il faut et ne fais pas cette tête! »

Gilbert sortit, rouge de colère. Annette, satisfaite d'elle-même, mordit dans sa tartine de confitures. Mme Chevalier ne lui reprocha pas d'avoir fait gronder son frère.



Après le goûter les enfants retournèrent dans le jardin. Gilbert et Maguy ne voulurent pas laisser Annette participer à leur jeu.

« Je veux jouer aussi! dit-elle en tapant du pied. Maman a dit que vous deviez être gentils avec moi!

- Bon, bon! fit son grand frère. Ne pleurniche pas! Nous allons jouer à cache-cache tous les trois, tu veux? Tu te mettras à notre recherche quand nous crierons « coucou! »

Maguy et Gilbert partirent en courant, laissant Annette le nez contre le mur de la maison.

« Cachons-nous dans les buissons derrière la remise, proposa Gilbert. Elle ne nous trouvera pas, ce sera bien fait pour elle ! Est-ce que ça la regarde si j'ai les mains sales? »

Maguy savait qu'il ne pardonnerait pas de sitôt à sa petite sœur.

Ils se blottirent au milieu des buissons »épais qui poussaient derrière la remise,

« Dès qu'Annette sera couchée, nous sauterons le mur, chuchota Maguy. J'espère que personne ne nous surprendra.

- Si nous trouvons une fenêtre ouverte, nous entrerons dans la maison, ajouta Gilbert.

- Si la maison est inhabitée, répliqua Maguy, les fenêtres seront toutes fermées. Et si elle ne l'est pas, je n'oserai jamais 'y entrer : j'aurais trop peur! »

Absorbés par leurs projets, ils avaient oublié de crier « coucou! ».

« J'ai compté jusqu'à cent, je viens! cria soudain Annette. Attention ! Je viens ! »

Elle ne pensa pas à faire le tour de la remise. Elle explora les cachettes habituelles et, ne trouvant rien, se mit à pousser des cris.

« Où êtes-vous? J'en ai assez de chercher! »

Maguy et Gilbert préférèrent se montrer plutôt que de voir accourir leur mère. Ils sortirent des buissons et bondirent sur Annette qui cria de frayeur.

« Où étiez-vous? J'ai regardé partout! Je n'aime pas jouer à cache-cache! Trouvons un autre jeu. »

Mme Chevalier appela Annette qui se couchait très tôt. Son frère et sa sœur se précipitèrent au fond du jardin. Ils montèrent sur la brouette et réussirent à se hisser au faîte du mur. Gilbert

sauta le premier de l'autre côté et aida sa sœur. En quelques secondes ils étaient dans le parc abandonné.

« Nous allons suivre cette allée, décida Gilbert. Comme il fait sombre sous les grands arbres!

- Oh! Un kiosque en bois! Il y a un banc et une table à l'intérieur. Je suis sûre que la vieille dame devait donner des fêtes dans ce jardin, il y a longtemps. C'est peut-être à ce temps-là qu'elle pensait toute la journée derrière son rideau... Tu crois qu'elle est partie, toi? C'est tout de même bizarre qu'elle disparaisse comme ça d'un seul coup ! »

Ils suivirent l'allée. Les herbes étaient si hautes qu'ils ne voyaient plus la maison.

« C'est drôle, dit Maguy, j'ai un peu peur. On n'entend rien. Tu es sûr que personne ne nous a vus?

- Mais non, il n'y a pas de danger, répondit Gilbert. Oh! Regarde! »

Retombant jusqu'à terre, les longues branches d'un saule pleureur faisaient un mur de feuillage sur leur chemin. Ils les soulevèrent doucement. On se serait cru dans une grotte fraîche et verte.

« Que c'est joli! s'écria Maguy. J'aimerais bien venir jouer ici. »

Ils continuèrent leur exploration et eurent la surprise de découvrir un bassin. Des feuilles mortes flottaient sur l'eau et Maguy poussa des cris de joie quand elle aperçut les poissons rouges.

« II n'est pas très profond mais je ne crois pas

que maman nous permettrait de patauger dedans, fit remarquer Gilbert.

Tu as vu la pelouse? demanda Maguy, C'est une vraie brousse. »

La fillette montra des rosiers qui n'avaient pas été taillés depuis longtemps et que les liserons avaient envahis, mais où l'on voyait tout de même quelques jolies rosés.

« Qu'elles sont belles! On dirait le jardin de la Belle au Bois Dormant! Pourtant Mme Dutour était plutôt une fée Carabosse ! Tu te souviens de ses cris quand nous sommes allés la voir? En tout cas j'aime bien son parc, enfin... sa forêt vierge ! »

Ils s'approchèrent de la maison du mystère, doucement, en essayant de ne pas trop agiter les hautes herbes. Peut-être quelqu'un les guettait-il, caché derrière les volets? Rien ne bougea. Ils franchirent les derniers mètres en courant. Sur la pointe des pieds, en se tordant le cou, ils purent voir la cuisine par une fente dans les volets. La pièce était vide et nue. Une petite souris trottinait sur le carrelage. Maguy fit un bond en arrière.

« Une souris! Même si nous trouvons une porte ouverte, je n'entrerai pas là-dedans! »

Maguy craignait les souris, les chauves-souris, les chenilles, les perce-oreilles; les chiens qu'elle ne connaissait pas l'effrayaient, elle osait à peine caresser un chat de peur d'être griffée. Les enfants n'avaient pas d'animaux. Mme Chevalier, qui aimait la propreté, assurait qu'un chat ou un chien auraient sali les parquets.

Ils allèrent vers une autre fenêtre et découvrirent un autre coin de la cuisine. Il ne restait qu'une pile de vieux journaux dans un angle de la pièce. Un robinet coulait un peu et les gouttes, en tombant, faisaient un petit bruit inquiétant. Il n'y avait rien d'autre à signaler. La maison mystérieuse était déserte. Une cloche lointaine sonna. Gilbert fronça les sourcils.

« C'est l'heure du dîner. Il faut rentrer. Tant pis! J'aurais tout de même voulu en savoir plus sur cette maison !

- Nous pourrions revenir un autre soir pour jouer dans le parc? proposa Maguy.

- Nous ne devrions pas, protesta Gilbert qui était très scrupuleux. Mais nous n'abîmerons rien et personne ne le saura jamais.

- Entendu, s'écria Maguy. Retournons à la maison, nous reviendrons demain. Pas un mot à Anne, elle le répéterait à maman! »





CHAPITRE II

Flagrant délit

PENDANT toute la journée du lendemain, Gilbert et Maguy attendirent avec impatience le moment de retourner dans le parc mystérieux. Ils se réjouissaient d'avoir un secret palpitant à partager. A voix basse, ils échangeaient leurs impressions, mais s'interrompaient aussitôt qu'ils voyaient leur petite sœur s'approcher d'eux. Annette s'en aperçut et se mit en colère.

« 'Je veux savoir ce que vous dites ! cria-t-elle. Vous préparez une farce, j'en suis sûre. Je vais le dire à maman.

- Nous parlions de ton anniversaire et du cadeau que nous te ferons pour tes cinq ans », dit Gilbert pour la calmer.

Toute contente, Annette fit aussitôt son plus beau sourire. Ce soir-là, dès que leur mère eut appelé Annette pour la baigner et la coucher, ils coururent au fond du jardin, montèrent sur la brouette et escaladèrent le mur. Maguy avait apporté sa poupée préférée et un petit sac plein de biscuits et de bonbons.

« Nous ferons la dînette dans le kiosque, déclara-t-elle. Il y a un banc et une table, nous serons très bien.

- Jouons plutôt sous le saule pleureur, proposa Gilbert.

- Les rosiers sont étouffés par les herbes. Crois-tu que je pourrais cueillir une ou deux rosés? demanda Maguy avant de se frayer un passage au milieu des buissons et des arbustes.

- Elles ne sont pas à nous, fit remarquer Gilbert.

- Je sais, mais elles ne sont à personne pour le moment, persista Maguy. A moins que tu n'aies découvert un habitant mystérieux dans la maison ! Ironisa-t-elle. Tu sais, les rosés vont se faner sur pied... Je n'en prendrai que deux, pas plus.

- Si tout le monde en faisait autant, il ne resterait plus une fleur dans les jardins abandonnés, déclara Gilbert. Non, ne cueille rien, Maguy. Nous ne devrions même pas venir ici. Après tout, nous ne savons pas ce qui se passe dans cette maison. »

Ils allèrent s'installer sous le saule pleureur. La lumière, qui filtrait à travers le feuillage, était verte et fraîche. C'était un refuge merveilleux, où l'on se sentait à l'abri du reste du monde. De temps en temps, Gilbert écartait les branches.

« Pas d'ennemis en vue? demanda Maguy.

- Non, répondit Gilbert. Si nous nous dépêchons, nous pourrons atteindre le kiosque. »

Faisant semblant d'être poursuivis, tous les deux coururent vers le petit kiosque et entrèrent à l'intérieur. Mais Maguy aperçut une araignée et frissonna.

« Un bon nettoyage serait nécessaire, déclara-t-elle. Je ferai la chasse aux perce-oreilles et aux araignées, puis je balaierai le plancher. Nous apporterons des torchons et un balai demain, n'est-ce pas, Gilbert?

- Si tu veux, mais tu feras ça toute seule. Moi, je préfère jouer sous le saule ou près du bassin. »

Le lendemain soir, les deux enfants escaladèrent encore le mur. Apparemment, il n'y avait toujours personne dans la « maison du mystère », comme ils disaient. Le quatrième soir, ils furent libres immédiatement après le goûter. Mme Chevalier allait faire des courses en ville et emmenait Annette pour lui acheter des souliers. Le temps était moins beau et quelques gouttes de pluie tombèrent. Gilbert entraîna Maguy sous les branches du saule. Il y faisait sombre car de gros nuages gris recouvraient le ciel.

« Ici nous serons à l'abri, décida Gilbert. Nous

sommes dans une grotte et pas une goutte ne nous atteindra. »

II avait raison. Les longues branches s'agitaient dans le vent, mais la pluie ne les traversait pas. Le sol était tout à fait sec. C'était amusant d'écouter la pluie crépiter sur les feuilles. Soudain, on entendit le bruit d'une grille qui s'ouvre en grinçant et qu'on referme brutalement. Des voix résonnèrent. Gilbert saisit le bras de Maguy.

« Quelqu'un vient! Qui est-ce, à ton avis? »

Rouge comme une pivoine, Maguy osait à peine respirer. Elle avait bien trop peur pour répondre. Les voix se rapprochaient, accompagnées d'un bruit de galopade.

« Partons vite ! Chuchota Maguy prise de panique. On va nous trouver! Vite, Gilbert, partons!

- Non, on ne nous verra pas, riposta Gilbert. Mais tu n'aurais pas dû cueillir ces rosés! »

Maguy le regrettait, elle aussi. Les rosés rouges étaient si belles qu'elle n'avait pas pu résister à la tentation. Elle les avait posées près du tronc du saule pleureur. Où pouvait-elle les cacher? Nulle part! Maguy posa sa poupée sur les fleurs. Ainsi on ne les verrait pas.

« Patrick, viens voir! cria une voix. Une buanderie! Brigitte sera contente, elle réclamait toujours *une* buanderie pour faire la lessive. Maintenant elle en aura une.

- Oh! Ce jardin! Florence, regarde toutes ces herbes! cria une autre voix. Quel dommage qu'il pleuve! Visitons le parc. Il est bien plus grand

que le jardin que nous avions avant. Nous nous :i m userons bien! »

Une autre voix s'éleva, celle d'une petite fille :

« Attendez-moi! Attendez-moi! »

Maguy avait envie de pleurer. Qui étaient ces enfants mystérieux qui couraient dans ce parc comme s'il leur appartenait? Qu'allaient-ils faire en les trouvant là?

Les pas se rapprochaient de plus en plus.

« Un kiosque! s'exclama Patrick. Et tous ces arbres! Nous y grimperons! Oh! Un saule pleureur! »

Gilbert et Maguy se serrèrent l'un contre l'autre. Ils apercevaient trois paires de pieds sous les branches du saule. Puis une main sépara le rideau vert. Un garçon regarda à l'intérieur. Il avait un visage joyeux avec des yeux bleu foncé, des cheveux noirs tout bouclés, et devait avoir dix ans, l'âge de Gilbert. Il aperçut aussitôt le frère et la sœur serrés l'un contre l'autre.

« Florence! Appela-t-il. Sophie! Venez vite!,.. Qu'est-ce que vous faites là, vous deux? C'est notre maison et notre parc! »

Maguy était au bord des larmes. Gilbert fit appel à tout son courage.

« Nous sommes venus jeter un coup d'œil parce que le parc était désert, expliqua-t-il, et que personne n'habitait plus la maison.

— Allez-vous-en d'ici! ordonna Patrick. Je ne veux pas que quelqu'un entre dans mon parc sans ma permission! »

II paraissait très décidé. Habitué à une propreté méticuleuse, Gilbert le trouva sale. Il»avait les genoux noirs et n'avait pas dû se laver les mains depuis le matin. Un accroc trouait son chandail.

Une fille passa sous les branches elle aussi. Elle avait à peu près huit ans, comme Maguy. Elle portait une robe tachée et déchirée. Puis arriva la petite Sophie. Elle avait cinq ans, les yeux bleus et les cheveux noirs de son frère et de sa sœur. Sa tenue était aussi négligée. Le ruban de ses cheveux pendait dans son cou.

« Où habitez-vous ? demanda Patrick.

- Ça ne te regarde pas! répondit Gilbert qui craignait que Patrick n'allât se plaindre à son



père et à sa mère. Nous n'avons rien fait de mal. Nous partons tout de suite.

- Eh bien, non ! cria brusquement Patrick. Vous ne partirez pas, vous êtes nos prisonniers! »

Et, poussant un cri sauvage, il dénoua une corde enroulée autour de sa taille et se jeta sur Gilbert pour le garrotter.

Gilbert n'était pas habitué à ce genre d'attaque. Il essaya de repousser Patrick, mais le garçon le jeta à terre sous les yeux de Maguy épouvantée.

« Gilbert! Gilbert! Tu vas salir ton pull-over! »

Une minute plus tard, la pauvre Maguy partageait le sort de son frère. Florence et Patrick s'étaient brusquement précipités sur elle. Que dirait maman en voyant sa robe salie? se demandait la petite fille en pleurant.

La lutte ne dura que quelques minutes. Lorsqu'elle se termina, Gilbert avait les mains attachées derrière le dos. Il était le prisonnier de Patrick.

« Détache mes mains, grogna-t-il, ou bien je te donnerai des coups de pied!

— Les coups de pied sont interdits! protesta Patrick. Ne fais pas l'idiot, voyons! Ce n'est qu'un jeu! »

Maguy s'assit et, consternée, regarda sa robe fripée.

« Ne me touchez pas! cria-t-elle à Florence et à Sophie. Je suis toute sale! Maman me grondera.

- Ta mère te gronde quand tu te salis ? demanda Florence en riant, ce qui creusa deux fossettes dans ses joues. Pas possible !

- Pas possible! répéta Sophie en sautant de joie. Oh! Une "poupée!

- Laisse ma poupée ! s'emporta Maguy. Si tu y touches, je... je... »

Ses cris ne servirent à rien. Sophie saisit la poupée et la berça. Patrick aperçut les deux rosés rouges; il se pencha pour les ramasser.

« Vous avez cueilli nos rosés! » s'exclama-t-il d'un ton menaçant.

Gilbert et Maguy disaient toujours la vérité. Leurs parents leur avaient Appris à ne jamais mentir. Mais ils avaient honte d'avouer qu'ils avaient cueilli ces fleurs dans un jardin qui ne leur appartenait pas.

« C'est moi, déclara enfin Maguy. Je ne croyais pas que c'était mal. Elles se seraient fanées sur le rosier. Je regrette maintenant. Si j'avais su que vous veniez...

- Tu es une voleuse! décréta Sophie.

— Tais-toi, Sophie! » ordonna Patrick. Puis se tournant vers Maguy : « Puisque tu as pris nos rosés, nous garderons ta poupée en échange.

- Non, non ! » cria Maguy effrayée. Florence s'enfuyait déjà, emportant la poupée.

Maguy s'élança à sa poursuite. Une voix s'éleva.

« Les enfants! Venez dans la maison, j'ai la clef! »

Florence jeta la poupée à Maguy.

« Tiens, attrape! Maman nous appelle. Je voulais seulement te taquiner.

— Garde les rosés aussi, si tu aimes tant les

fleurs ! » S'exclama Patrick d'une voix méprisante.

Il prit la main de Sophie et tous les trois coururent vers la maison.

« Ils sont méchants! Sanglota Maguy. Je les déteste!

- Moi aussi! approuva Gilbert en regardant son pull-over déchiré. Ils n'avaient pas le droit de se jeter sur nous comme ça.

- Tu crois que ce sont les nouveaux propriétaires? demanda Maguy. En tout cas, je ne viendrai plus jamais dans ce parc. Partons vite, Gilbert! N'attendons pas qu'ils reviennent avec leurs parents. »

A travers les branches du saule, ils aperçurent plusieurs personnes qui entraient dans la maison.

« Ils avaient pourtant des figures sympathiques, fit remarquer Maguy au bout d'un moment. Mais ils ont de drôles de manières! Maman ne voudra sûrement pas que nous nous amusions avec eux. D'ailleurs je ne tiens pas à jouer avec une fille qui a failli casser ma poupée! Rentrons vite à la maison, Gilbert! »

Ils traversèrent le parc en courant et escaladèrent le mur. Une horloge sonna sept coups. L'heure du dîner! Gilbert, consterné, regarda ses vêtements.

« Maman va me gronder, soupira-t-il. Et toi aussi, Maguy ! »

En effet Mme Chevalier les gronda. Elle ne pouvait supporter le manque de soin. Cependant elle se calma assez vite devant leur air contrit. Elle leur donna les dernières nouvelles apprises en ville.

II n'y a pas de mystère dans la maison voisine, mes enfants. Mme Dutour était trop âgée pour continuer à vivre seule et sa fille est venue la chercher. Elle est arrivée un soir et elles sont reparties ensemble le lendemain matin de très bonne heure. Voilà pourquoi nous n'avons rien su. D'autre part, la maison est vendue. Les nouveaux propriétaires, M. et Mme Maraval, ont quatre enfants. Les trois premiers ont à peu près votre âge mais le dernier est encore un bébé. J'espère que vous vous entendrez gentiment avec eux. Ils s'installeront bientôt. »

Gilbert et Maguy gardèrent le silence. Tous les deux avaient la même pensée : « Ces voisins terribles! Jamais plus nous ne leur parlerons! Et jamais nous ne retournerons dans la maison du mystère! »





CHAPITRE III

L'arrivée des Maraval

MAGUY ET GILBERT n'osèrent plus pénétrer dans le jardin des voisins. Ils gardaient de leur aventure un souvenir pénible et quand ils en parlaient, ils prenaient soin de ne pas être entendus par Annette.

« Nous ne serons jamais amis avec les Maraval. Ils sont si brusques, si sales, si odieux! Ils se sont jetés sur nous comme des sauvages!

— Et la façon dont cette Florence a traité ma poupée! renchérit Maguy. J'ai bien cru que ma

Gisèle était cassée. Moi qui la soigne tant! Quels voisins terribles! »

Les Maraval s'installèrent un jour de la Semaine suivante. Gilbert, que sa mère envoyait porter un livre à une amie qui habitait la même rue, sortit juste au moment où une voiture de déménagement s'arrêtait devant la porte.

« Les voilà! » pensa-t-il en faisant halte pour regarder.

Les déménageurs sortirent du camion des meubles qu'ils portèrent dans la maison; des meubles vieux et tachés, pas du tout comme ceux des Chevalier qui étaient toujours brillants et bien cirés.

Une grande femme assez forte, les cheveux en désordre, sortit de la maison.

« Cette armoire dans la chambre à droite », dit-elle aux déménageurs, d'une voix que l'on entendait de loin.

« Ce doit être Mme Maraval, pensa Gilbert. Elle a l'air gentille. Mais sa robe est toute froissée! Elle n'est pas plus soignée que Patrick, Florence et Sophie! »

II se demanda quand les enfants arriveraient. Ils n'étaient pas là. Mme Maraval semblait être seule. Gilbert porta le livre et attendit que l'amie de sa mère eût écrit un mot de remerciement.

Quand il repassa devant la maison des Maraval, une vieille voiture s'arrêta et trois enfants sautèrent précipitamment à terre. Oui, Patrick, Florence et Sophie. Une autre femme, dans la voiture, tenait

un paquet blanc. Le bébé sans doute. Le conducteur assis au volant avait un visage sympathique, des yeux bleus, une masse de cheveux bouclés, argentés aux tempes.

« M. Maraval », pensa Gilbert qui se hâta de traverser la rue pour ne pas être vu par Patrick et ses sœurs.

Les enfants entrèrent dans le jardin en criant et en riant, ravis d'être dans une nouvelle maison. Mme Maraval parut sur le seuil de la porte. Ils se jetèrent sur elle.

« Maman, nous voici! La voiture de déménagement est déjà là!

- Nous avons eu une crevaison! Il a fallu très longtemps pour changer la roue. Nous étions furieux !

- Je veux être dans ma chambre quand les déménageurs placeront les meubles. Je veux leur dire exactement où tout mettre. »

Un chien était dans les jambes des enfants. Un chien étrange, noir et fauve, avec une longue queue qu'il agitait comme un plumeau. Il était aussi surexcité que ses jeunes maîtres. Cela ne plut pas du tout à Gilbert.

« Quel chien! Il n'a pas de race! Ce n'est ni un terrier ni un épagneul! Quelle queue horrible! pensa-t-il. J'espère qu'il n'entrera jamais dans notre jardin! Si je le trouve en train de dévaster nos corbeilles de fleurs, je prendrai un bâton pour le chasser! »

« A bas, Dudule ! A bas ! » cria Patrick lorsque

le chien se jeta sur lui pour lui lécher la figure. « Maman, Dudule était tout à fait fou dans la voiture. Nous avons été obligés de baisser une vitre pour qu'il y passe la tête. Il voulait voir si nous prenions bien là bonne route. C'est papa qui l'a dit.

- Ouah, ouah ! » approuva Dudule, et il sauta sur Mme Maraval.

« Quel bon chien! Entrez vite! s'écria celle-ci. Patrick, fais attention qu'il ne soit pas dans les pieds des déménageurs, il pourrait les faire tomber! »

Dudule disparut dans la maison en poussant des aboiements retentissants. Les enfants le suivirent. Les déménageurs passèrent avec une commode. M. Maraval descendit de voiture et aida la femme qui portait le bébé à descendre aussi.

« Venez, Brigitte, dit-il. C'est ennuyeux de réveiller Jean-Louis, mais que faire? Comment trouvez-vous la maison? »

Gilbert n'attendit pas la réponse. Il était impatient de raconter à Maguy et à Annette ce qu'il avait vu et entendu. Il les appela d'une voix tremblante d'émotion.

« Maguy! Annette! J'ai quelque chose à vous dire! »

Elles l'écoutèrent avec curiosité. Maguy eut un petit frisson lorsque Gilbert décrivit le chien.

« J'espère qu'il ne viendra pas ici. J'aurais peur de lui. Quel dommage que ces enfants ne soient pas gentils! Nous aurions pu jouer avec eux puis-

que nous habitons si près les uns des autres.

— Comment sais-tu qu'ils ne sont pas gentils? demanda Annette. Tu ne leur as pas encore parlé. »

Gilbert et Maguy ne dirent pas qu'ils les connaissaient. Ils savaient qu'Annette se dépêcherait de tout répéter à leur mère s'ils avouaient qu'ils étaient entrés dans le jardin des Maraval.

Mme Chevalier apprit l'arrivée des nouveaux voisins.

« Avant de nous lier avec eux, attendons un peu, conseilla-t-elle. Nous verrons ce qu'en dira Mme Constant, à qui tu as apporté un livre ce matin, Gilbert. Elle pourra nous renseigner, sa maison touche presque celle des Maraval.



— Ils ne m'ont pas fait très bonne impression quand je les ai vus ce matin, déclara Gilbert. Les enfants sont sales et bruyants. »

Maguy et Gilbert avaient décidé de ne plus adresser la parole aux petits Maraval, mais ils guettaient les bruits qui venaient du jardin voisin.

Annette, perchée sur la brouette, regardait pardessus le mur. Des cris, des appels, des rires accompagnés d'aboiements ne tardèrent pas à résonner.

« Ils sont dans le jardin, annonça Annette.

— Tu n'as pas besoin de nous le dire, riposta Gilbert. Nous les entendons. ^

— J'ai vu le gros chien, reprit Annette. Il s'appelle Dudule. Et ils ont une grosse chatte aussi.

- Comment est-elle? demanda Maguy.

— C'est une chatte noire avec des pattes blanches, expliqua Annette. On dirait qu'elle porte des chaussettes. J'ai entendu son nom, Miquette.

- Miquette et Dudule, répéta Maguy. Est-ce qu'ils ont l'air de bien s'entendre ensemble, Annette?

— Dudule est en train de poursuivre Miquette, raconta Annette. Ah! Voilà la chatte qui grimpe tout en haut d'un arbre! Venez voir! »

Gilbert et Maguy ne purent résister à la tentation de rejoindre Annette sur la brouette et suivirent la direction de son doigt. En effet, une chatte noire aux quatre pattes blanches faisait le gros dos sur la branche d'un arbre.

« Elle a l'air bien orgueilleuse! s'écria Maguy.

Elle nous regarde d'un air méprisant comme si elle ne tenait pas du tout à faire notre connaissance !

— C'est réciproque, déclara Gilbert. Voici les enfants ! Cachons-nous ! »

Les trois Maraval surgissaient des buissons. Sophie était aussi noire qu'un ramoneur et le ruban de ses cheveux pendait dans son cou comme d'habitude.

Maguy et Gilbert sautèrent à terre et coururent se cacher derrière un arbre. Annette fut moins rapide. Patrick l'aperçut et l'appela.

« Hé là-bas, toi! Comment t'appelles-tu? »

Annette ne répondit pas. Dans sa hâte à descendre, elle tomba et s'érafla le genou. Aussitôt elle poussa un cri terrifiant. La tête de Patrick parut au-dessus du mur.

« Qu'est-ce qui t'arrive? »

Annette montra son genou. L'éraflure était à peine visible.

« Pleurnicheuse! s'écria Patrick. Ma petite sœur ne hurlerait pas pour si peu! »

Annette n'avait pas l'habitude d'être traitée de pleurnicheuse.

« Méchant! cria-t-elle. Je dirai à maman que lu m'as traitée de pleurnicheuse.

— Petite rapporteuse! reprit Patrick en riant. Va le lui dire! Pleurnicheuse! Rapporteuse! »

Annette resta debout, la bouche ouverte, si donnée que le hurlement qu'elle s'apprêtait à pousser ne put sortir de son gosier.

« Si tu ne fermes pas la bouche, les mouches entreront dedans, continua Patrick. Florence, viens voir! Il y a une petite pleurnicheuse de l'autre côté du mur avec la bouche ouverte. »

Mais avant que Florence se fût approchée, Annette s'était enfuie en appelant sa mère.

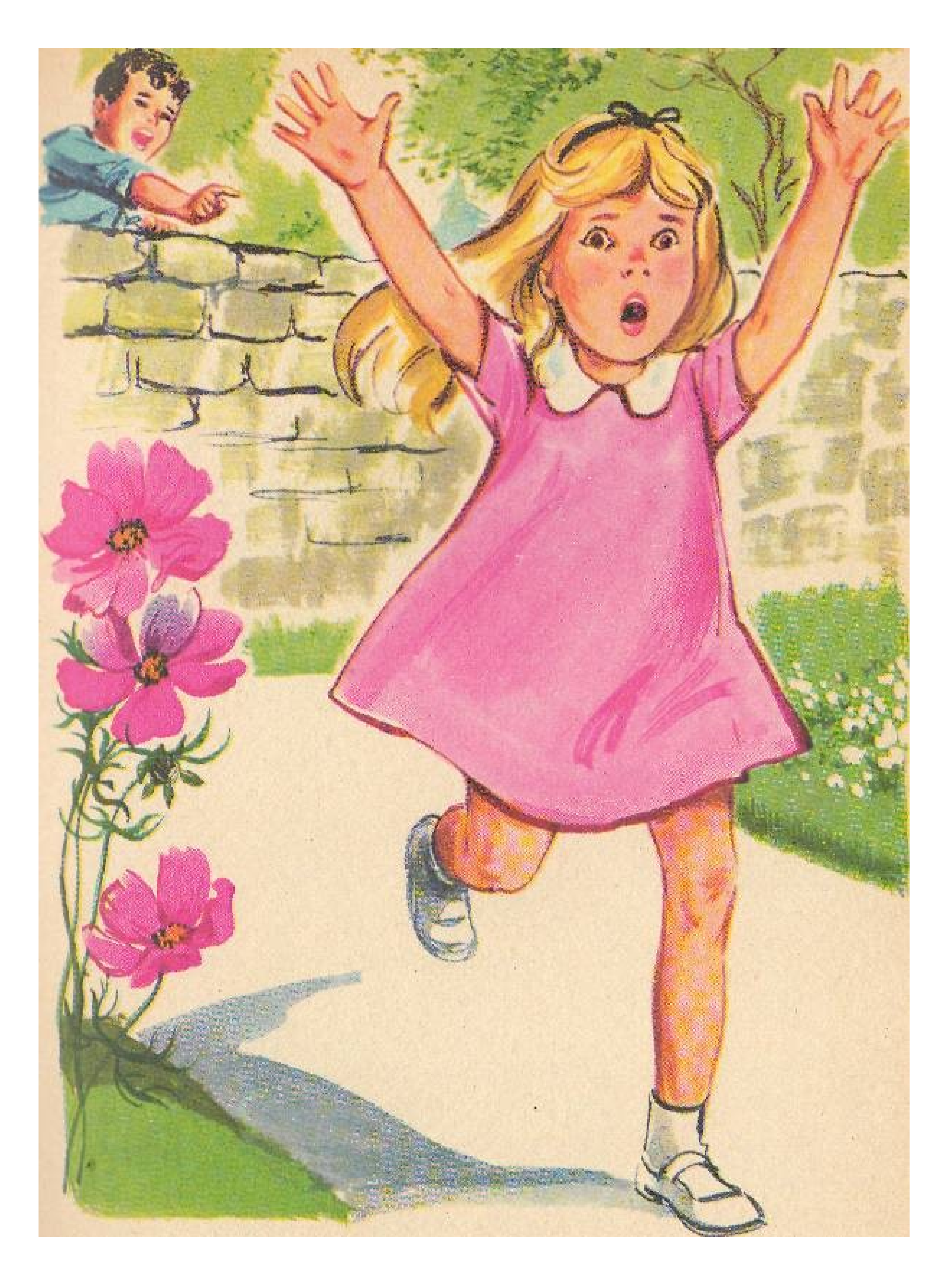
Mme Chevalier accourut et la prit dans ses bras.

« Pauvre petite Annette! N'écoute pas ce vilain garçon ! Tu t'es fait mal au genou ? Où sont Maguy et Gilbert?

- Ils se sont cachés, sanglota Annette. Ils ne s'occupent pas de moi. Eux aussi sont méchants!

— Tiens, prends un bonbon et va t'amuser dans ta chambre, dit Mme Chevalier. Si ces nouveaux voisins sont mal élevés, je ne vous permettrai pas de jouer avec eux. »





Annette s'était enfuie en appelant sa mère.



CHAPITRE IV

Une grande surprise

GILBERT, MAGUY ET ANNETTE n'allèrent pas au fond du jardin pendant les deux jours qui suivirent. Ils entendaient le vacarme des petits Maraval, les aboiements de Dudule et, de temps en temps, les cris du bébé.

« J'ai vu Patrick qui regardait par-dessus notre mur ce matin, annonça Gilbert à Maguy. Ne nous montrons pas. Ils sauraient que nous habitons ici et diraient à Annette que nous sommes allés dans leur jardin la semaine dernière. Elle le répéterait à maman.

- C'est vrai qu'Annette est rapporteuse, Patrick avait raison, déclara Maguy. Si nous le disions, nous serions grondés. Maman traite toujours Annette comme si elle avait deux ans, bien qu'elle en ait presque cinq. J'aimerais voir le bébé des Maraval. J'aime tant les bébés, ils sont plus amusants que les poupées.

- Moi, je n'y tiens pas du tout, riposta Gilbert. Il doit être comme ses frères et sœurs, sale et bruyant.

- Je ne crois pas. On' l'entend rarement pleurer. Je me demande si c'est un garçon ou une fille. »

Mme Chevalier alla voir son amie, Mme Constant, et lui parla des Maraval.

« Comment sont les enfants? demanda-t-elle. L'aîné a fait pleurer ma petite Annette l'autre jour.

- Ma chère, ils sont terribles! répondit Mme Constant. Pas du tout comme les vôtres! De vrais fléaux!

- Quel ennui! J'espérais qu'ils seraient gentils, mes enfants auraient eu des petits camarades.

- Ils sont très mal élevés, reprit Mme Constant. Le lendemain de leur arrivée, Mme Maraval est venue m'emprunter un panier à salade qu'elle ne m'a pas encore rendu. Elle est si désordonnée! Sympathique cependant. Elle était accompagnée par un horrible chien qui s'est mis à gratter dans mes géraniums. Mme Maraval a eu l'air de trouver cela tout naturel.

- Quel ennui! répéta Mme Chevalier. Impossible de se lier avec des gens pareils! Je défendrai à mes enfants de jouer avec eux.

— Les trois vôtres sont si bien élevés! dit Mme Constant. Votre petite Annette est adorable, elle est si jolie et vous l'habillez si bien!

— Oui, Annette est une gentille petite fille. Ils ont tous des cœurs d'or. Figurez-vous que mon mari me reproche d'élever Gilbert comme une fille. Il aimerait le voir monter aux arbres et mettre ses vêtements en lambeaux. Moi, je déteste le genre garnement. Je veux que mes enfants soient propres, polis et serviables.

— Vous pouvez être fière d'eux, déclara Mme Constant. Envoyez-les-moi un jour de la semaine prochaine, je leur préparerai un goûter. Quant à ces Maraval, laissez-les chez eux. Vos enfants leur donneraient un bon exemple à suivre, mais ce ne serait pas réciproque. »

Dès son retour, Mme Chevalier appela Gilbert, Maguy et Annette.

« A mon grand regret, je n'ai pas entendu dire du bien des Maraval, annonça-t-elle. Je ne répéterai pas ce que j'ai appris, mais voilà ma décision : les petits Maraval ne sont pas comme vous et je ne veux pas vous voir jouer avec eux. Vous serez polis, vous direz bonjour, cela suffira. »

Les enfants se réjouirent, ils ne tenaient pas à faire plus ample connaissance avec ces voisins terribles et leur chien.

« Je vais chez votre grand-mère, reprit Mme Chevalier. Je vous emmène. »

Ce jour-là, on ne parla plus des Maraval. Gilbert, Maguy et Annette passèrent le reste fie l'après-midi avec leur grand-mère qui leur fit des compliments.

« Vraiment ils te font honneur, dit-elle à sa fille. Tu as de la chance d'avoir des enfants si sages. Ils ne doivent te donner aucune peine.

- Non, approuva Mme Chevalier. Leur père les trouve même trop sages. Il était très turbulent quand il était petit. Il ne comprend pas que Gilbert ne lui ressemble pas. »

De plusieurs jours, les enfants ne descendirent pas au fond du jardin. Annette s'arrêtait au milieu de l'allée, tant elle avait peur de revoir Patrick et d'être traitée de nouveau de pleurnicheuse et de rapporteuse. Cependant ils ne pouvaient s'empêcher d'entendre les clameurs des petits Maraval qui semblaient toujours se livrer à des jeux passionnants.

« Ils jouent aux Indiens ou aux gendarmes et aux voleurs, je suppose, fit remarquer Gilbert. Dommage qu'ils ne soient pas plus gentils! J'aimerais bien m'amuser avec eux. Ce n'est pas drôle de jouer avec Annette, elle crie à la moindre chose. »

Le samedi, les trois enfants eurent une surprise. Ce jour-là, M. Chevalier rentra déjeuner à la maison, à la grande joie des siens. Quand il eut découpé le rôti, il prit la parole.

« Tout à l'heure, j'ai rencontré un vieil ami à moi, commença-t-il. Nous étions au collège

ensemble. Pendant que j'entrais dans les affaires, il s'est mis à écrire des livres qui ont eu du succès. De très bons livres d'ailleurs.

Vraiment? dit sa femme occupée à couper la viande d'Annette. Où l'as-tu rencontré?

- Je suis entré dans une pâtisserie pour acheter un dessert et j'ai vu mon vieux camarade Robert. Sa famille était avec lui. Des enfants charmants, Monique.

- Comment sont-ils? demanda Maguy.

- Il y a un garçon à peu près de l'âge de Gilbert. Un beau garçon robuste et gai. Un vrai garçon! Il pratique toutes sortes de sports, il grimpe aux arbres, à en croire son père, et il est intrépide. L'année dernière il s'est cassé la cheville en faisant du ski et pas une plainte n'est sortie de sa bouche.

Et les autres? demanda Annette.

- Il y a une petite fille comme toi, Annette, 1res amusante, et une autre fille plus grande, tout à fait sympathique, si naturelle et si franche!

J'aimerais les connaître, ces enfants, fit remarquer Maguy.

- Ils étaient plutôt bruyants, reprit le père. Leur mère était là aussi. Elle est gaie et charmante. Je suis heureux d'avoir retrouvé Robert et d'avoir fait la connaissance de sa famille. Nous niions nous voir souvent.

Oh! Oui, s'écria Annette. Nous aurons enfin des petits amis. Où habitent-ils, papa?

Eh bien, j'ai une surprise pour vous, déclara

M. Chevalier avec un large sourire. Une grande surprise ! Depuis peu cette famille habite notre rue, entre Mme Constant et nous, je pourrai parler avec Robert un moment tous les soirs, je m'en réjouis. »

II y eut un silence. Tous les yeux se fixèrent sur M. Chevalier. Sa femme posa la question qui était sur toutes les lèvres.

« Comment s'appelle-t-il, ton vieil ami?

- Maraval, répondit M. Chevalier. Robert Maraval était mon voisin de pupitre au collège. Il était toujours premier en composition française. Il disait à qui voulait l'entendre qu'il écrirait des livres quand il serait grand. Il a tenu parole. Je suis fier de le connaître. Tu feras une visite à Mme Maraval, n'est-ce pas, Monique? Et nous inviterons les enfants à goûter. »

II y eut un autre silence. Gilbert et Maguy étaient consternés. Dire que c'était des Maraval que papa parlait! Cette famille terrible! Mme Chevalier prit enfin la parole.

« Je sais que les Maraval sont nos nouveaux voisins, commença-t-elle. Les enfants ne sont pas bien élevés, ils sont sales, bruyants, impolis.

- Je reconnais que leurs vêtements étaient tachés et qu'ils parlaient tous à la fois, convint M. Chevalier. Mais ils sont naturels et gais. Ils m'ont plu. Les nôtres n'ont qu'à gagner en leur compagnie. Tu auras de la sympathie pour Mme Maraval, j'en suis sûr. Elle est si amusante! »

Mme Chevalier n'en paraissait pas convaincue.

Elle avait décidé de ne pas se lier avec les nouveaux voisins et voilà que M. Maraval était un vieil ami de son mari. Quel ennui!

« Tu iras voir Mme Maraval, n'est-ce pas? demanda M. Chevalier avec un peu d'impatience. Robert était mon meilleur ami au collège. Les enfants s'amuseront bien ensemble, ils ont le même âge que les nôtres. Il y a un bébé aussi, m'a dit Mme Maraval.

- Je ne crois pas que ce soit souhaitable, Pierre, expliqua Mme Chevalier. Les petits Maraval sont très mal élevés. Je ne veux pas que Gilbert et Maguy aient sous les yeux de mauvais exemples.

- Gilbert est une vraie fille, déclara M. Chevalier. Patrick Maraval le secouera un peu. Et la petite Sophie apprendra à Annette à ne pas tant pleurnicher. »

Gilbert ne pouvait cacher son inquiétude. Annette était sur le point de fondre en larmes. M. Chevalier se tourna vers Maguy.

« Quant à toi, tu as peur de tout, prononça-t-il. Les petits Maraval ont toutes sortes d'animaux, un chien, un chat, des souris blanches... »

Maguy poussa un cri.

« Des souris! Je n'irai jamais chez eux s'ils ont des souris!

- J'avais des souris blanches quand j'étais enfant, déclara son père. Deux d'entre elles ont vécu dans ma poche pendant une semaine. Je regrette que vous n'ayez pas d'animaux. Vous n'avez pas l'air de les aimer. Je serais content

d'avoir un chien, malheureusement je suppose que Maguy et Annette s'évanouiraient /il sautait sur elles. Monique, il est temps d'aguerrir ces enfants. Ils sont gentils, bien élevés, sincères, polis, mais beaucoup trop sages! Ils ont besoin qu'on les secoue !

— Je ne suis pas de ton avis, Pierre, protesta Mme Chevalier. N'en parlons plus! Je ferai une visite à Mme Maraval puisque tu y tiens, pourtant je t'en prie, réfléchissons avant de nous lier avec nos nouveaux Voisins.

__ Eh bien, nous verrons, répliqua M. Chevalier.

Maguy, donne le gâteau q«e j'ai apporté. C'est une tarte aux fraises. Je crois qu'elle sera bonne. J'ai l'intention de faire une longue promenade cet après-midi. Qui vient avec moi? »

Personne ne répondit. Gilbert savait qu'il aurait fait plaisir à son père en l'accompagnant, mais il n'aimait pas la marche. Il préférait jouer ou lire dans le jardin.

« Tant pis! Je pars, annonça M. Chevalier déçu quand il eut terminé sa tarte. Si nous avions un chien, je l'emmènerais avec moi. Malheureusement, nous n'en avons pas. Au revoir! »



CHAPITRE V

De l'autre côté du mur

QUAND M. CHEVALIER fut parti, les enfants montèrent dans la chambre de Gilbert afin de faire le point de la situation.

« Quelle malchance! s'écria le jeune garçon. Il faudra que nous nous amusions avec ces voisins terribles! Ce n'est pas gentil de la part de papa de me traiter de fille. Je ne suis pas une fille, n'est-ce pas?

Tu ne grimpes pas aux arbres, tu ne te bats pas comme la plupart des garçons, fit remarquer

Maguy. Ce n'est pas ta faute. Maman ne serait pas contente si tu 'le faisais.

- Quel affreux après-midi nous passerons quand les Maraval viendront goûter! S'exclama Gilbert. Il faudra que tu caches tes poupées, Florence les casserait.

- Et toi, tu feras bien d'enfermer ton avion, renchérit Maguy. Je parie que tous leurs jouets sont en pièces détachées.

— J'espère qu'ils n'amèneront pas leur chien, dit Annette. S'ils l'amènent, je le battrai avec un bâton.

- Alors il te mordra annonça Maguy. Il montrera les dents et grondera. Comme cela : Grrr... Grrr! »

Annette ouvrit la bouche pour hurler.

« N'aie pas peur! Intervint Gilbert. Maguy plaisante. Je veillerai à ce que le chien ne te morde pas. Je le renverrai chez lui.

- Maman ne les invitera peut-être pas, reprit Maguy. Tu entends le bruit qu'ils font dans leur jardin? »

Que voulait dire ce vacarme? Pourquoi ce roulement de tambour? Ranplanplan rataplan... Et cette trompette?

« Allons voir! » proposa Gilbert.

Ils coururent au fond du jardin. Oui, c'était bien un tambour. Ranplanplan rataplan!

Gilbert ne put résister à l'envie de regarder par-dessus le mur. Il vit Florence, drapée dans une grande cape rouge, une couronne sur la tête.

Derrière elle venaient Patrick qui tapait sur un tambour et Sophie qui soufflait dans une petite trompette.

« Voici la Reine! cria Patrick. Manants, saluez Sa Majesté! »

Une voix irritée s'éleva. Une autre personne faisait son apparition. C'était Brigitte, l'aide de Mme Maraval.

« Vilains garnements, ne faites pas tant de bruit! Jean-Louis dort! Vous allez le réveiller! Patrick, «i vous ne cessez pas de taper sur ce tambour, je prendrai un bâton et c'est vous qui serez le tambour! »

Le vacarme cessa aussitôt.

« Pardon, Brigitte, dit le jeune garçon. J'avais oublié que Jean-Louis dormait. Nous allons jouer aux Indiens.

- Non, vous attendrez que le bébé soit réveillé, déclara Brigitte. Vous pousseriez des cris de sauvage. De plus, votre maman a la migraine. »

Elle fit demi-tour et s'éloigna. Gilbert se hâta de baisser la tête, car il ne tenait pas à être vu. Le silence régna pendant quelques minutes, puis commença un autre jeu avec de nouveaux cris.

« Ils sont odieux! Chuchota Maguy. Le bébé dort, leur mère a la migraine, cela leur est égal. Quels enfants égoïstes !,

— Dommage que Brigitte n'ait pas exécuté sa menace de transformer Patrick en tambour », ajouta Gilbert.

Le mardi suivant, Mme Chevalier alla rendre

visite à Mme Maraval. Les enfants attendirent son retour avec impatience. Ils l'accueillirent à la porte du jardin.

« Maman, tu as vu les enfants? Ils ont été sages.

- Je suppose qu'ils ont fait un effort, répondit Mme Chevalier. Mais si l'un de vous se conduisait ainsi, je serais désolée. Ce n'est pas leur faute, c'est la façon dont ils ont été élevés. Mme Maraval est trop indulgente. Le bébé est un amour.

- J'aimerais bien le voir ! s'écria Maguy. J'aime tant les bébés. Maman, tu as invité les Maraval à goûter?

- Oui, ils viennent demain. Les enfants seulement, pas leur mère. C'est le jour de congé de Brigitte, il faut qu'elle garde le petit Jean-Louis. Les enfants viendront à trois heures et demie. J'espère que vous vous entendrez bien. »

Maguy, Gilbert et Annette apprirent sans plaisir cette nouvelle.

« Maman, tu resteras avec nous tout le temps? demanda Annette. J'ai peur de Patrick.

- Non. J'ai des lettres pressées à écrire, répliqua Mme Chevalier. Vous vous amuserez d'abord dans le jardin, puis je présiderai le goûter. Et après je jouerai à un jeu avec vous. »

Ce soir-là, quand Annette fut couchée, Maguy et Gilbert, qui étaient dans le jardin, entendirent siffler. Ils coururent jusqu'à l'extrémité de l'allée et aperçurent la tète de Patrick au-dessus du mur. Le jeune garçon leur fit signe d'avancer. Quand

ils se furent approchés, il poussa une exclamation de surprise.

Ça alors! C'est vous que nous avons surpris dans notre jardin! Je ne savais pas que vous habitiez si près! Demain nous goûtons chez vous, vous le savez?

- Oui, répondait Gilbert. Ne dis pas que nous sommes allés chez vous sans permission, nous serions grondés!

- Rapporter? Pour qui me prends-tu? Bouche cousue! Dire que c'est chez toi que nous goûterons! Ta maman est venue nous inviter cet après-midi. Elle était un peu poseuse et si polie, si bien habillée



qu'elle nous intimidait. J'ai eu envie de voir si vous lui ressembliez.

- Maman n'est pas poseuse, protesta Gilbert.

- Ce n'est pas notre avis, déclara Florence qui avait fait son apparition près de son frère. Mais elle est très jolie, j'ai beaucoup aimé sa robe. J'ai bien peur que vous ne soyez des poseurs, vous aussi! »

Maguy devint écarlate.

« Vous, vous êtes impolis! riposta Gilbert. Nous ne tenons pas du tout à ce que vous veniez goûter.

- Nous n'y tenons pas non plus! s'écria Florence, les yeux brillants de colère. S'endimancher et être polis, quelle corvée! Nous ne pourrons ni jouer aux Indiens, ni grimper aux arbres. Il faudra rester assis, très droits sur sa chaise, et faire la conversation comme votre maman.

- Vous êtes odieux! déclara Gilbert. Notre père connaît le vôtre, sans cela nous ne jouerions jamais ensemble. Vous êtes les enfants les plus désagréables que l'on puisse imaginer.

- C'est ce que nous pensons de vous! lança Patrick, en colère lui aussi. Nous vous avons surnommés « ces voisins terribles » !

— C'est exactement le nom que nous vous donnons, dit Gilbert surpris. Vous n'avez pas besoin de venir goûter chez nous, si cela vous ennuie tant.

— Nous y sommes obligés, gémit Patrick. Nous pourrions faire semblant d'être malades, ajouta-t-il en se tournant vers Florence. Tu te rappelles? C'est ce que nous avons fait quand notre vieille

tante Jeanne est venue. Nous nous sommes plaints d'avoir mal à la gorge. Maman a été inquiète, elle ne nous a pas permis de sortir de la chambre. »

Gilbert et Maguy furent scandalisés.

« C'est un mensonge! s'écria Maguy. Vous mentez! Nous, jamais!

- C'est une lâcheté de mentir, renchérit Gilbert, papa nous l'a affirmé. On ne ment que lorsqu'on a peur de dire la vérité. Si on prend l'habitude de mentir, on est un lâche. »

Patrick et Florence le regardèrent en silence.

« Nous ne sommes pas des lâches ! protesta enfin Patrick. Je peux grimper tout en haut d'un arbre. Florence est courageuse pour une fille.

Tout de même vous êtes des lâches et vous mentez! insista Maguy. Demande à ton papa, tu verras ce qu'il te répondra. Si nous ne voulions pas aller chez vous — ce serait une corvée pour nous aussi - - nous ne dirions pas à maman que nous avons mal à la gorge. Nous serions assez francs pour déclarer que nous préférons rester à la maison.

Je parie que non ! protesta Patrick. Tu répondrais « Oui, maman », et tu viendrais. Je parie que vous êtes trois petits poltrons ! »

Une cloche sonna.

« II faut que nous rentrions, annonça Maguy avec satisfaction, car elle ne tenait pas à prolonger la discussion. A demain.

Attends un moment! s'écria Florence. Nous Aimerions vous demander quelque chose. Notre papa est un vieux camarade du vôtre, il souhaite

que nous soyons amis. Nous ne voulons pas lui faire de peine. Dites-nous ce qu'il faut que nous mettions. Est-ce que votre mère nous serrera la main ou bien est-ce qu'elle nous embrassera?

— Elle ne vous embrassera pas, répondit Gilbert. Mettez ce qu'il vous plaira, cela nous est égal. Si vous désirez que maman ait une bonne opinion de vous, ayez les mains propres.

- Quelle scie! soupira Florence. Tant pis! Nous ferons de notre mieux à cause de papa. Je ne pense pas que nos mères sympathiseront, mais papa est si gentil, nous voulons qu'il croie que nous sommes tous amis. Comme cela il pourra voir M. Chevalier chaque fois qu'il en aura envie.

- Il faut que nous partions, dit Gilbert. Maman nous appelle.

- Encore une minute! supplia Florence. Nous pouvons amener Dudule, n'est-ce pas? »

Maguy et Gilbert, qui avaient déjà fait quelques pas dans l'allée, s'arrêtèrent et tournèrent des visages scandalisés vers Patrick et Florence.

« Ce chien affreux! s'écria Gilbert. Bien sûr que non! Maman aurait une attaque !

- Mais il nous suit toujours partout! insista Florence. Et ce n'est pas un chien affreux ! C'est le meilleur chien du monde ! Il serait très malheureux s'il ne nous accompagnait pas. Il aboierait tout l'après-midi et réveillerait Bébé.

- Prends-le, répliqua Gilbert. Mais maman le renverra. Quant à Annette, à force de crier de frayeur, elle deviendra rouge comme une écrevisse.

- Comme une écrevisse, vraiment? demanda Florence intéressée. J'aimerais... »

Mme Chevalier appelait de nouveau. Gilbert et Maguy se mirent à courir de toutes leurs forces. Patrick et Florence les suivirent des yeux.

« Quels enfants odieux ! Sages comme des images et poseurs! Je voudrais bien ne pas aller goûter chez eux demain. Leur père est très sympathique, je croyais que ses enfants lui ressembleraient.

- Moi aussi. On ne peut jamais savoir, répliqua Florence. En tout cas, il faut y aller demain. Essayons d'être présentables à cause de papa. J'espère que j'ai une robe propre. Je parie que Sophie n'en a pas. Elle se salit beaucoup plus que nous.

- Ce ne sera qu'un mauvais moment à passer, conclut Patrick en entrant dans la maison. Dire que nous sommes obligés de goûter chez ces voisins terribles! »





CHAPITRE VI

Maraval en visite

LE LENDEMAIN, les six enfants eurent un réveil sans joie. De tout leur cœur ils souhaitaient quelque anicroche qui empêcherait le goûter. Mais aucun incident n'eut lieu. Le temps était beau. Tout le monde allait bien. La matinée s'écoula rapidement.

« Etes-vous propres et prêts à recevoir vos invités? demanda Mme Chevalier à trois heures, en entrant dans la chambre des enfants. Voyons tes mains, Gilbert. Et tes ongles? Annette, je vais de nouveau te brosser les cheveux.

- Maman, les Maraval ne regarderont pas si nous sommes propres ou sales, protesta Gilbert avec impatience. Ils aimeraient que nous, soyons sales.

- Leurs goûts m'importent peu, répliqua Mme Chevalier. Ne me parle pas sur ce ton, Gilbert. Là, Annette! Ce grand nœud bleu te va très bien! Tu seras gentille avec la petite Sophie, n'est-ce pas? Elle sera peut-être intimidée. »

Maguy était certaine que Sophie ne serait pas intimidée, mais elle garda le silence. Elle se demandait comment Annette, qui était si gâtée, s'entendrait avec la petite voisine.

« Voici les Maraval! annonça Mme Chevalier en entendant la sonnette de la porte d'entrée. Agnès va les faire monter ici. Vous choisirez quelques jouets pour les descendre au jardin. »

Gilbert était sûr que les Maraval préféreraient jouer à cache-cache ou aux Indiens, mais sa mère, il le savait, défendrait les jeux turbulents puisqu'ils étaient tous endimanchés. Aussi ne protesta-t-il pas.

Les Maraval entrèrent. Ils étaient propres, excepté Sophie qui avait les genoux noirs. Leurs cheveux étaient brossés et le ruban de Sophie, pour une fois, ne pendait pas sur son dos. Malheureusement, ils avaient oublié de vérifier leurs ongles et aucun des trois n'avait pensé à cirer ses souliers.

Cependant les filles portaient des robes propres, le short de Patrick était à peine froissé. Ils s'avancèrent poliment vers Mme Chevalier et prirent la main qu'elle leur tendait.

« Je suis très contente de vous voir, dit la maîtresse de maison avec un sourire.

- C'est très aimable à vous de nous inviter », répondirent les Maraval en chœur.

Ils avaient sûrement fait une répétition. Gilbert s'avança et tendit aussi la main.

« II faut serrer la main des enfants? demanda Florence surprise. Que c'est bête !

- Tu n'y es pas obligée », répliqua Gilbert.

Il jugeait également que c'était inutile. Mais Annette voulait montrer qu'elle était bien élevée. On la complimentait toujours de sa politesse. Elle s'avança vers Sophie. Celle-ci mit les mains derrière son dos.

« Bonjour, dit-elle. Tous ces jouets sont à toi? »

Alors les Maraval oublièrent 3'étiquette et se mirent à examiner la chambre et les jouets.

« Regarde! Une boîte à musique! Fais-la marcher!

— Un garage ! Et toutes ces petites voitures ! Descendons-les dans le jardin.

- Sophie, vois cette maison de poupée! C'est ce que nous avons toujours désiré. Maguy, sortons les meubles de la salle à manger et des chambres.

- Je crois qu'il vaudrait mieux que vous alliez jouer dehors, il fait si beau cet après-midi, intervint Mme Chevalier en voyant Maguy se rembrunir à l'idée que sa maison de poupée serait saccagée.

—, Eh bien, descendons la maison de poupée, le garage et la boîte à musique! s'écria Florence. Quels beaux jouets! Prenons ce poupon aussi.

- Non, il est à moi ! protesta Annette.

- Nous sommes en visite chez toi, il faut que tu nous prêtes tes jouets, déclara Sophie. Je vais emporter ton poupon.

- Tais-toi, Sophie! ordonna Patrick. Ne parle pas sur ce ton ! »

Annette arracha la poupée à Sophie. « Elle est à moi! Je ne veux pas te la prêter. Maman, elle n'aura pas mon poupon, n'est-ce pas?

- Laisse Sophie le descendre dans le jardin, déclara Mme Chevalier. Sois gentille avec elle. »

Annette fondit en larmes.

« Pleurnicheuse! s'écria aussitôt Sophie. C'est une pleurnicheuse, Patrick! Tu me l'avais bien dit. Garde ta poupée, Annette! Pleurnicheuse, va!

- Ne vous querellez pas, intervint Mme Chevalier. Oh! Le téléphone! Conduis tes petits amis dans le jardin, Gilbert, et occupe-les jusqu'à l'heure du goûter. »

Mme Chevalier sortit. Annette se sentit offensée. Sa mère ne l'avait pas consolée comme d'habitude. Elle continua à pleurer.

« Venez, laissons la pleurnicheuse toute seule, proposa Florence. Aide-moi à emporter la maison de poupée, Patrick. Je n'en ai jamais vu d'aussi belle.

- Tu n'en as pas? demanda Maguy fière de son admiration. Attention de ne pas la pencher! Tous les meubles glisseraient !

- Nous en avons une qui a appartenu à notre grand-mère, expliqua Florence. Mais tout est cassé

maintenant, les meubles ne tiennent pas debout, les chaises sont boiteuses. »

La maison de poupée et le garage avec les voitures furent descendus dans le jardin. Dès que les enfants se furent installés sur l'herbe, ils entendirent un trottinement. Dudule arrivait en toute hâte, frétillant de joie de revoir les trois enfants qu'il aimait. Il se roula sur son dos, les pattes en l'air.

« Ouah ! cria-t-il. Ouah !

- Regardez! Quand il est sur le dos et agite les pattes, nous disons qu'il pédale sur une bicyclette invisible, expliqua Patrick en tapotant le ventre de Dudule. Qu'il est bête notre bon chien ! »

Annette et Maguy crièrent de frayeur lorsque le gros chien s'approcha d'elles.

« Renvoie-le ! ordonnèrent-elles d'une seule voix.

- Pourquoi? demanda Patrick. Il ne fera aucun mal. C'est un chien stupide, mais il est affectueux, inoffensif, et il aime s'amuser avec nous ! »

Dudule se coucha de nouveau sur l'herbe et, se trouvant près de Gilbert, lui lécha le genou. Le jeune garçon se mit à rire.

« Je veux qu'il reste », déclara-t-il.

Maguy et Annette le regardèrent avec une surprise horrifiée.

« Je veux qu'il parte! ordonna Maguy qui tremblait de tous ses membres. J'ai peur des chiens, tu le sais !

- Froussarde ! lança Patrick d'un ton méprisant. Dudule, lèche-la! »

Dudule se leva d'un bond, courut à Maguy et passa la langue sur son bras nu. Elle hurla.

« C'est affreux ! Mon bras est tout mouillé !

- Couché, Dudule! ordonna Patrick. Ou tu retournes à la maison!

— Ouah! »

Dudule se coucha avec obéissance. Une seconde plus tard, il était de nouveau debout et trottait vers Annette. Elle poussa un tel hurlement que Mme Chevalier arriva précipitamment.

« Annette chérie, qu'as-tu ? »

Annette se jeta au cou de sa mère.

« Maman, c'est ce chien! Il s'est précipité sur moi ! Il va me mordre ! »

Mme Chevalier regarda sans sympathie Dudule, qui, allongé à plat ventre, semblait implorer son pardon.

« Ce chien est à vous? demanda-t-elle à Patrick. Eh bien, ramène-le chez toi. J'aime mieux qu'il ne vienne pas dans mon jardin.

- Je veux qu'il reste! cria Sophie d'une voix perçante.

— Sophie! C'est toi que je ramènerai à la maison si tu parles sur ce ton ! » rugit Patrick.

Sophie se tut. Patrick se leva, il n'avait pas encore oublié ses bonnes résolutions.

« Je vais le ramener à la maison », promit-il.

Il se dirigea vers la grille en tirant Dudule par son collier et alla l'enfermer dans la buanderie. Dudule se plaignit bruyamment dans son langage.

Quand Patrick revint, les autres jouaient avec le garage et la maison de poupée. Pendant un moment la paix régna. Mais soudain on entendit une galopade. Dudule reparaissait, très fier de lui. Quelqu'un avait ouvert la porte de la buanderie et il avait sauté le mur. Il s'allongea sur le dos et fit de nouveau semblant de pédaler.

« II est très intelligent », décréta Gilbert à qui le chien plaisait de plus en plus.

Un grand coup de langue le récompensa de ce compliment. Maguy regarda avec surprise son frère qui caressait la tête du chien.

« Qu'il ne s'approche pas de moi! déclara-t-elle. Je ne l'aime pas. Il est si lourdaud !

- Je vais le dire à maman, annonça Annette en se levant. Horrible chien ! Je vais le dire à maman !

- Non, déclara Patrick, et il la retint par sa robe. Assieds-toi, rapporteuse! Tu sais de quoi tu as besoin? D'une bonne correction! Tu hurles pour rien. A la place de Gilbert, je te giflerais chaque fois que tu pleures ou que tu rapportes. C'est ce que nous faisons à Sophie. »

Annette fut si surprise qu'elle en oublia de crier.

« Regardez-la ! dit Patrick aux autres. La bouche ouverte, prête à hurler! Ferme vite la bouche, pleurnicheuse! Tiens, voilà une abeille! Attention à toi!»

Annette entendit le bourdonnement de l'abeille et se dépêcha de fermer la bouche. Dudule vint se coucher tout près d'elle. Aussitôt elle lui assena un coup de pied.



CHAPITRE VII

Le goûter

LES CHOSES se gâtèrent un quart d'heure avant le goûter. Les Maraval, qui en avaient assez d'être assis sans bouger, proposèrent une partie de cache-cache. Cinq minutes plus tard, les vêtements propres n'étaient plus reconnaissables, Sophie avait perdu son ruban et déchiré sa robe.

Patrick grimpa à un arbre et tacha son short de noir. Florence se blottit derrière la voiture du garage et en sortit avec du cambouis sur sa jupe et sur ses mains. Gilbert s'était sali lui aussi ; quant

à Maguy et à Annette, leurs robes étaient toutes chiffonnées.

Fou de joie, Dudule faisait une course, effrénée et laissait des traces de ses grosses pattes dans les corbeilles de rosés sous les fenêtres de la salle à manger. Puis il s'assit sur des géraniums pour se gratter et cassa les fleurs.

« Regardez! cria Annette. Que va dire maman? C'est un vilain chien !

- Il ne le fait pas exprès! protesta Florence. Il croit qu'il se conduit très bien. C'est l'heure du goûter? J'ai faim. »

Mme Chevalier ne put s'empêcher de pousser des exclamations d'horreur en voyant les six enfants.

« Qu'avez-vous fait pour vous salir de la sorte? Gilbert, emmène tes petits amis dans la salle de bain. Je vais faire un point à ta robe, Sophie. Oh! Ta jupe, Florence!

- Il faut vraiment que nous allions nous laver? demanda Patrick consterné. Nous nous sommes déjà lavés avant de venir. Est-ce que nous pourrions goûter dans le jardin, madame Chevalier? Je vous aiderais à porter les choses. Dans le jardin, cela ne ferait rien que nous soyons sales.

- Non, répliqua Mme Chevalier. Le goûter est préparé dans la salle à manger. Dépêchez-vous de vous laver! »

En grommelant, Patrick suivit les autres dans la salle de bain. Dudule arriva à toute vitesse, mais Mme Chevalier le mit dehors et ferma la porte.

Il s'assit sur le perron en poussant de longs hurlements. Les Maraval étaient consternés.

« Dudule a les pattes propres, Gilbert. Pourquoi ne peut-il pas entrer? interrogea Patrick. Je crois que ta maman n'aime pas les chiens. Ton père les aime, lui, il nous l'a dit. »

Dudule ne fut pas admis dans la salle à manger pendant le goûter. Il ne cessait pas d'aboyer. Mme Chevalier essayait de cacher sa contrariété. Quel horrible chien !

Les Maraval avaient faim, ils avaient déjeuné de bonne heure pour permettre à Brigitte de prendre l'autobus. Le goûter préparé sur la table leur mit l'eau à la bouche.

Mais les tartines étaient minces. Pour se rassasier, il leur faudrait en manger une quantité. Mme Chevalier les trouverait gloutons.

Ce fut en effet son impression. Patrick, Florence et Sophie se tenaient très mal à table. Ils se servaient sans attendre d'y être invités. Ils ne disaient ni « s'il vous plaît » ni « merci ».

Les brioches étaient petites, les tranches de cake n'étaient pas épaisses. Aussi, par crainte de n'avoir pas assez, les Maraval mettaient-ils les bouchées doubles. Dehors, Dudule hurlait toujours.

« Ils sont terribles! On ne leur a donc rien appris? » pensait Mme Chevalier, et elle ajouta tout haut : « Ne te dépêche pas tant de prendre la dernière brioche, Sophie, demande d'abord aux autres s'ils n'en ont pas envie.

— Je la veux! déclara aussitôt Annette.

- Eh bien, prends-la! dit Patrick. Donne-la-lui, Sophie.

- Non! protesta Sophie.

» Donne-la-lui! » ordonna Patrick d'une voix si forte que tout le monde sursauta.

Sophie céda la brioche à Annette. Patrick jeta un regard autour de la table.

« C'est comme cela qu'il faut traiter les enfants gâtés, prononça-t-il. Si tu parlais de temps en temps sur ce ton à Annette, Gilbert, elle serait plus raisonnable.

- Gilbert a appris à traiter sa petite sœur avec politesse et bonté, intervint Mme Chevalier.

- C'est pour cela que c'est une rapporteuse et une pleurnicheuse *»,* reprit Patrick.

Annette fondit en larmes.

« Ne l'écoute pas, chérie! » s'écria Mme Chevalier en la-prenant dans ses bras.

Patrick regretta ses paroles.

« Excusez-moi, madame, murmura-t-il. Je n'aurais pas dû parler de cette façon.

Voyons, ne pleure plus, Annette! conseilla Mme Chevalier. Tu es si jolie quand tu ne pleures pas!

— Elle est jolie? demanda Sophie, les yeux fixés sur Annette. Je ne trouve pas... je...

- Tu ne l'es pas non plus, se hâta d'interrompre Patrick. Nous avons tous fini de goûter. Pouvons-nous sortir, madame? »

Ils retournèrent dans le jardin. Mme Chevalier



Sophie céda la brioche à Annette

les laissa jouer pendant une demi-heure, puis les appela.

« Voulez-vous que nous fassions une partie de nain jaune? Je jouerai avec vous, si vous voulez. »

Les Maraval acceptèrent sans enthousiasme.

« Dudule pourra venir avec nous? interrogea Florence.

- Bien », répondit Mme Chevalier qui ne tenait pas à entendre hurler le chien. « Réflexion faite, nous jouerons dehors sur la pelouse. Dudule se tiendra peut-être tranquille. »

La partie de nain jaune s'engagea. Comme d'habitude, Mme Chevalier s'arrangea pour donner à Annette ses meilleures cartes.

« Cela ne vous fait rien, n'est-ce pas? demanda-t-elle à Patrick et à Florence. Elle est si petite! Elle pleure quand elle ne gagne pas. »

Personne ne protesta. Patrick jeta un coup d'œil à Sophie comme pour lui enjoindre de ne pas suivre un si mauvais exemple. Au bout d'un moment, Mme Chevalier tendit à Sophie deux jetons qu'elle n'avait pas gagnés.

« Prends-les, proposa-t-elle.

- Je n'y ai pas droit, protesta Sophie. Ils sont à vous.

- Cela ne fait rien, je te les donne.

- C'est tricher, continua Sophie. Je ne suis pas un bébé comme Annette, je ne pleure pas si je perds.

—, Moi non plus ! s'écria brusquement Annette. Je ne suis pas un bébé. Je jouerai comme Sophie. »

Ce fut Patrick qui gagna la partie.

« A quoi allons-nous jouer maintenant? interrogea Mme Chevalier. Aux dominos?

- J'en ai assez de rester assis, déclara Patrick. Courons. Jouons aux Peaux-Rouges. Dudule est très habile à ce jeu. Il sait ramper sur le ventre comme nous.

- Ordonne-lui de ramper! dit Gilbert éperdu d'admiration.

- Il ne le fera pas si nous ne lui donnons pas l'exemple, répliqua Patrick. Dudule, viens jouer aux Peaux-Rouges! Attention! La tribu du Héron Bleu est là! »

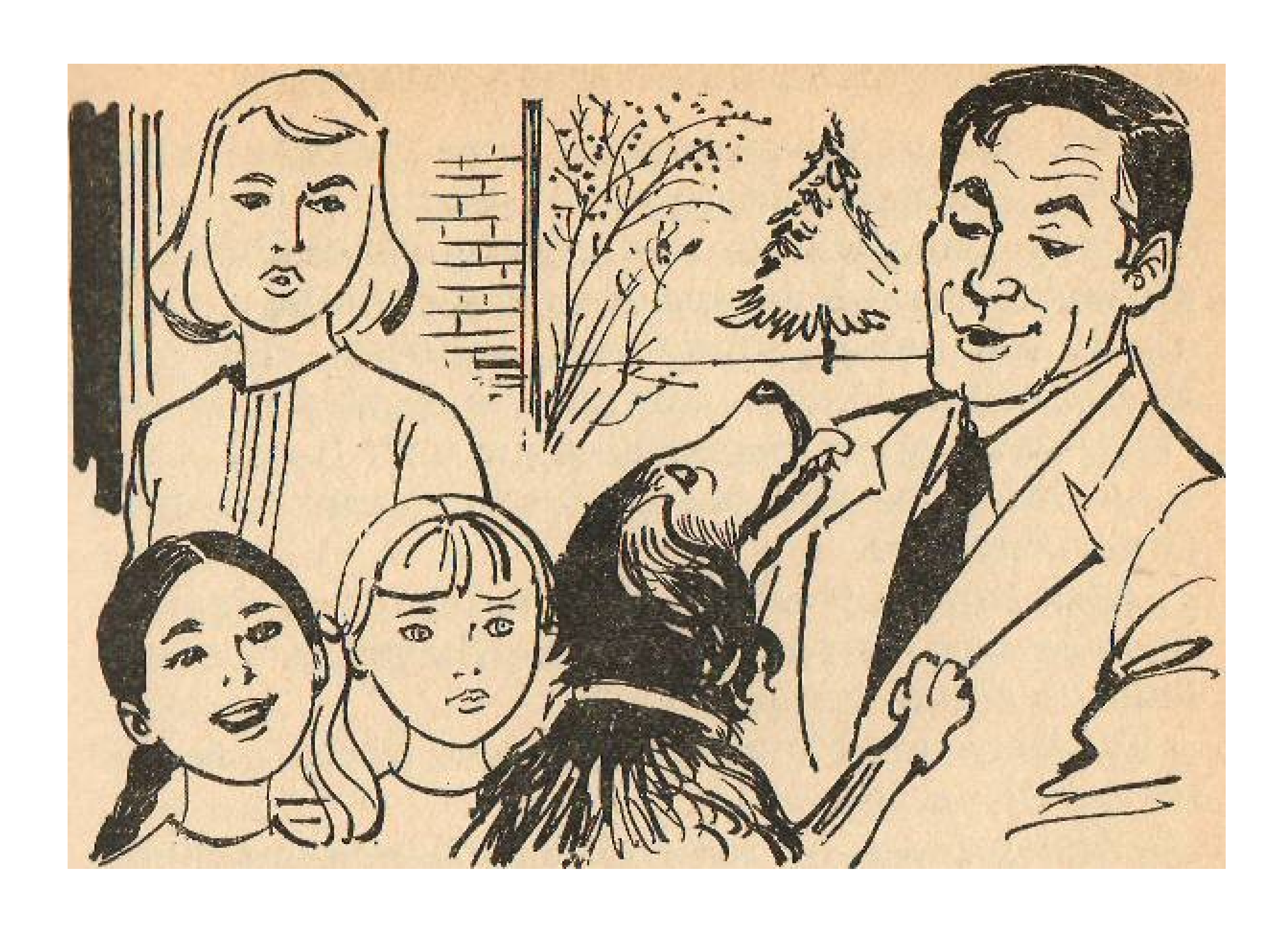
II se jeta à plat ventre. Florence et Sophie l'imitèrent. Ils rampaient dans l'herbe, Dudule en faisait autant. Gilbert riait. Maguy elle-même ne put s'empêcher de sourire.

« Vos vêtements! s'écria Mme Chevalier au désespoir. Non, Gilbert, ne te traîne pas par terre! Que dira ta maman quand elle verra ta robe, Florence ?

- Elle dira qu'il aurait mieux valu mettre nos choses de tous les jours pour venir jouer, répondit Florence. Mais nous avons voulu vous faire honneur. Oh! Voici oncle Pierre! »

M. Chevalier arrivait, un large sourire aux lèvres. Il rentrait plus tôt que d'habitude pour voir les petits Maraval avant leur départ. Ceux-ci l'accueillirent comme un oncle qu'ils auraient connu toute leur vie.

« Vous arrivez juste à temps! Regardez, Dudule vous reconnaît!



— Prenez-moi sur votre dos!

— Oncle Pierre, vous voulez nous voir grimper à l'arbre? »

Dudule se jeta sur M. Chevalier et lui lécha le nez. M. Chevalier le caressa et le chatouilla derrière les oreilles, à la grande joie du chien. Quelques minutes plus tard, le père de Gilbert et de Maguy galopait dans le jardin avec Sophie sur son dos. Florence courait derrière lui et le fouettait avec une petite branche. Patrick était déjà en haut d'un marronnier.

« Regardez-moi! Vous avez vu comme je monte vite? » criait-il.

Dudule courait de tous côtés. Il traversait les corbeilles de fleurs en saccageant pétunias et géraniums.

Mme Chevalier était sûre qu'il le faisait exprès. Gilbert, Maguy et Annette éprouvaient quelque jalousie. Ils n'avaient pas l'habitude de partager leur père avec d'autres enfants.

« II est temps que vous rentriez, dit enfin M. Chevalier. Je vais vous aider à escalader le mur et je vous accompagnerai pour voir votre père.

- Oh! Non, pas par-dessus le mur! protesta Mme Chevalier.

- Ils sont trop sales maintenant pour se montrer dans la rue, fît remarquer M. Chevalier. Ce sera l'affaire d'une minute. »

Les Maraval et M. Chevalier s'en allèrent. Dudule les suivit en jappant.

« Pas un mot de remerciement! Ils n'ont même pas dit au revoir! murmura Mme Chevalier. Quels enfants mal élevés!

- Je ne veux pas qu'ils reviennent! renchérit Annette. Patrick n'est pas gentil avec moi. Je n'aime pas Sophie. Je ne veux pas d'eux pour amis.

- Rangez tous ces jouets, ordonna Mme Chevalier. Puis tu viendras te coucher, Annette. Tu dois être fatiguée. »

Vingt minutes plus tard, M. Chevalier revenait avec les trois Maraval sales et confus.

« Nous ne vous avons pas remerciée pour cet agréable après-midi et ce bon goûter, commença Patrick. Nous revenons nous excuser. Maman nous l'a ordonné. Je ne sais pas comment nous avons oublié. Nous sommes partis si vite avec M. Chevalier.

- Merci beaucoup, ajouta Florence.

- Le goûter était délicieux, conclut Sophie.

- Est-ce que Gilbert, Maguy et Annette peuvent venir goûter chez nous demain? demanda Patrick.

- Bien sûr! répondit M. Chevalier. Ils seront bien contents. Maintenant sauvez-vous, petits Maraval! Faut-il que je vous aide à sauter le mur?

- Au revoir, dit Mme Chevalier d'une voix faible.

- Au revoir! cria Gilbert ravi de l'invitation. Dites à Dudule que je le reverrai demain. Au revoir ! »

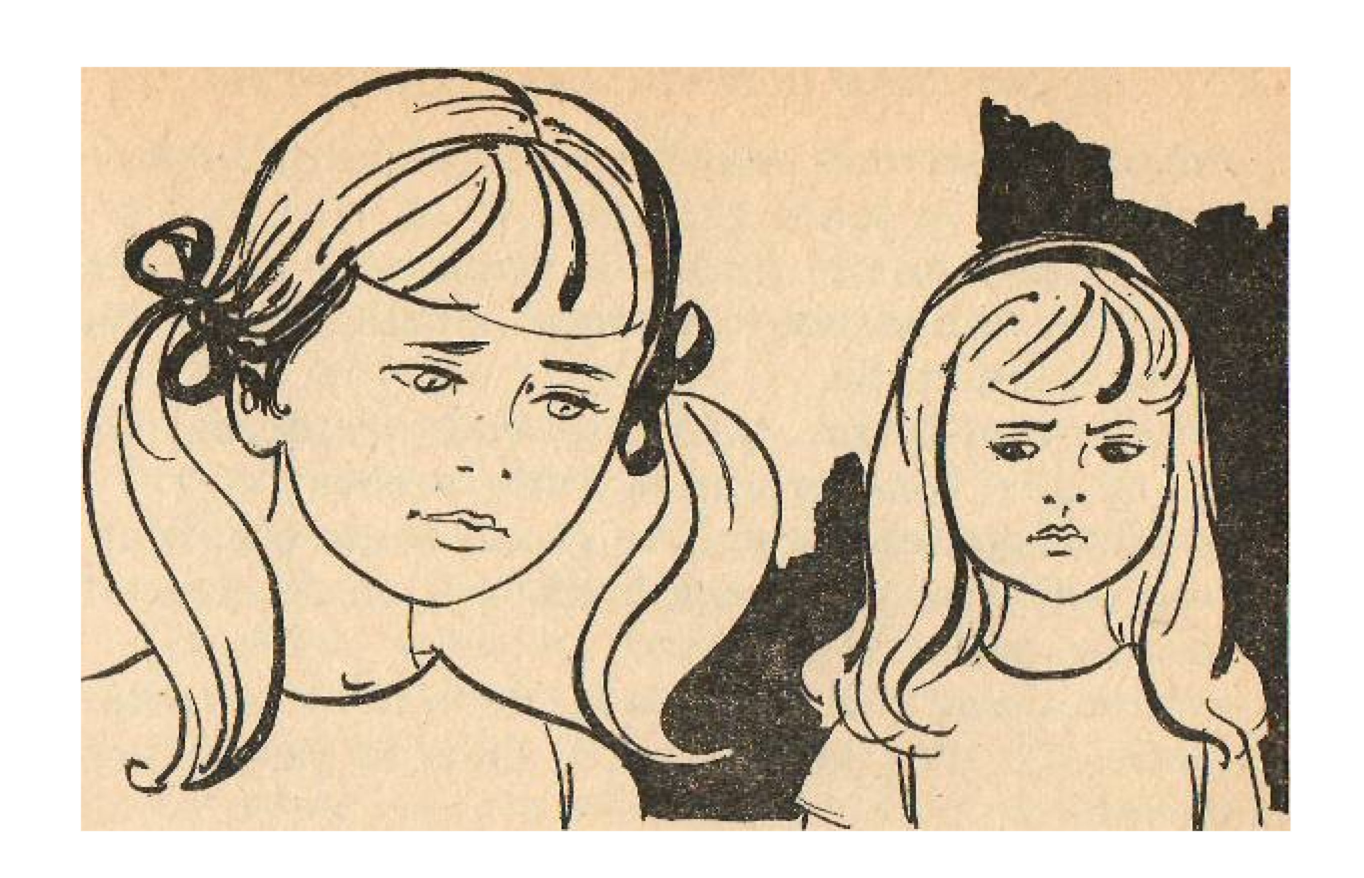
II suivit les autres qui s'en allaient. Patrick revint vers lui.

« Ton père est un chic type, déclara-t-il. Je voudrais que le mien soit aussi gai. J'aime beaucoup oncle Pierre.»

Gilbert se rengorgea.

« Oui, il n'est pas mal dans son genre, reconnut-il. A demain. Mes amitiés à Dudule! »





CHAPITRE VIII

Faucons Gris et Aigles Noirs

LE LENDEMAIN MATIN, quand il entendit Gilbert jouer avec Maguy, Patrick passa la tête par-dessus le mur.

« Maman vous recommande de mettre vos plus vieilles choses cet après-midi. Comme ça nous pourrons vraiment nous amuser. Venez de bonne heure. A trois heures, voulez-vous? »

Les yeux de Gilbert brillèrent. Que de bonnes parties en perspective!

« Nous goûterons sous le saule pleureur, continua Patrick. A tout à l'heure. »

Maguy et Annette firent la grimace à l'idée de mettre de vieilles robes. Mme Chevalier ne cacha pas son inquiétude.

« Cela veut-il dire que vous vous traînerez par terre et que vous grimperez aux arbres?

- Nous goûterons sous le grand saule pleureur, annonça Gilbert. Sous ses branches, on se croirait dans une grotte.

- Comment- le sais-tu? demanda aussitôt Annette. Tu n'es jamais entré dans le jardin des Maraval.

— Tais-toi! » ordonna Gilbert en faisant la grosse voix, exactement comme Patrick.

Sa mère fut indignée.

« Gilbert, comment peux-tu parler sur ce ton à Annette? Tu ne vas pas imiter Patrick, j'espère? »

Gilbert rougit. Il avait un peu honte de lui. Mais Annette était exaspérante avec sa curiosité et sa manie de rapporter. Il ne s'excusa pas. Mme Chevalier se rembrunit.

« C'est bien ce que je craignais, soupira-t-elle. Vous suivrez l'exemple des Maraval. Quel malheur que leur père et le vôtre aient été camarades de collège !

— Dudule jouera avec nous », déclara Gilbert pour changer le sujet de la conversation.

Comme s'il avait entendu son nom, Dudule fit son apparition en remuant la queue, un peu incertain

de l'accueil qu'il recevrait. Il avait sauté pardessus le mur pour rendre visite à ses nouveaux amis.

« Va-t'en ! s'écria Mme Chevalier contrariée. Va-t'en! A la maison! Vite! »

Dudule se roula par terre et agita les pattes. Il n'avait pas l'air d'avoir compris.

« Gilbert, ramène ce chien chez les Maraval! ordonna Mme Chevalier. Nos pauvres fleurs!

- Maman, laisse-le rester quelques minutes, supplia Gilbert. D'ailleurs, si je le ramène, il reviendra tout de suite.

- Je crois que tu aimes ce chien affreux, fit remarquer Maguy.

- Je l'aime et il n'est pas affreux, protesta Gilbert. Annette et toi, vous détestez les chiens.

- Toi aussi jusqu'à maintenant, riposta Maguy.

- Ne vous querellez pas, intervint Mme Chevalier. C'est très vilain! »

Dudule ne resta pas longtemps. Quelques minutes plus tard il retourna auprès de ses jeunes maîtres, mais de temps en temps il sautait le mur pour faire une petite visite à Gilbert. Celui-ci en était 1res flatté. Quant à Maguy et à Annette, elles n'osaient plus s'aventurer au fond du jardin.

A deux heures, les trois enfants enfilèrent ce que Mme Chevalier appelait « leurs vieilles guenilles ». En réalité, c'étaient des vêtements très propres et bien repassés. Gilbert soupira.

« Je ne peux pas mettre mon short qui est trop court et mon vieux pull-over, maman? Annette

porte une robe de l'année dernière qui a l'air neuve. Elle ne pourra pas jouer.

- Je ne veux pas jouer, annonça Annette.

— Tu es impossible! » dit Gilbert en prenant de nouveau la voix de Patrick.

Annette versa une larme. Gilbert allait crier : « Pleurnicheuse! » Devant le visage réprobateur de sa mère, il se contenta de jeter à sa petite sœur un regard méprisant. Ils partirent à trois heures. Mme Chevalier leur défendit de sauter le mur. Ce n'était pas une façon polie d'aller chez les gens.

« Soyez gentils, recommanda-t-elle. A goûter, ne vous servez pas vous-mêmes. Et n'oubliez pas de remercier Mme Maraval avant de partir. J'aurais honte s'il fallait que je vous renvoie pour dire merci. Ne rentrez pas plus tard que six heures, »

Ils partirent. Ne voyant pas les Maraval, ils montèrent l'allée et frappèrent à la porte de la maison. Brigitte leur ouvrit, l'air surpris.

« Je ne croyais pas que vous viendriez par là. Les enfants vous attendent près du mur. »

Elle leur fit traverser la maison. Un grand désordre y régnait. Des livres, des papiers, des vêtements traînaient partout. Ils coururent au fond du jardin. Les Maraval étaient invisibles.

« C'est drôle! » fit remarquer Gilbert en regardant autour de lui.

Soudain des cris éclatèrent. Patrick, Florence et Sophie surgirent des buissons. Ils brandissaient des couteaux et s'élancèrent sur leurs invités. Annette poussa un cri de détresse.

« Ils vont me tuer! Au secours, Gilbert! »

Mais les couteaux étaient en caoutchouc et ne pouvaient faire aucun mal. Les Maraval s'esclaffèrent devant les visages terrifiés des Chevalier et se jetèrent par terre. Dudule se roula près d'eux.

« J'ai eu peur! En voilà une façon de recevoir les gens! » cria Maguy dont le cœur battait très fort.

Annette pleurait, mais tout bas car elle craignait d'être grondée par Patrick. Gilbert eut pitié d'elle et lui passa le bras autour du cou.

« Ne pleure pas, petite sotte! dit-il. Ils s'amusaient!

Nous pensions que vous escaladeriez le mur, expliqua Patrick. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Pourquoi êtes-vous sur votre trente et un? Nous vous avions bien recommandé de vous habiller simplement.

- Ce sont nos vieux vêtements, expliqua Gilbert.

- Ils sont plus beaux que nos neufs, déclara Florence. Vous avez eu peur, n'est-ce pas?

Laisse-moi regarder ton couteau, demanda Gilbert. Il ressemble à un vrai. J'aimerais bien en avoir un pareil. Que dirait maman si elle le voyait?

- C'est un cadeau de notre oncle Louis, répliqua Patrick. Si tu veux, je lui écrirai que j'ai perdu le mien. Il m'en enverra un autre que je te donnerai.

- Ce serait un mensonge! s'écria Maguy. Tu es vilain, Patrick.

- Je le dirai à maman », s'écria Annette.

Aussitôt Sophie se jeta sur elle, les poings en avant.

« Rapporteuse! Je te déteste! Je ne veux pas que tu fasses gronder Patrick! »

Surprise, Annette chancela. A son tour, elle leva son poing qui retomba sur l'épaule de Sophie. Patrick éclata de rire.

« Regardez-les toutes les deux! Allez-y! »

Gilbert sépara les deux combattantes.

« En voilà assez! Annette, tu n'es pas chez toi ici. Tu n'as pas le droit de battre Sophie!

— Elle n'a pas le droit de[1] me battre non plus ! cria Annette haletante. Vite! Chasse Dudule! »

Dudule avait pris part à la bataille. Debout sur ses pattes de derrière, il sautait tantôt sur Sophie, tantôt sur Annette.

« A bas, Dudule! ordonna Patrick. Et vous, les petites, tenez-vous tranquilles! »

Annette voulut de nouveau frapper Sophie. Patrick lui donna une tape.

« Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit? Rugit-il. Cela suffit! Tant que tu seras ici, tu m'obéiras! »

Annette le regarda avec surprise, mais, contrairement à ce qu'attendait Gilbert, elle ne hurla pas et ne courut pas à la maison pour se plaindre à sa mère. Elle se contenta de tourner le dos aux autres sans rien dire.

« Laissons-la, conseilla Florence. Elle a été trop gâtée! Elle n'a pas été dressée comme Sophie.

— A quoi allons-nous jouer? demanda Patrick d'une voix aimable. Aux Peaux-Rouges?

- Oh! oui, répliqua Gilbert. Dudule va ramper près de nous. Je voudrais bien avoir un vieux costume. Nous allons nous salir.

Votre maman ne vous grondera pas puis qu'elle est avertie, déclara Patrick. Nous allons nous diviser en deux tribus. Toi, tu seras le chef des Faucons Gris, moi celui des Aigles Noirs. Florence, va chercher les déguisements d'Indiens. Dépêche-toi!

- Nous allons nous déguiser? demanda Gilbert pendant que Florence s'éloignait.

- Bien sûr, répondit Patrick. Nous avions une tente, mais nous l'avons perdue dans le déménagement. Un jour nous la retrouverons. Annette fera partie de ma tribu. Viens, Annette! Tu sais te battre, tu me seras très utile. »

A la grande surprise de Gilbert, Annette fut lia liée de ce compliment et prit la main tendue.

« Et Dudule? De quel côté sera-t-il? interrogea Gilbert.

- Il choisit celui qu'il veut, répliqua Patrick. Voici Florence. »

Florence arrivait, les bras chargés. Elle portait six bandeaux de plumes. Deux d'entre eux traînaient jusqu'au sol.

« Ce sont les coiffures des chefs, expliqua Patrick en en tendant une à Gilbert. En voici une petite pour toi, Annette. »

Annette se dépêcha de la poser sur sa tête. Elle aimait se déguiser.

« Je suis jolie? demanda-t-elle en disposant ses boucles sous le bandeau.

- Non, affreuse! répondit aussitôt Patrick qui avait horreur de la vanité. Un véritable épouvantail! »

Annette garda quand même la coiffure de plumes. Tous furent bientôt déguisés.

« Dommage que Dudule ne puisse pas porter de plumes lui aussi, fit remarquer Sophie. C'est un bon chien peau-rouge.

- Non, il fait beaucoup de bruit, riposta Patrick. Cache-toi sous les branches du saule avec ta tribu, Gilbert. Moi, je vais contre le mur. Puis nous nous poursuivrons. Les prisonniers seront garrottés et nous les scalperons. »

Tous obéirent à ses ordres. Maguy tremblait. Ce jeu était trop palpitant, pensait-elle. Oh! Dudule venait avec eux ! Et il s'en donnait à cœur joie de les lécher!





CHAPITRE IX

Maguy veut retourner à la maison

LE JEU était en effet palpitant. Il fallait ramper sur l'herbe et sous les buissons. Bientôt jupes cl culottes furent tachées et chiffonnées. Peu importait aux Maraval qui avaient des vêtements vieux et déjà sales.

Mais les Chevalier n'étaient pas sans inquiétude. Annette, mal à l'aise, n'osait pas protester. Quant à Maguy, elle retenait une grande envie de pleurer, Gilbert, lui, se sentait l'âme d'un vrai Peau-Rouge. Ils poussèrent des cris de guerre, dansèrent en

rond, luttèrent, brandirent les couteaux de caoutchouc. Dudule courait d'une tribu a l'autre avec des jappements sonores.

A la fin, Gilbert, Sophie et Maguy furent capturés. Patrick condamna Sophie et Maguy à être attachées à des arbres. Gilbert dut s'allonger sur le sol et faire le mort. Mais il avait beaucoup de peine à rester immobile, car Dudule n'avait pas l'air de comprendre et passait son temps à lui donner des coups de langue sur la figure.

Habitué à être attachée aux arbres, Sophie se montra très courageuse. Mais Maguy avait peur. Patrick, qui s'était noirci la figure, avait vraiment l'air d'un chef indien. Il hurlait en brandissant son couteau de caoutchouc.

« Tu es ma prisonnière! Je vais te scalper!

— Grrr! grogna Dudule, qui, maintenant de la tribu des Aigles Noirs, sautait sur la pauvre Maguy.

— Non! Non! cria-t-elle. Je n'aime pas ce jeu! Je veux retourner à la maison! Détache-moi! »

Patrick crut qu'elle plaisantait. Sa férocité augmenta. Maguy criait de plus en plus fort. Gilbert se redressa.

« Patrick, tais-toi! Elle a peur!

— Il faut bien qu'elle ait peur, affirma Patrick. C'est ma prisonnière. »

Quelqu'un apparut au milieu des arbres. C'était Mme Maraval. Elle aussi avait entendu les cris perçants de Maguy et avait compris que la petite fille ne jouait pas.

« Patrick, cette enfant a réellement peur! dit-elle. Détache-la! Je t'avais recommandé de ne pas choisir des jeux de ce genre avec les petits Chevalier. Ils ne sont pas fous comme vous trois.

- Je veux retourner à la maison! sanglota Maguy. Je déteste ce jeu! Je déteste Patrick! Je déteste Dudule! Je veux retourner à la maison! »

Mme Maraval défit ses liens.

« Viens avec moi voir mon bébé, proposa-t-elle.

- Je veux retourner à la maison! » répéta Maguy qui tremblait de la tête aux pieds.

Mme Maraval la prit dans ses bras.

« N'aie pas peur de mon garçon, conseilla-t-elle. Ce soir son père le punira. Tu retourneras chez toi si tu veux, mais viens d'abord voir notre bébé. »

Les autres la regardèrent partir avec Mme Maraval.

« C'est une pleurnicheuse, déclara Annette, contente de ne pas mériter ce reproche.

- Non, protesta Gilbert. Tu aurais pleuré aussi si l'on t'avait attachée à un arbre. Elle n'y est pas habituée.

- C'est une poltronne! affirma Patrick.

- Je te dis que non, reprit Gilbert. Ce n'est qu'une fille, tu l'as traitée comme un garçon. Elle est trop timide pour ce genre de jeu, tu aurais dû y penser.»

Patrick le regarda avec mépris.

« C'est ainsi que tu traites tes sœurs? demanda-t-il. Tu en fais des poules mouillées.

Les filles ne sont pas aussi courageuses que nous. C'est tout naturel de les protéger.

- J'aurais dû donner une bonne tape à Maguy! s'écria Patrick. Ce soir papa me punira. Je ne pouvais pas deviner qu'elle était froussarde à ce point. Elle est toujours comme cela?

- Elle a peur d'un tas de choses, reconnut Gilbert. Des chiens, des souris, des chauves-souris, des orages.

— J'espère qu'elle ne reviendra jamais chez nous, déclara Patrick. Elle n'en aura sans doute pas envie. A quoi allons-nous jouer maintenant?

— Pataugeons dans le bassin, proposa Sophie. Il fait si chaud, ce sera très agréable.

— On vous le permet? demanda Annette surprise.

— Bien sûr », répondit Sophie en enlevant ses souliers.

Florence et Patrick l'imitèrent. Gilbert et Annette ne savaient que faire. Patauger dans le bassin! Que dirait leur mère?

Mais c'était si tentant! Gilbert enleva ses souliers et ses chaussettes; Annette en fit autant.

« Les poissons rouges vont te grignoter les orteils, Annette », annonça Patrick.

La petite fille eut un mouvement de recul.

« II te taquine, dit Florence. Tu n'as jamais été taquinée avant, petite sotte? Tu t'y habitueras si tu joues avec nous. »

Bientôt tous les cinq pataugeaient dans l'eau fraîche. Puis ils s'assirent sur la margelle du bassin.

« Je me demande ce qu'a fait Maguy, commença

Gilbert. J'espère qu'elle n'est pas rentrée à la maison, maman ne serait pas contente.

- Votre maman n'est pas souvent contente, fit remarquer Patrick. Sors de l'eau, Dudule. Tu m'éclabousses. Cela doit être bien assommant d'avoir une mère comme elle !

- Je te défends de dire du mal de maman! protesta Gilbert. Elle tient à ce que nous soyons bien élevés, c'est tout.

- Bon, bon, dit Patrick. Tiens, voici Maguy avec maman. Elle est tout de même restée. »

Maguy avait eu réellement l'intention de retourner chez elle, mais Mme Maraval la conduisit près de la petite voiture où son dernier-né était couché. Le bébé, Jean-Louis, avait les yeux ouverts. De petites boucles brunes couvraient sa tête. Ses lèvres étaient roses et il était brun. Il regarda Maguy, étonné de voir un visage nouveau. Maguy se pencha sur lui, les joues encore ruisselantes de larmes.

Le bébé lui sourit, puis sa petite main potelée se referma sur le doigt qu'elle lui tendait.

« Oh! s'écria Maguy déjà consolée. Il serre mon doigt comme s'il ne voulait jamais le lâcher! Il me sourit! Qu'il est mignon! On dirait une poupée.

- C'est un amour de bébé, approuva Mme Maraval. Les autres étaient comme lui à son âge, les petits garnements! Il est bien sage dans sa voiture. Dès qu'il pourra marcher, ce sera un vrai diable lui aussi. Tu lui plais, Maguy. Entends-le gazouiller! »

Le bébé essaya de s'asseoir. II tenait toujours le doigt de Maguy.

« Est-ce que je peux le prendre une minute? demanda Maguy. J'ai toujours eu envie de tenir un bébé, mais je n'en ai jamais eu l'occasion.

- Bien sûr, tu peux, répondit Mme Maraval. Il sera bien content. Les autres ne s'occupent pas de lui. Ils ne pensent qu'à faire les fous, nies trois grands! Tends les bras. Voilà! »

Le bébé fut placé dans les bras de Maguy. Elle sourit de joie. Il était si mignon, si câlin, il valait cent fois mieux que toutes les poupées!

« C'est un amour, murmura-t-elle. Je peux m'asseoir et le garder un-moment?

- Assieds-toi là, conseilla Mme Maraval en étendant une couverture sur l'herbe. Tu ne veux pas retourner chez toi? Je ne te retiendrai pas si tu ne veux pas rester.

- Je crois que je resterai un peu si vous me laissez Jean-Louis, répliqua Maguy. Je l'aime bien. »

Elle s'assit au soleil, serrant le bébé contre elle. Elle vit les cinq qui pataugeaient, mais elle n'eut pas envie de les rejoindre. Elle était beaucoup plus heureuse avec le bébé qui gazouillait.

« Je pourrai venir le voir de temps en temps? demanda-t-elle à Mme Maraval qui, assise près d'elle, tricotait une brassière bleue.

— Ce serait très gentil de ta part, approuva Mme Maraval. Brigitte et moi, nous avons beaucoup de travail. Aucun des enfants ne veut s'occuper de Jean-Louis. Ils font tant de bruit dans le jardin qu'ils le réveillent quand il dort. Je serai

bien contente que tu viennes jouer avec lui. »

Maguy était au comble du bonheur. Elle adorait tout ce qui était jeune et remuant, les bébés, les petits chats.

« Je viendrai tous les jours jusqu'à la fin des vacances », promit-elle.

Brigitte fit soudain son apparition, chargée d'un immense plateau où elle avait disposé des verres, une grande carafe d'orangeade, d'épaisses tartines de beurre, un pot de miel, des tranches de pain d'épice recouvertes de confiture, une énorme tarte faite à la maison.

« Le goûter! cria Patrick. Bravo! Je croyais que vous nous aviez oubliés, Brigitte. Nous goûterons sous le saule. »

Gilbert s'empressa de prendre le plateau, bien que Patrick n'eût pas fait un mouvement. Brigitte eut un large sourire.

« Que c'est gentil ! s'écria-t-elle. Vous voyez, madame, voilà un garçon qui vient m'aider. Les vôtres devraient suivre son exemple. »

Bientôt ils étaient tous assis sous les branches du saule.

« Je meurs de faim », déclara Patrick.



CHAPITRE X

Quel bon goûter !

Mme MARAVAL reprit le bébé à Maguy.

« Tu veux retourner chez toi maintenant? demanda-t-elle. Il faut que j'aille changer Jean-Louis et que je lui donne son biberon. Ce soir, Patrick sera puni pour t'avoir fait peur. Il le mérite.

— Je vous en prie, ne le faites pas punir! supplia Maguy. Je ne le veux pas. Non, je ne retournerai pas à la maison. J'aime mieux goûter avec les autres. La tarte sent si bon!

— Bien, il ne sera pas puni puisque tu ne le

souhaites pas, promit Mme Maraval. Tu n'es; pas rancunière, tant mieux ! Patrick a bon cœur mais il n'a aucune politesse. S'il pouvait prendre exemple sur vous! »

Maguy alla rejoindre les autres.

« Tu n'es pas retournée chez toi? interrogea Florence.

— Non, répondit Maguy. Patrick, tu ne seras pas puni ce soir. J'ai demandé à ta maman de te pardonner. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu si peur! »

Patrick lui adressa un sourire.

« Merci, dit-il. Je regrette de t'avoir effrayée. C'était simplement pour rire. Prends une tartine. »

Les six enfants avaient faim après ces jeux violents. Ils dévorèrent les tartines. Gilbert les trouva meilleures que celles de sa mère. Après avoir tendu l'assiette à Maguy, Patrick ne fit plus attention à ses invités. Florence et Sophie se contentaient de manger. Les Chevalier attendirent patiemment puis Annette fut prise de colère en voyant Sophie étaler du miel sur sa troisième tartine sans lui demander si elle en voulait.

« Vous êtes terriblement égoïstes tous les trois! déclara-t-elle. Pourquoi n'offrez-vous rien? Vous avez une drôle de façon de recevoir!

— Tu ne peux pas te servir toi-même, sotte? riposta Sophie. Fais comme nous ou tu n'auras rien.»

Debout sur le perron, Mme Maraval les interpella. « Vous goûtez bien, enfants? Patrick, tu t'occupes de tes invités? Tu les sers?

- Oui, maman, ne t'inquiète pas! répondit Patrick,

- Menteur! s'écria Gilbert en prenant une tranche de pain d'épice. Tu dis que tu t'occupes de nous et ce n'est pas vrai. Mais moi je me servirai. Vous mangez si vite qu'il ne nous restera rien si nous attendons. »

Les autres se mirent à rire. Florence fit passer le pain d'épice et versa l'orangeade dans les verres. Patrick coupa la tarte en six parts, des parts énormes! Les Chevalier n'avaient jamais fait un si bon goûter. Quant à Dudule, c'était à qui lui donnerait une bouchée de pain d'épice ou de tarte. La chatte Miquette vint le rejoindre, mais dédaigna le pain beurré.

« II ne manque plus que mes souris apprivoisées! déclara Florence. J'en ai trois. J'ai envie d'aller les chercher.

- Oh! non, s'écria Maguy.

— Reste ici, Florence! ordonna Gilbert. Maguy n'aime pas les souris. »

Après le goûter, Patrick proposa de grimper aux arbres.

« II y a un grand marronnier avec de grosses branches au fond du jardin, dit-il. Vous venez, les filles? Nous serons des pirates et l'arbre nous servira de bateau.

- EJ; le plateau? demanda Gilbert. Nous ne le portons pas à la cuisine?

Brigitte est là pour cela », répondit Patrick avec impatience.

Brigitte arrivait au même moment. Gilbert et Maguy l'aidèrent à rassembler les assiettes et les verres. Annette avait disparu avec les Maraval.

« Que ces enfants sont prévenants et bien élevés! » dit Brigitte à Mme Maraval qui berçait le bébé.

Gilbert et Maguy allèrent rejoindre leurs camarades. Maguy tira son frère par la manche.

« Ne grimpe pas aux arbres! Moi, je ne sais pas. Et maman ne serait pas contente!
- J'ai ma culotte de l'année dernière, fit remarquer Gilbert qui ne voulait pas faire figure de poltron aux yeux de Patrick. Reste au pied du marronnier. Moi, j'essaierai d'atteindre les branches les plus basses.



- Tu n'as jamais grimpé sur un arbre! persista Maguy. Jamais! Tu tomberas, tu verras! »

Patrick était déjà au milieu de l'arbre quand ils arrivèrent.

« Venez ! leur cria-t-il. On est très bien ici. Il y a un peu de vent, le marronnier se balance, on se croirait en mer. »

Florence ne tarderait pas à le rejoindre. Sophie grimpait aussi et demandait à sa sœur de lui tendre la main.

« Ohé, Gilbert! Viens vite! cria Patrick. Nous regarderons s'il y a des voiles à l'horizon. Dépêche-loi!»



Courageusement, Gilbert se mit à grimper. Il n'était pas habitué et il avait un peu peur de tomber. Il regrettait d'avoir entrepris l'ascension. Sa chemise s'accrocha à un rameau; il fît un effort pour se dégager et la chemise se déchira.

« Gilbert ne sait pas grimper ! cria Florence. Dépêche-toi, Gilbert! Où est Maguy? Annette est trop petite pour nous imiter.

- C'est un bébé! annonça Sophie qui était déjà assez haut. Elle ne sait pas grimper, n'est-ce pas, Patrick? Moi, je sais. Je suis très habile, tu l'as dit plusieurs fois.»

Au grand étonnement de Maguy, Annette brusquement essaya d'attraper la branche la plus basse.

« Je viens aussi ! cria-t-elle. Je sais grimper. C'est Maguy qui ne sait pas. »

Annette arriva à se hisser le long du tronc. Elle fut très fière quand Patrick la félicita.

« Bravo, Annette ! Je ne croyais pas que tu aurais assez de cran. Continue. Gilbert est ici. »

Mais Annette ne tenait pas à monter plus haut. Elle commençait à avoir peur. Elle ne rejoignit même pas Sophie et resta immobile.

On était bien dans le marronnier que le vent balançait légèrement. Gilbert de son perchoir contemplait son jardin qui lui paraissait très loin et très bas.

Les six enfants avaient oublié l'heure. II était sept heures moins le quart. M. Chevalier était de retour chez lui.

« Je leur avais dit de rentrer plus tôt! déclara Mine Chevalier mécontente. Pourquoi ne reviennent-ils pas? Ils ont fait un vacarme abominable cet après-midi. Je ne sais pas comment le bébé a pu dormir. »

Tous deux descendirent au fond du jardin et regardèrent par-dessus le mur. Tout d'abord ils ne virent personne. Pas très loin, au-dessus de leurs têtes, les cinq enfants étaient dans l'arbre. Maguy seule était restée en bas. Soudain Patrick aperçut M. et Mme Chevalier, il poussa un cri d'appel.

« Ohé, oncle Pierre! Madame Chevalier! Nous sommes là! Dans l'arbre! Annette aussi! »

Quelle surprise pour la mère des jeunes Chevalier! Elle n'en crut pas ses yeux.

« Descendez tout de suite! S'exclama-t-elle. Descendez tout de suite! »

Les cinq enfants fixèrent sur eux des yeux étonnés.

« Bonsoir, papa! cria Gilbert. Regarde comme je suis haut! »

M. Chevalier ne put s'empêcher de rire.

« Je te félicite, Gilbert! dit-il. C'est vraiment A Ginette qui est assise sur cette branche? Où est Maguy?

Elle a eu peur de monter, expliqua Annette avec. importance. Pas moi. Maguy voulait rentrer à la maison avant le goûter, papa.

Tais-toi! » s'écrièrent Patrick, Gilbert et Florence en même temps.

Annette se tut. Patrick essaya de l'atteindre avec son pied.

« Rapporteuse! » chuchota-t-il.

Mme Chevalier n'était pas encore revenue de sa surprise.

« Gilbert, tu sais que je n'aime pas que tu grimpes aux arbres! Je ne peux pas croire qu'Annette soit là-haut, elle aussi! Elle pourrait tomber et se casser un membre ! Pierre, va la chercher! »

M. Maraval arrivait dans le jardin. Les enfants le hélèrent.

« Papa, nous sommes dans le marronnier! Regarde! Oncle Pierre est de l'autre côté du mur. »

Voyant le visage anxieux de sa mère, Gilbert se hâta de descendre. M. Maraval souleva Annette et la posa à terre.

« Tu es aussi leste que Sophie! »

Mme Chevalier, consternée, examina ses trois enfants. Ils étaient sales, décoiffés, leurs vêtements étaient déchirés; de plus, ils étaient mouillés. Qu'avaient-ils donc fait avec ces terribles enfants Maraval? M. Chevalier les aida à sauter le mur. Sa femme gardait le silence. Conscients de leur tenue, Gilbert, Maguy, Annette baissaient le nez.

« Nous voulions mettre de très vieux vêtements, maman, commença Gilbert. On ne peut pas jouer dans le jardin avec les Maraval sans se salir.

— Retournez à la maison! ordonna Mme Chevalier d'une voix froide. Vous êtes en retard ! Je vous

avais recommandé de rentrer à six heures et il en est sept. »

Ils la suivirent, un peu fatigués après cet après-midi mouvementé.

« Maman, j'ai gardé le bébé, dit Maguy. C'est un amour! »

Mme Chevalier ne répliqua pas. Ce fut M. Chevalier qui s'adressa à Gilbert.

« J'espère que tu as remercié Mme Maraval avant de partir? » demanda-t-il.

Les trois enfants s'arrêtèrent net.

« Non! Mais ce n'est pas notre faute, papa. Maman nous a rappelés si vite que nous n'avons pas eu le temps.

~ Eh bien, retournez là-bas! ordonna M. Chevalier. Elle doit penser que vous êtes bien impolis. »

Les enfants obéirent sans protester. Mme Chevalier se tourna vers son mari.

« J'ai été si bouleversée en apercevant Gilbert et Annette dans cet arbre, j'ai oublié tout le reste, déclara-t-elle. Tu as vu. Comme ils sont sales !

- Tant pis! Gilbert avait enfin l'air d'un garçon et Annette pour une fois ne se conduisait pas en enfant gâtée! répliqua M. Chevalier. Je regrette que Maguy n'ait pas grimpé à l'arbre elle aussi! »



CHAPITRE XI

Querelles

C'EST AINSI que commença l'amitié des Maraval et des Chevalier. Bien que Mme Chevalier n'eût pas été satisfaite de voir ses enfants si sales après la première invitation à goûter, elle ne refusa pas de recevoir de nouveau Patrick, Florence et Sophie. Désormais Gilbert et ses sœurs à ces occasions mirent leurs plus vieux vêtements.

Gilbert ne tarda pas à prendre goût aux jeux passionnants qu'affectionnaient les Maraval. Il devint ce que son père appelait un véritable garçon.

Annette, loin d'en vouloir à Patrick de ses taquineries et des tapes qu'il lui donnait de temps en temps, l'admirait. Elle cessa de rapporter, de pleurnicher, de faire des embarras. Maguy était la seule qui n'aimait pas la compagnie des nouveaux voisins.

« Eh bien, ne viens pas! lui disait Gilbert avec impatience. Reste à la maison avec tes poupées! »

Mais le bébé attirait Maguy chez les Maraval. Elle l'adorait. Les autres l'aimaient bien, pourtant seule Maguy prenait la peine de s'en occuper. Elle le promenait et jouait avec lui pendant des heures. Aussi, dès qu'il l'apercevait, poussait-il des cris de joie.

Le premier dimanche après l'arrivée des Maraval, Patrick invita les Chevalier à goûter.

« Impossible, répondit Gilbert, je vais à la réunion des louveteaux. Maguy va chez les Jeannettes. Papa et maman promèneront Annette.

- Vous n'avez qu'à raconter que vous y allez et venir chez nous, proposa Patrick. Nous ferons tout ce que nous voudrons. Nos parents sortent aussi. »

Gilbert et Maguy furent scandalisés.

« Nous ne mentons jamais! s'écria Gilbert.

— Ce serait très mal de tromper maman, renchérit Maguy. Tu dis des mensonges à ta mère? Tu ne l'aimes pas?

— Bien sûr que si, je l'aime! C'est la meilleure maman du monde! La vôtre est trop sévère, c'est un vrai gendarme! »

Fou de rage, Gilbert gifla Patrick. « Je ne t'adresserai plus jamais la parole! déclara-t-il.

- Tu veux te battre? demanda Patrick. Viens, je suis prêt!

- Gilbert, ne te bats pas! C'est l'heure de partir, protesta Maguy en larmes.

- C'est vrai, approuva Gilbert et il se tourna vers Patrick. Demain nous nous battrons, pas aujourd'hui. Si tu répètes que ma mère est un gendarme, tu me le paieras!

- Tu as peur! s'écria Patrick d'un ton méprisant. Poltron! Va les rejoindre, tes louveteaux! Nous ne nous battrons ni aujourd'hui ni demain, les Maraval ne veulent plus jouer avec les Chevalier. Adieu! »

Patrick s'en alla en courant. Gilbert et Maguy restèrent consternés.

« Je n'aurais pas dû le gifler, fit remarquer Gilbert. Mais je ne peux pas entendre dire du mal de maman.

- Crois-tu que Patrick parlait sérieusement? demanda Maguy. Si nous ne pouvons pas retourner chez les Maraval, je ne reverrai pas Jean-Louis.

- Tant pis! Ce n'est pas le seul bébé du monde! Ecoute-moi bien, Maguy : je ne veux plus que tu parles aux Maraval. Je l'interdirai aussi à Annette. »

Le soir, ils entendirent les Maraval crier dans leur jardin.

«Ils doivent jouer aux Peaux-Rouges exprès pour que nous les entendions, fit remarquer Maguy.

- Il faut que je dise à maman que tu m'as défendu de m'amuser avec eux, n'est-ce pas? interrogea Annette qui ne pouvait résister à son désir de rapporter.

- Bien sûr que non! protesta Gilbert. Je te croyais guérie de tes défauts. »

Annette n'insista pas et alla se coucher car sa mère l'appelait.

Le lendemain, les Maraval ne donnèrent pas signe de vie. Après le goûter, les Chevalier entamèrent une partie de cache-cache dans leur jardin. Gilbert et Annette cherchaient des cachettes. Maguy, tournée vers le mur, comptait jusqu'à cent quand elle entendit chuchoter. Elle leva la tête. Florence l'interpellait.

« Maguy, Jean-Louis pleure! Dudule, en jouant, a renversé la voiture du petit et il est tombé. »

Le cœur de Maguy se serra. Elle oublia la querelle.

« Où est-il maintenant? demanda-t-elle.

— Dans son berceau, répondit Florence. Il crie tout le temps. Maman espérait que tu viendrais cet après-midi. Jean-Louis est toujours si content de te voir!

- Je viens tout de suite ! s'écria Maguy.

- Mais Patricia a dit qu'il ne fallait plus que nous nous parlions, reprit Florence prête à pleurer.

Tant pis! s'écria Maguy. Je vais voir Jean-Louis. Pauvre bébé! Il s'est fait très mal? »

Elle se dépêcha d'escalader le mur. Annette, qui la regardait de sa cachette, appela Gilbert.

« Maguy est allée chez les Maraval, je l'ai vue !

- Quelle sournoise! s'exclama Gilbert. J'ai dit que nous ne leur adresserions plus la parole. A son retour, elle m'entendra ! »

II se dirigea vers la maison en ruminant ses griefs contre sa sœur. Annette resta seule au fond du jardin. Elle monta sur la tondeuse à gazon et chercha à voir Maguy. Mais ce fut Sophie qu'elle aperçut.

« Annette, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer!

— Laquelle? demanda Annette avec curiosité.

— Nous avons quatre amours de petits chats, déclara fièrement Sophie. Deux tout noirs, un noir et blanc, un tigré comme Miquette. Viens les voir !

- Gilbert a dit...

— Je sais. Patrick aussi, convint Sophie. Nous sommes brouillés, c'est vrai, mais il faut absolument que tu voies nos petits chats. Ils sont dans une corbeille dans la cuisine. »

Annette sauta le mur. Quelques minutes plus tard, elle était dans la cuisine avec Sophie. Toutes les deux admiraient les quatre chatons. Miquette ronronnait fièrement et les léchait à tour de rôle.

« Celui que je préfère, c'est le noir et blanc, déclara Annette. Nous n'avons jamais eu d'animaux, pas même un chat. J'aimerais bien en avoir un!

— Je te le donnerai, si maman le permet, répliqua Sophie. Je suis sûre qu'elle permettra. Tu le prendras quand il sera assez grand. Ce sera mieux qu'une poupée.

Demande vite à ta maman! supplia Annette. Il faudra aussi que j'aie la permission de la mienne. Ce sera plus difficile!

- Demande à ton père, conseilla Sophie. Il adore les animaux, n'est-ce pas? Même les souris apprivoisées. Il persuadera ta maman. »

Quelle bonne idée! Annette caressa les petits chats et fit toutes sortes de projets. Le chaton blanc et noir aurait un ruban bleu autour du cou, une belle corbeille, une petite balle pour s'amuser!

Gilbert ne trouva pas Annette quand il revint dans le jardin. Avait-elle rejoint Maguy? À quoi donc pensaient ces deux filles? Sa colère augmenta.

« J'y vais aussi, décida-t-il. J'obligerai Patrick à me faire des excuses. S'il ne veut pas, nous nous battrons ! »





CHAPITRE XII

Réconciliation

IL SAUTA le mur et traversa le jardin des Maraval. Pas d'Annette, pas de Sophie, pas de Florence, pas de Maguy! Patrick lui-même était invisible. Et quel étrange silence !

Soudain, en approchant de la maison, il entendit un gémissement qui venait de la buanderie, un son, à fendre l'âme! Dudule était enfermé. Pourquoi?

A pas de loup, il s'avança vers la buanderie et regarda par la fenêtre. Patrick était assis, les bras

autour du cou de Dudule. Au grand étonnement de Gilbert, il pleurait. Oui, des larmes collaient sur ses joues. Que se passait-il? Gilbert ouvrit la porte et entra. En le voyant, Patrick s'essuya les yeux. « Va-t'en ! cria-t-il.

- Que se passe-t-il ? demanda Gilbert.

- Cet après-midi, nous jouions et Dudule a perdu la tête, il a sauté sur la voiture de Jean-Louis et l'a renversée, expliqua Patrick. Le bébé est tombé et s'est fait mal. Brigitte a pris un manche à balai pour frapper Dudule. Il gémit encore, je ne peux pas le supporter! Dudule n'avait pas l'intention de renverser la voiture. »

Dudule continuait à geindre. Il ne comprenait pas pourquoi il avait été frappé. Il se blottit contre Patrick. Pris de pitié, Gilbert oublia ses griefs.

« Brigitte ne veut pas croire qu'il s'agit d'un accident ?» demanda-t-il avec indignation en s'asseyant à côté du gros chien.

Dudule lui lécha immédiatement le nez.

« II ne méritait pas d'être battu! Jusqu'à quand restera-t-il enfermé?

- Jusqu'à ce qu'on le donne, répondit Patrick d'un air si malheureux que Gilbert en eut le cœur brisé.

- Le donner? Vous allez vous séparer de Dudule? s'écria-t-il stupéfait.

- C'est ce que papa et maman ont décidé, répliqua Patrick. Je ne peux pas vivre sans lui. Personne ne le croit; pourtant c'est vrai! »

Gilbert était sûr que Patrick disait la vérité. Il aurait éprouvé les mêmes sentiments si Dudule lui avait appartenu. Le gros chien était si gentil, si affectueux ! A l'idée de ne plus le revoir, il avait lui-même envie de pleurer.

« Patrick, dit-il à voix basse, nous chercherons un moyen de le garder. Par exemple je pourrais le cacher dans notre hangar. Personne n'y entre jamais. »

Le visage de Patrick s'éclaircit, mais aussitôt, il secoua la tête.

« II aboierait, tu le sais. Merci tout de même, Gilbert. »

II y eut un silence. Dudule geignit et les deux garçons le caressèrent.

« Pourquoi es-tu venu ? demanda Patrick au bout d'un moment. Tu voulais quelque chose?

- Eh bien, répondit Gilbert un peu gêné, je venais pour me battre avec toi. J'étais très fâché, lu sais.

- Moi aussi, riposta Patrick. Tu m'as frappé, c'est une insulte impardonnable !

- Je regrette, déclara Gilbert. Surtout maintenant à cause de Dudule.

Soyons amis de nouveau, proposa Patrick, .le reprends tout ce que j'ai dit et je te présente mes excuses.

J'en fais autant », répliqua Gilbert. Sa rancune s'était évanouie. De nouveau Patrick était son meilleur ami.

Maguy et Mme Maraval, pâle d'inquiétude, se penchaient sur le berceau du bébé. Cependant

depuis l'arrivée de Maguy, Jean-Louis était-plus calme. Soudain il lui saisit un doigt et sourit. ,

« Quel bonheur! s'écria Mme Maraval rassurée. Il ne sourirait pas s'il souffrait. Il se remet du choc. Il a une bosse à la tête, mais ce n'est pas très grave.

- Il vaut mieux que je retourne chez moi, annonça Maguy. Je n'ai pas dit à maman que je venais. Elle doit se demander ce que je fais. Je suis contente que Jean-Louis aille mieux, madame Maraval. Je reviendrai demain m'occuper de lui.

- C'est cela, approuva Mme Maraval. Il est toujours si calme avec toi ! Tiens, voici Annette ! »

Annette entrait avec Sophie. Maguy regarda avec surprise sa petite sœur. Pourquoi avait-elle aussi désobéi à Gilbert?

« Madame, commença Annette, est-ce que je peux avoir un des petits chats de Miquette, quand il sera assez grand... si maman me permet de le prendre? Dites oui, je vous en prie! Je le soignerai bien.

- Mais oui, répondit Mme Maraval en souriant. Obtiens la permission de ta maman, voilà tout! »

Annette sourit à son tour. Elle remerciait Mme Maraval quand quelqu'un entra sur la pointe des pieds. C'était Gilbert. Il sursauta en voyant Maguy et Annette. Toutes les deux crurent qu'il allait les gronder.

« Madame, dit Gilbert à son tour, Patrick a beaucoup de chagrin. Gardez Dudule, je vous en

supplie ! Il n'a pas fait exprès de renverser la voiture. Je suis sûr qu'il ne recommencera pas. Patrick est si malheureux ! »

Un peu rassurées, Maguy et Annette passèrent de l'inquiétude à l'étonnement. Tiens ! Gilbert, malgré sa résolution, avait parlé à Patrick?

« II mourra si vous lui enlevez son chien, insista Gilbert. Cela vous ferait de la peine, je suppose.

- Bien sûr, répondit Mme Maraval qui ne put s'empêcher de rire. Nous verrons. Si Patrick fait moins de bruit quand Jean-Louis dort, nous garderons Dudule.

- Merci, madame! s'écria Gilbert. Comment va Jean-Louis? »



Sans attendre la réponse, il fila comme une flèche pour aller annoncer la bonne nouvelle à Patrick. Les filles le suivirent. Bientôt tous les six entouraient Dudule heureux et fier d'être l'objet de tant de cajoleries. Maguy elle-même se réjouissait. Le chien n'avait pas fait exprès de renverser la voiture de Jean-Louis, elle le savait aussi bien que les autres.

« Nous voici réconciliés, déclara Patrick en souriant à la ronde. C'est drôle! J'étais bien décidé à ne jamais plus vous adresser la parole, et nous sommes de nouveau les meilleurs amis du monde. Tu as été vraiment très chic, Gilbert!»

La querelle en effet était oubliée. Dudule resta chez ses maîtres. Jean-Louis fut bientôt remis, car en réalité il avait eu plus de peur que de mal. Le chaton d'Annette grandissait rapidement. Patrick l'avait baptisé Mimile.

La petite fille allait le voir tous les jours et attendait une occasion favorable pour en parler à son père. Elle savait que sa mère pousserait les hauts cris à l'idée d'avoir un chat dans la maison. Mais papa aimait les animaux. Il saurait peut-être faire accepter Mimile.

Annette pour son anniversaire recevait toujours des cadeaux et le grand jour approchait. D'habitude on lui demandait ce qui lui ferait plaisir. M. Chevalier posa la question qu'elle attendait.

« Eh bien, Annette, tu auras bientôt cinq ans. Que veux-tu pour ton anniversaire?

— Il y a quelque chose dont j'ai envie, commença Annette.

- Qu'est-ce que c'est? interrogea son père en souriant. Encore une poupée?

- Non, c'est bien plus joli, répliqua Annette. Papa, tu n'auras rien à payer. Mais je serai contente si tu acceptes.

- De quoi s'agit-il donc? » demanda M. Chevalier avec curiosité.

Mme Chevalier sourit aussi.

« Je voudrais un petit chat! avoua Annette. Le fils de Miquette. Mme Maraval et Sophie veulent bien me le donner. Il s'appelle Mimile. Je peux le prendre, papa?

- Pourquoi pas? » répliqua M. Chevalier.

Les trois enfants poussèrent des cris de joie. Annette se jeta au cou de son père.

« Papa, merci! Je casserai ma tirelire pour lui acheter une corbeille. »

Mme Chevalier garda le silence. Elle ne tenait pas à avoir un chat dans la maison, mais comment faire de la peine à sa chère petite Annette, alors que M. Chevalier avait déjà donné son autorisation? Ces Maraval, quels fléaux !

Annette courut avertir Sophie. Les deux petites filles annoncèrent la nouvelle à Mimile qui les écouta en ronronnant.

« Je serai très gentille pour ton petit chat, promit Annette à Miquette. Sois sans inquiétude, je le soignerai bien. »

Le temps était au beau fixe.- Gilbert devenait plus turbulent et plus audacieux, à la grande joie de son père. Maguy n'avait plus peur de Dudule et

consentit à regarder les souris apprivoisées. Annette admirait Patrick, même quand il la taquinait ou faisait la grosse voix. Elle avait perdu l'habitude de rapporter et de pleurnicher.

Les Maraval de leur côté subissaient l'influence des Chevalier. Ils devenaient plus polis, ils mentaient moins. Patrick se montrait plus gentil à l'égard de Sophie et de Florence. M. Maraval et M. Chevalier observaient ces changements et s'en réjouissaient.

Mme Maraval et Mme Chevalier s'étaient aussi prises de sympathie l'une pour l'autre. Elles se rendaient souvent visite.

*

« Mes enfants doivent vous paraître bien mal élevés, déclara un jour Mme Maraval. J'ai été longtemps malade. Ces mauvais garnements en ont profité.

- Jean-Louis sera peut-être plus facile, répliqua Mme Chevalier en se levant pour partir. Maguy vous aidera à l'élever. Elle l'aime beaucoup. Au revoir, madame. J'ai passé un après-midi très agréable avec vous. »





CHAPITRE XIII

La vitre cassée

LE SAULE PLEUREUR, le bassin, le kiosque se prêtaient à de multiples transformations. L'abri sous les branches du saule pleureur était tantôt une tente, tantôt une grotte, tantôt un coin de forêt vierge. Le bassin représentait toutes les mers cl Ions les lacs du globe. Le kiosque pouvait être une maison, une boutique, une école, un château l'orl, d'autres choses encore.

Au grand étonnement de leur mère, les enfants Chevalier ne se plaisaient plus chez eux.

« Notre jardin est beaucoup plus joli, les corbeilles sont toujours fleuries, les allées bien ratissées, la pelouse tondue régulièrement. Pourquoi sautez-vous sans cesse le mur? interrogea-t-elle un jour.

— Nous nous amusons mieux chez les Maraval, répondit Gilbert. Maman, nous allons aider M. Maraval à arracher les mauvaises herbes. Il me l'a demandé. Patrick et ses sœurs ont refusé. »

Chose étrange, Patrick, qui courait pendant des heures quand il était costumé en Peau-Rouge, se trouvait toujours trop fatigué pour seconder son père ou faire une commission pour sa mère. Florence et Sophie ne montraient pas plus de complaisance.

« Tu n'aimes pas ton petit frère? demanda Maguy à Florence. Tu ne joues jamais avec lui.

- Je l'aime bien, répliqua Florence, mais c'est ennuyeux de ne pas pouvoir faire de bruit quand il dort. Et je déteste le promener!

— Alors tu ne l'aimes pas réellement puisque tu ne veux rien faire pour lui, protesta Maguy. Tu es égoïste, Florence! Tant mieux! J'ai Jean-Louis pour moi seule !»

Dudule arriva en courant à ce moment. La leçon lui avait servi, il ne sautait plus sur la voiture du bébé. Il avait appris aussi à se tenir loin des petits chats. Il craignait les griffes acérées de Miquette.

Annette trouvait que son chaton ne grandissait pas assez vite. Il lui fallut douze jours pour ouvrir les yeux.

« Douze jours! s'écria la petite fille. Je croyais qu'il resterait aveugle. Il a de jolis yeux bleus comme ceux de la famille Maraval ! »

Elle attendait avec impatience le jour de son anniversaire. Mme Chevalier avait déclaré que, si Mimile n'avait pas de bonnes habitudes de propreté, elle ne le garderait pas. Annette était un peu inquiète.

« Ce ne sont pas les petits Maraval qui peuvent le dresser, confia-t-elle à Maguy. Je les aime bien tous, mais ils ne sont vraiment pas soigneux. Ils ont toujours les mains sales.

- Miquette lui apprendra à se laver, répliqua Maguy. Elle est toujours si propre elle-même. J'ai rêvé que nous avions un petit frère, Annette. Un bébé qui mettrait longtemps à grandir. Bientôt Jean-Louis sera trop lourd pour que je puisse le porter. »

Tout en étant moins hardi que Patrick, Gilbert maintenant aimait grimper aux arbres et jouer à des jeux violents, mais la témérité de son camarade l'effrayait souvent.

Un après-midi, Patrick mit Gilbert au défi de sauter par-dessus un ruisseau qui coulait dans une prairie non loin de leur maison.

« Tu ne pourrais pas y arriver toi-même, protesta Gilbert.

Tu vas voir ! » déclara Patrick.

Il fit quelques pas en arrière, mesura le ruisseau du regard et, prenant son élan, vola au-dessus du cours d'eau pour retomber de l'autre côté.

« Bravo ! cria Gilbert.

- A ton tour! Tu n'oses pas? Tu as peur? Décidément tu es toujours poltron. Je te croyais guéri de ce défaut, niais non, pas du tout! »

Gilbert rougit. Les railleries de Patrick le piquaient au vif, pourtant le ruisseau était vraiment trop large.

« Tu ne vois pas la différence entre la témérité et le courage, protesta-t-il. Pourquoi prendrais-je un bain forcé? Ce serait stupide! Je suis sûr que tu as peur quelquefois.

- Non, je n'ai jamais peur », se vanta Patrick. Les deux garçons retournèrent chez eux en silence et se séparèrent sans un mot.

Après le goûter, Maguy et Annette proposèrent d'aller chez les Maraval. Gilbert secoua la tête.

« Non, dit-il. Amusons-nous ici pour changer. »

De l'autre côté du mur, une partie endiablée s'était engagée. Patrick, Florence et Sophie jouaient à la balle. Soudain un grand fracas retentit. Le bruit venait de la propriété de Mme Constant.

« Ils ont cassé une vitre des châssis », chuchota Gilbert.

Dans le jardin des Maraval, un silence de mort succéda au tapage. Plus un mot, plus un rire.

« Ils se sont cachés dans la maison, je crois, reprit Gilbert. Mme Constant ne va pas être contente. »

En effet, elle poussait une exclamation de colère. Cinq minutes plus tard, elle ouvrait la petite porte au fond du jardin des Chevalier.

« Est-ce que cette balle vous appartient, mes enfants? demanda-t-elle. C'est vous qui avez cassé la vitre?

- Non, madame, répondit immédiatement Gilbert. Ce n'est pas nous.

- Alors, qui est-ce? Il n'y a personne dans le jardin des Maraval. Avez-vous vu Patrick lancer la balle par-dessus le mur?

- Non, madame », répliqua Gilbert.

C'était la vérité, mais la situation ne laissait pas d'être gênante. Mme Constant entra chez les Maraval. Patrick descendait les marches du perron, les mains dans les poches. Elle l'interpella.

« Patrick, cette balle est à toi? »

Patrick s'arrêta, l'image même de la surprise.

« Non, elle n'est pas à nous, madame. Où l'avez-vous trouvée ?

- Dans mon châssis, répliqua Mme Constant. Quelqu'un l'a jetée et a cassé une vitre. Tu es sûr que ce n'est pas toi?

Tout à fait sûr, madame, répondit Patrick de son air le plus innocent. J'en suis désolé. Qui peut l'avoir lancée? »

Mme Constant retourna chez elle en emportant la balle. Patrick regarda par-dessus le mur en riant.

« Nous nous sommes cachés juste à temps », annonça-t-il.

Gilbert le regarda bien en face.

« C’est à mon tour de te mettre au défi, déclara-t-il d'une voix méprisante. Tu te moquais de moi parce que je ne voulais pas sauter le ruisseau,

mais je savais que je ne pouvais pas. Maintenant je vais voir si tu as du cran... Si tu as peur, c'est moi qui me moquerai de toi. Nous serons quittes.

- Je relève le défi, riposta Patrick.

- Très bien. Va chez Mme Constant, dis-lui que tu as cassé sa vitre et que tu as menti, reprit Gilbert. Vas-y. »

Patrick fut déconcerté.

« C'est un défi stupide », commença-t-il, mais Gilbert l'interrompit :

« Poltron! Parce que tu as été maladroit, tu te caches. Le vrai courage, ce n'est pas de grimper en haut d'un arbre ou de sauter un ruisseau. Poltron ! J'ai honte de t'avoir pour ami. »

Gilbert tourna les talons et s'éloigna avec Annette et Maguy. Les deux filles elles aussi s'indignaient de la lâcheté de leur voisin. Patrick resta cloué sur place. Peu à peu sa colère fit place à la honte. Il comprit que Gilbert avait raison. Il n'osait pas subir les conséquences de ses actes. Florence et Sophie étaient comme lui.

Gilbert disait toujours la vérité, même au risque d'être puni. Il était donc courageux. Patrick se précipita dans la maison et sortit de sa tirelire un billet qu'on lui avait donné pour son anniversaire. Puis il alla frapper à la porte de Mme Constant. Il se dépêchait pendant qu'il avait encore honte. S'il attendait, il changerait peut-être d'idée. Mme Constant ouvrit et fut surprise de le voir.

« Madame, c'est moi qui ai cassé votre vitre. Je regrette beaucoup d'avoir dit un mensonge, déclara Patrick d'un trait. Je vous ai apporté de l'argent pour remplacer la vitre. »

Fourrant le billet dans la main de Mme Constant, il s'enfuit. Il avait avoué. C'était horrible et difficile, mais il l'avait fait. De retour chez lui, il courut au fond du jardin. Il cria.

« Gilbert, viens vite! J'ai quelque chose à te dire! »

Gilbert arriva, suivi de ses sœurs.

« J'ai relevé le défi, annonça Patrick. J'ai avoué, .l'ai reconnu que j'avais dit un mensonge. J'ai fourni à Mme Constant l'argent pour remplacer la vitre. Tu n'as plus à avoir honte de ton ami, Gilbert. Tu avais raison.

- Bravo! s'écria Gilbert ému, et il donna une lape sur le dos de Patrick. Tu es vraiment courageux. Je savais que tu l'étais. J'ai presque envie de sauter le ruisseau pour être aussi brave que toi ! »





CHAPITRE XIV

La rentrée des classes

LES DERNIERS JOURS de vacances ! » dit Patrick tristement.

II se balançait sur une branche d'arbre dans son jardin, Gilbert à côté de lui.

« J'aime bien la classe, déclara le jeune Chevalier. Tu viens dans mon école, n'est-ce pas ? Nous partirons ensemble tous les matins. Je t'avertis : notre maître exige une tenue soignée.

- Quelle scie! gémit Patrick. Je déteste l'école. 11 faut toujours travailler, ne pas bouger, apprendre des choses qui ne vous intéressent pas et...

— Si tu es près de moi, je t'aiderai, promit Gilbert.

— Ce que j'aime, ce sont les récréations avec les parties de barres. J'espère bien être dans l'équipe de football.

- Tiens! Voici Florence et Maguy. Maguy a encore Jean-Louis dans les bras.

- Je n'ai plus que deux jours, expliqua Maguy. Après c'est la rentrée. Florence et moi, nous irons dans la même école. Sophie et Annette ont bien de la chance, 'elles ne commenceront qu'à Pâques. Elles s'amuseront ensemble et le pauvre Jean-Louis sera seul. Il s'ennuiera.
— Dudule aussi, fit remarquer Patrick, et le

chien, en entendant son nom, arriva au galop. J'irais plus volontiers en classe si mon chien pouvait venir aussi. Malheureusement les maîtres n'aiment pas les animaux. »

Annette escalada le mur. Elle n'était plus pomponnée comme si elle allait à une fête. Mme Chevalier lui avait acheté des tabliers qu'elle portait dans le jardin, ce qui lui permettait de jouer sans salir sa robe.

« Bonjour, dit-elle. Maman a écrit des invitations pour mon anniversaire. Vous en recevrez une, les Maraval. Nous serons très nombreux. »

Patrick et Florence ne parurent pas enchantés de cette perspective. Ce genre de réception était pour eux une corvée.

« Quand est-ce? demanda Patrick.

— Jeudi prochain, répondit Annette. Mme Mara-

val a dit que je pourrais prendre Mimile ce jour-là, parce qu'il est maintenant assez grand pour quitter .sa mère. Ce sera mon plus joli cadeau d'anniversaire. Il y aura une glace, des petits fours, de la crème, et un grand gâteau d'anniversaire avec cinq bougies, continua la petite fille. Nous nous amuserons bien.

- Le goûter nous fera plaisir, reconnut Patrick. L'ennui, c'est de se mettre en grande toilette. »

L'école ouvrit ses portes deux jours plus tard, Patrick et Gilbert partirent ensemble. Pour la circonstance, Patrick était vêtu de neuf des pieds n la tête. Ses cheveux étaient brossés. Gilbert le regarda avec surprise.

« Tu n'es pas reconnaissable ! C'est ta maman qui l'a si bien peigné?

Oui. Elle imite ta mère. Elle nous gronde quand nous n'avons pas les mains propres, répliqua Patrick d'un ton de dégoût. J'aimais mieux ses anciennes méthodes. »

Florence accompagnait Maguy, mais à leur grand désappointement, les enfants Maraval ne furent pas dans les mêmes divisions que leurs amis. Ils étaient Trop en retard dans leurs études.

« Papa ne sera pas content, grommela Patrick à lu récréation. Il paraît qu'il était toujours le plus jeune de sa classe.

- Si tu t'appliques, tu me rejoindras bientôt, répliqua Gilbert. En attendant, tu es plus fort que moi en gymnastique. »

C'était' vrai. Dès la première séance, Patrick

reçut les compliments du moniteur- d'éducation physique. Rien ne lui faisait peur. Gilbert, moins adroit, s'efforçait de l'imiter, mais n'y parvenait pas toujours.

Florence se lamentait de ne pas être dans la même division que Maguy.

« Cela me serait égal d'être la dernière, fit-elle remarquer. Toi, tu aimes avoir de bonnes notes?

- Bien sûr, reconnut Maguy. Maman me fait réciter mes leçons jusqu'à ce que je les sache par cœur et m'explique ce que je ne comprends pas.

- Moi, à la maison, personne ne m'aide, déclara Florence. J'aime mieux cela. Je peux bâcler mes devoirs.»

Maguy ne répliqua rien. Elle était reconnaissante à sa mère de la peine qu'elle prenait pour ses enfants. Gilbert et elle jugeaient que les jeunes Maraval n'étaient pas toujours gentils à l'égard de leurs parents.

« Je me demande s'ils les aiment, fit observer Maguy. Ils ne leur rendent pas le moindre service. Hier, Florence a refusé de mettre le couvert. Elle s'est enfuie dans le jardin et n'a reparu que lorsque le déjeuner a été servi.

— Patrick, Florence et Sophie ne pensent qu'à eux, approuva Gilbert.

— Mme Constant les appelle des petits sauvages.» Maguy avait déjà décidé d'apprendre à Jean-Louis à être serviable, poli et complaisant. Elle se gardait bien de le dire. Patrick se serait moqué d'elle.

Patrick et Florence s'habituèrent bientôt à leur nouvelle école. Patrick aimait la gymnastique et le football, mais détestait le travail. Il ne faisait pus ses devoirs et, quand Gilbert voulait l'aider, il refusait.

« Non. Nous y passerions des heures. Ça m'est ('•gai d'être le dernier tant que je ferai partie de l'équipe de football.

Ton papa ne sera pas content si tu as de mauvaises notes. Il te punira.

Tant pis! riposta Patrick. Ne me fais pas de sermon, Gilbert. Tu as vu pendant la séance de gymnastique comme j'ai grimpé haut à la corde à nœuds ? Je devais avoir l'air d'un singe.

- C'est vrai, approuva Gilbert plein d'admira-lion.

- C'est ce que tu es! s'écria Florence. Un vrai singe!»





CHAPITRE XV

L'anniversaire d'Annette

L'ANNIVERSAIRE D'ANNETTE fut parfaitement réussi. Douze enfants étaient invités et tous offrirent des cadeaux. Annette rayonnait de joie. Elle portait une robe neuve bleue et blanche avec une ceinture à grand nœud, des chaussettes blanches cl des souliers blancs. Elle était très jolie et le savait.

« Comment me trouves-tu? s'écria-t-elle en se précipitant vers Florence qui arrivait avec Patrick cl Sophie. Tu aimes ma robe neuve? - Elle est affreuse ! » riposta Patrick.

Annette se mit à bouder. « Ce n'est pas vrai !

— Et tu es affreuse aussi quand tu te pavanes comme un paon! » renchérit Patrick.

Quelques mois plus tôt, Annette aurait fondu en larmes. Maintenant elle s'était habituée aux taquineries et elle s'efforçait d'être simple.

Mme Chevalier organisa des jeux, puis réunit ses jeunes convives autour d'une table bien garnie. Quel magnifique goûter ! Par malheur Annette était si surexcitée qu'elle pouvait à peine avaler. Sophie mangea pour deux.

« Ne te dépêche pas tant, Sophie! lui conseilla Maguy. Tu as tout ton temps, les gâteaux ne vont pas s'envoler. Que tu es gloutonne!

— Tant pis! riposta Sophie. Ce serait dommage de ne pas profiter d'un goûter pareil ! »

Les bougies du gâteau d'anniversaire furent allumées. Il y en avait cinq et elles étaient rosés. Annette les éteignit en soufflant dessus, puis elle coupa elle-même le gâteau et le servit. Patrick et Sophie mangèrent deux morceaux chacun. Florence aurait bien voulu les imiter, mais elle n'avait vraiment plus faim.

« Que ces petits Maraval sont mal élevés! chuchota une des mamans qui étaient venues aider Mme Chevalier. Regardez-les s'empiffrer !

— Mme Constant se plaint beaucoup d'eux, reprit une autre dame. Il paraît qu'ils font un vacarme épouvantable. Je suis contente d'habiter loin de leur jardin. »

Annette était une parfaite maîtresse de maison. Elle s'occupait de ses amies dont la plupart étaient de son âge; elle veillait à ce que chacune ait sa part de papillotes et de bonbons. Sa mère était très fière d'elle.

Gilbert lui aussi aidait de son mieux. Il releva une petite fille qui était tombée et consola une autre qui avait taché sa robe. Patrick, lui, ne pensait qu'à taquiner les autres enfants. Florence s'en aperçut.

« Gilbert se conduit en garçon bien élevé, pensa-t-elle. Patrick, non, je me demande pourquoi. »

La fête finit trop tôt. Les Maraval furent les derniers à partir et ils seraient restés encore si Mme Chevalier ne les avait pas renvoyés. Ils n'oublièrent pas

de la remercier, ainsi qu'Annette. Celle-ci embrassa Sophie.

« Merci pour le petit chat, dit-elle. C'est le cadeau que j'aime le mieux. J'ai reçu trois poupées, un ménage, des livres, des jeux, mais c'est Mimile que je préfère à tout. J'espère que Miquette ne lui manquera pas trop. »

Elle se trompait. Mimile regrettait sa mère et ses petits frères. Il miaulait lamentablement. Eperdue de pitié, Annette, prête à se coucher, le prit dans ses bras.

« N'aie pas de chagrin, Mimile! Je t'aime tant! Je te soignerai bien, tu verras. Maman, permets-moi de le prendre dans mon lit cette nuit, il est si malheureux! »

Mme Chevalier leva les bras au ciel. Prendre un chat dans son lit! C'était déjà suffisant d'en avoir un dans la maison !

« Certainement pas ! déclara-t-elle.

- Pas même le soir de mon anniversaire? supplia Annette.

- Pas même le soir de ton anniversaire », affirma sa mère.

Impossible d'insister! Annette se coucha et s'endormit en pensant à Mimile. Elle s'éveilla au milieu de la nuit. Que faisait le petit chat? Il fallait aller voir. Elle descendit l'escalier dans l'obscurité et entra dans la cuisine où Mimile avait été couché dans une corbeille bien rembourrée. Elle ouvrit la porte et donna la lumière.

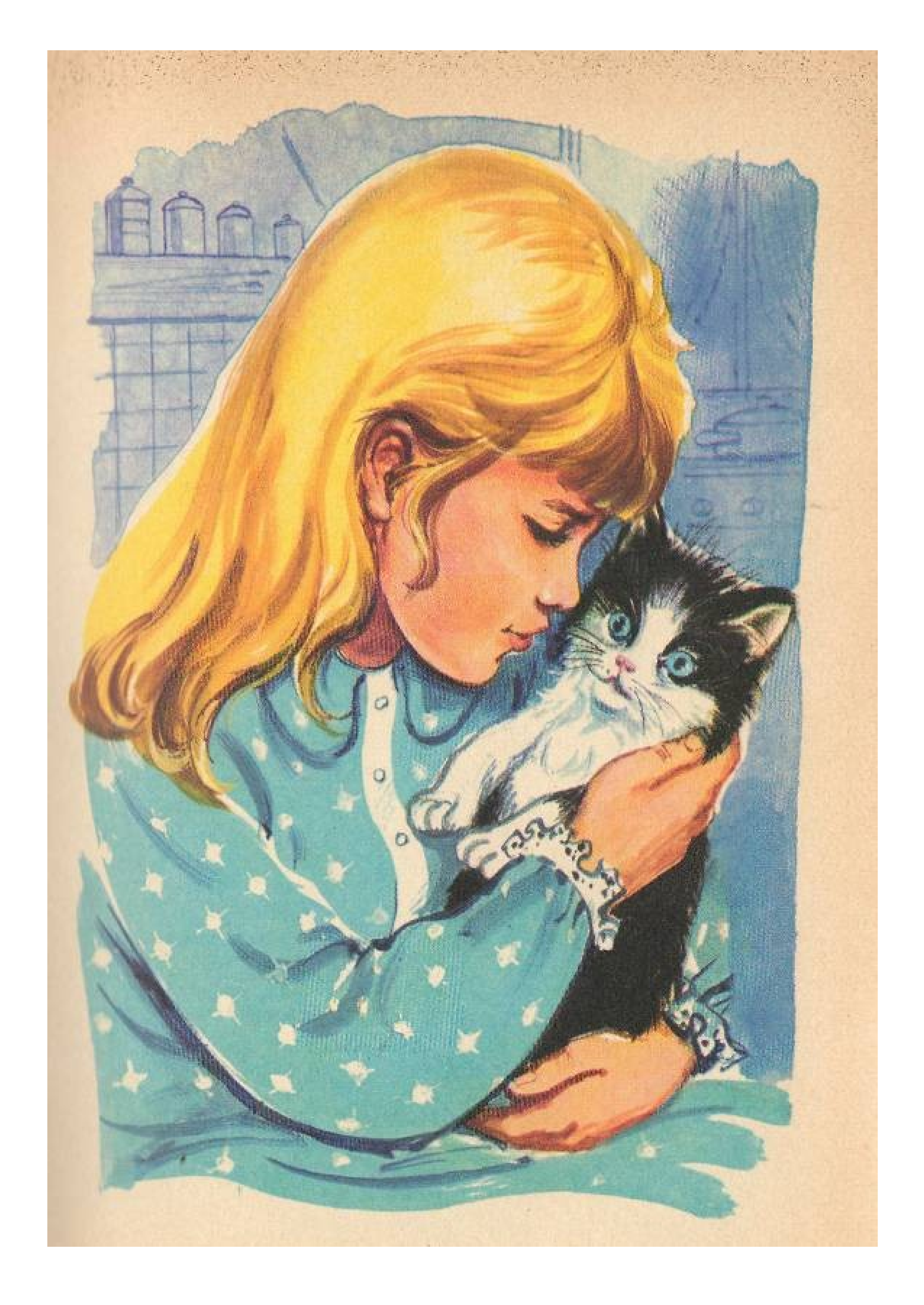
Assis dans sa corbeille, Mimile ne dormait pas. Il miaula, et, sautant à terre, il courut à Annette qui le prit dans ses bras.

« Es-tu heureux? demanda la petite fille. Ta mère ne te manque pas trop? »

Le chaton sur ses genoux, elle s'assit dans le fauteuil d'osier où Agnès, la femme de ménage, s'installait pour raccommoder. Mimile essaya de mordiller un bouton de la chemise de nuit d'Annette. Puis il se mit en boule et s'endormit.

« II est consolé, pensa Annette. Maguy aime bercer Jean-Louis, moi je crois qu'un petit chat c'est encore mieux qu'un bébé. Je ne peux pas me lever, je le réveillerais, il se mettrait à miauler. Je vais rester là un moment. »

Bien entendu, elle s'endormit aussi, et quand Agnès arriva le matin de bonne heure, que vit-elle ?



« Es-tu heureux? demanda la petite fille Ta mère ne te manque pas trop ? »

Une petite fille pelotonnée dans le fauteuil avec un petit chat sur les genoux. Elle secoua doucement Annette.

« Remontez vous coucher, ordonna-t-elle. Votre maman vous gronderait si elle savait que vous avez passé la nuit dans la cuisine. »

Annette retourna à son lit un peu ankylosée. Mimile, bien réveillé, courait après le balai d'Agnès et s'amusait comme un fou.

Le petit chat devint bientôt le favori de tous les enfants. Il jouait à cache-cache et faisait des quantités de farces. Quelquefois il tournait autour de sa queue sans s'arrêter. M. Chevalier l'aimait bien aussi.

« J'avais un chat quand j'étais enfant, raconta-t-il. Il s'appelait Mickey. J'avais un chien aussi. Bon vieux Riton ! Il était si fidèle, si affectueux !

- Papa, je voudrais un chien! » déclara brusquement Gilbert.

Aucun ne vaudrait Dudule, mais ce serait tout de même agréable d'en avoir un.

« Eh bien..., commença M. Chevalier, qui, en secret, désirait un chien lui aussi. Eh bien, je ne vois pas pourquoi...

Voyons, Pierre! Cela suffit d'avoir un chat! s'écria Mme Chevalier. Pas de chien, je t'en prie! Que va demander Maguy à son tour? Un perroquet?

- Non, répondit Maguy. J'aimerais mieux un bébé. Les Maraval ont de la chance d'en avoir un.

- Oh ! Ces Maraval ! gémit Mme Chevalier. Vous avez envie de tout ce qu'ils ont.

- Est-ce que je pourrais avoir un chien pour mon anniversaire, ou mieux encore »pour Noël parce que c'est plus près? demanda Gilbert, les yeux brillants. Maman, c'est moi qui m'occuperais de lui, il ne te donnerait aucune peine.

— Il ferait des dégâts dans la maison, il aboierait, il arracherait les plantes dans le jardin, nous ne pourrions plus avoir une fleur.

- Puisque cela t'ennuie, je n'en parlerai plus, riposta Gilbert. Heureusement j'ai Dudule!

— Dudule est nôtre chien aussi bien que celui des Maraval, fit remarquer Mme Chevalier. Il est tout le temps ici. Il est verni hier pendant que je tricotais et s'est emparé de ma pelote de laine. Il a fallu que je coure après lui.

— Que j'aurais voulu le voir! s'écria Annette en riant. Gilbert ne demandera plus de chien, mais moi je le demanderai pour lui, je sais qu'il en a envie! Et ce n'est pas juste que j'aie un chat s'il ne peut pas avoir de chien!»

Mme Chevalier les regarda l'un après l'autre. Puis elle posa son tricot et se mit à rire.

« Ne faites pas ces têtes d'enterrement! s'écria-t-elle. Vous avez tous les yeux de Dudule. Tu auras ton chien si tu le désires tant, Gilbert. Ton père sera heureux d'avoir un compagnon de promenade. »

II y eut des cris de joie. Les trois enfants se jetèrent au cou de leur mère et la serrèrent à l'étouffer.

« A mon tour maintenant, dit M. Chevalier en

l'embrassant aussi. Merci. Je te le promets, si le chien t'ennuie, nous ne le garderons pas.

— Moi, je parie que maman l'aimera bientôt, chuchota Gilbert à Maguy. Elle raffole déjà de Mimile.

- Moi, aussi, approuva Maguy. Je détestais les chiens mais Dudule m'a fait changer d'avis. C'est une si bonne bête! On ne peut pas s'empêcher de l'aimer.

- Tu n'es plus la même, Maguy, constata Gilbert surpris. Tu avais si peur des animaux ! J'espère que j'aurai mon chien pour Noël. Quel beau cadeau !

— Maman a changé, elle aussi, fit remarquer Maguy. Nous avons transformé les Maraval et eux nous ont transformés à leur tour ! »





CHAPITRE XVI

Que d'événements !

LA SEMAINE SUIVANTE fut riche en événements. Gilbert fut le premier de sa classe, à la grande joie de Mme Chevalier. Patrick fut le dernier, il n'eut pas la permission de participer à un match de football et en fut très déçu.

Mimile disparut pendant une journée. Annette était au désespoir; Florence la trouva qui errait dans le jardin des Maraval, le visage ruisselant de larmes. '

« Où peut bien être Mimile? demanda Florence

en prenant Annette dans ses bras. Ne pleure pas, il reviendra.

- Patrick dit qu'il a peut-être été volé, sanglota Annette. Ou bien une voiture a pu l'écraser. Ou bien...

— N'écoute pas Patrick, conseilla Florence. Mimile n'est sûrement pas loin.

- Je ne sais plus où le chercher, avoua Annette. J'ai regardé partout.

— Viens avec moi, conseilla Florence. A deux, nous aurons peut-être plus de chance. »

Les petites filles reprirent leurs recherches. Sophie se joignit à élites. Dudule lui-même les accompagnait. Brusquement il dressa les oreilles et, sautant le mur, pénétra dans le jardin des Chevalier. Là, il se mit à aboyer très fort.

« Qu'a donc Dudule? » demanda Florence.

Les trois filles escaladèrent le mur. Dudule était au pied d'un bouleau et grattait le tronc de l'arbre. Il aboyait toujours. Un faible miaulement lui répondit. Annette poussa un cri.

« C'est Mimile! Il est en haut de l'arbre et ne peut pas descendre. Que tu es intelligent, Dudule! Mimile, je viens! Attends-moi! »

Annette grimpa le long de l'arbre. L'écorce lui égratignait les genoux, les rameaux s'agrippaient à ses cheveux, sa robe fut déchirée. Mais peu lui importait. Elle arriva enfin au petit chat, perché sur une branche qui se balançait.

« Mimile, depuis quand es-tu là? Tu n'aurais pas dû monter puisque tu ne sais pas redescendre! »

s'écria Annette en prenant doucement le petit chat par la peau du cou.

Elle le plaça sur son épaule et il enfonça aussitôt ses griffes dans son cou. Annette ne poussa pas un cri. L'essentiel était d'avoir retrouvé Mimile. Elle descendit et bientôt les trois petites filles caressaient le chaton. Dudule partageait leur joie. Annette s'essuya les yeux, son visage était balafré, ses cheveux pleins de feuilles, sa robe sale et déchirée. On aurait pu la prendre pour une bohémienne. Son petit chat dans les bras, elle était heureuse.

« Je croyais bien qu'il était perdu », dit-elle.

Maguy réussit à entraîner Florence chez les Jeannettes. Mais Patrick refusa d'accompagner Gilbert aux réunions des louveteaux.

« Je suis un sauvage, bon, cela me plaît ! répondit-il à Florence qui lui conseillait d'imiter Gilbert. Tais-toi! Je ne veux pas être une poule mouillée.

— Gilbert n'en est pas une.

— Il l'était quand nous l'avons connu. Nous lui avons fait beaucoup de bien. Pas plus tard qu'hier soir, M. Chevalier le disait à papa.

— Oncle Pierre est très gentil, déclara Florence. Je l'aime énormément. Je voudrais me promener avec lui le dimanche après-midi comme toi, Gilbert et Dudule.

— Nous n'avons pas besoin de fille! s'écria Patrick. Nous préférons rester entre hommes. »

Le trimestre s'écoulait. Patrick travaillait très mal et fut de nouveau puni.

« Vous avez bâclé votre devoir, Patrick Maraval, dit son maître en lui rendant une feuille de papier avec un grand zéro à l'encre rouge. Je me plaindrai à votre père si vous ne vous appliquez pas davantage. »

Patrick fronça les sourcils. Il avait honte d'être le dernier de sa division et d'être puni, mais il ne se décidait pas à faire un effort. Il passait sa colère sur Florence, Sophie et Jean-Louis qu'il taquinait sans cesse. Jean-Louis hurlait. Sophie était toujours en larmes. Flore»ce se réfugiait chez les Chevalier.

« Qu'a donc Patrick? se demandait Mme Maraval.



Il est si égoïste, si impoli, si brusque! Qu'a-t-il donc? »

Elle ne tarda pas à le savoir. Le directeur de l'école écrivit à M. Maraval pour se plaindre de Patrick; il annonçait qu'il serait obligé de le renvoyer à la fin du trimestre si le jeune garçon ne faisait pas preuve de bonne volonté.

Ce fut un grand chagrin pour le père et la mère. Ils étaient fiers de Patrick, de son Courage, de son habileté aux jeux. Voilà qu'ils n'avaient plus aucun motif de fierté, car ce n'était pas tout. « II triche quand il le peut, ajoutait le directeur. Il ment. Il a une mauvaise influence sur ses camarades. »

La pauvre Mme Maraval, pâle et bouleversée, se laissa tomber dans un fauteuil.

« Notre Patrick! gémit-elle. C'est impossible!

- C'est en partie notre faute, reconnut M. Maraval. Nous avons laissé trop de liberté à nos enfants, nous n'avons pas été assez sévères. Patrick, qui n'était pas guidé, a suivi le mauvais chemin sans même s'en rendre compte. C'est terrible! »

Le soir, il interrogea Patrick. Le jeune garçon, se réfugia dans l'insolence. M. Maraval ne savait plus quel parti prendre. Il songea à ses filles et les compara aux petites Chevalier. Maguy était complaisante, toujours prête à promener Jean-Louis. Brigitte elle-même chantait ses louanges. Mais Florence refusait d'aider Brigitte ou sa mère. Et Sophie... la jolie petite Sophie toute bouclée avec son gentil sourire, un vrai garçon manqué, n'en faisait jamais qu'à sa tête. Vraiment ces

enfants, semblait-il, aimaient Dudule mieux que leurs parents. M. Maraval se sentait profondément découragé.

« II faudra que je demande conseil au père de Gilbert, pensa-t-il. Ces petits Chevalier sont peut-être trop couvés, un peu trop timorés, cependant, ils ne sont pas égoïstes. Pourquoi sont-ils meilleurs que nos enfants? »

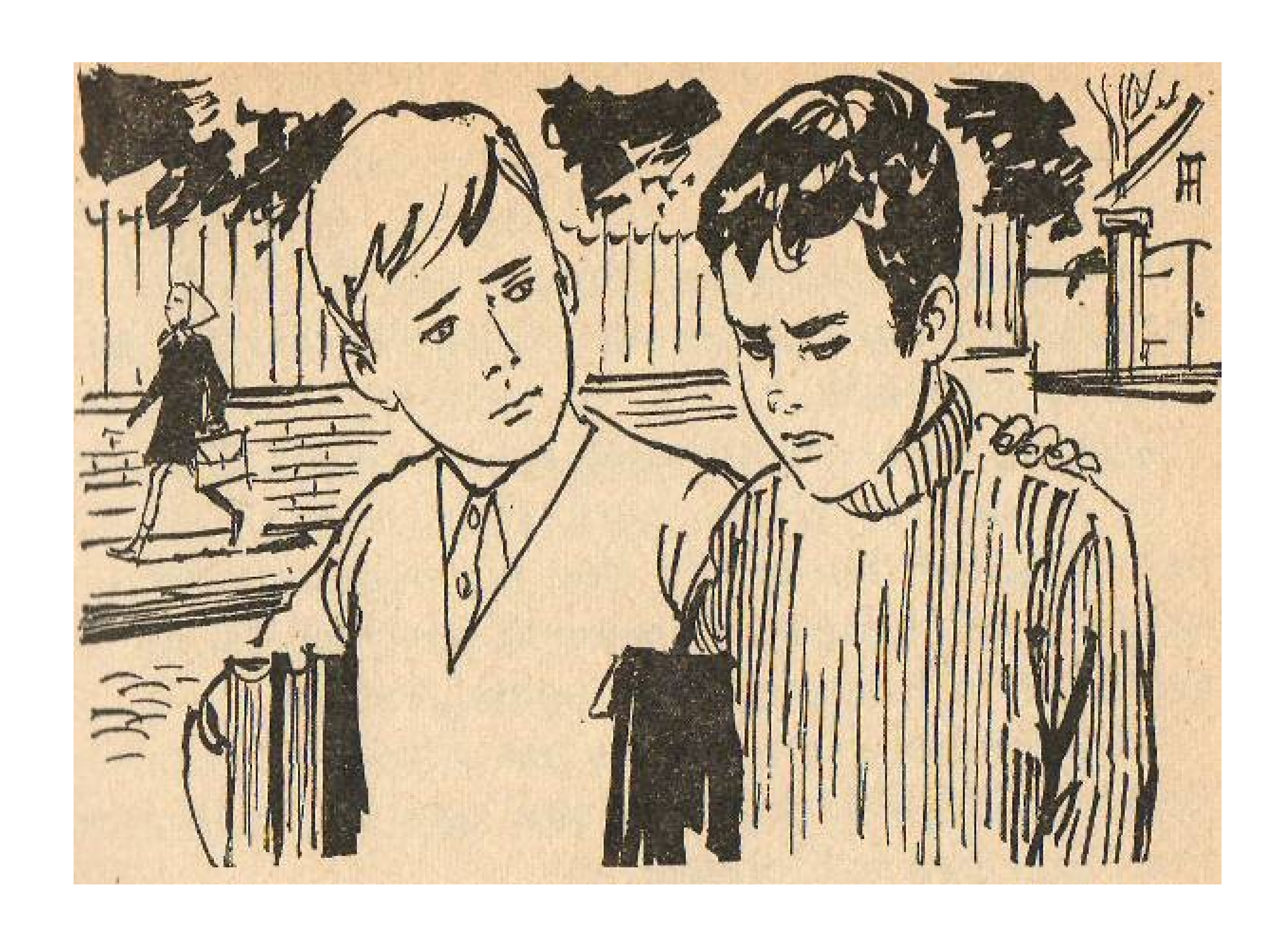
« Je vais me coucher, annonça Mme Maraval d'une voix faible. Cette lettre m'a fait mal. J'ai la migraine. Brigitte s'occupera de Jean-Louis. Patrick me déçoit terriblement. J'ai bien peur que Florence et Sophie ne suivent son exemple. Je suis sans doute une mauvaise mère.

- Ne t'inquiète pas trop, conseilla M. Maraval. Tout n'est pas perdu. Patrick est si jeune! »

II aida Mme Maraval à monter à sa chambre. Quand elle fut couchée, il l'embrassa.

« Ne te tourmente pas, répéta-t-il. Demain tout ira mieux. »

Mais ce souhait ne se réalisa pas. Bien au contraire!



CHAPITRE XVII

Le déjeuner est en retard

LE LENDEMAIN MATIN, comme d'habitude, Patrick alla à l'école avec Gilbert. Il ne lui parla ni de la lettre du directeur, ni des reproches de son père, mais son visage était si sombre que son camarade s'étonna.

« Qu'as-tu? demanda-t-il. Tu es malade? - Non, je n'ai rien », répliqua Patrick. Il essaya de sourire, mais ne put y parvenir. Tout allait mal. Quelques instants plus tôt, il avait répondu avec insolence à son père et avait refusé

de rendre un service à sa mère. Mme Maraval était descendue, pâle et fatiguée, et lui avait demandé de passer chez l'épicier en allant à l'école pour laisser une commande. Ainsi elle n'aurait pas à sortir ce matin.

« Je ne passe pas devant l'épicerie, dit Patrick.

- Je sais, reprit sa mère, mais cela ne te fait pas un grand détour. Tu n'en auras que pour cinq minutes. Je ne me sens vraiment pas bien. Tu serais gentil de m'épargner cette peine, Patrick.

- Pourquoi n'en voies-tu pas Florence? riposta Patrick. C'est- toujours à moi que tu t'adresses. Pourquoi pas à Florence?

- Je fais beaucoup plus de commissions que toi, protesta Florence.

- Non! Tu es paresseuse, tout le monde le sait.

- Ce n'est pas vrai! s'écria Florence indignée. Et je ne suis pas la dernière de ma division comme toi! »

Sous la table, Patrick envoya un coup de pied à sa sœur, mais ce fut la cheville de sa mère qu'il frappa. Elle poussa un cri.

« Pardon, dit Patrick en rougissant. C'était pour Florence. »

Mme Maraval garda le silence. Elle avait à peine dormi. Elle regarda tristement Patrick, mais le jeune garçon détourna les yeux.

« Florence, veux-tu passer chez l'épicier? demanda-t-elle pour ne pas entamer une discussion avec Patrick.

- J'ai promis à Maguy d'aller la chercher,

déclara Florence. J'irai chez l'épicier en revenant de l'école.

Ce sera trop tard, fit observer sa mère.

Sophie n'a qu'à y aller, elle est bien assez grande! s'écria Florence.

- Je ne veux pas, protesta Sophie. Je veux m'amuser avec mon ménage dans le kiosque.

- Tu m'as promis de ranger ta chambre ce matin, reprit Mme Maraval. Le trousseau de tes poupées traîne partout.

- Je veux jouer au ménage, répéta Sophie. Je ne veux pas ranger ma chambre. Que Florence le fasse! »

M. Maraval était déjà parti, sans cela les enfants auraient été punis. Jean-Louis se mit à pleurer et Mme Maraval espéra que Brigitte s'occuperait de lui. Mais Brigitte étendait la lessive dans le jardin.

« Peux-tu aller voir, Florence? demanda Mme Maraval. Il a dû laisser tomber son ours.

- Je n'aimerais pas être en retard », répliqua Florence en prenant son cartable.

Jean-Louis continua à hurler. Patrick partit pour l'école sans embrasser sa mère. Il ne passa pas chiez l'épicier. Les commissions, c'était l'affaire des filles. Florence courut chercher Maguy. Sophie s'installa dans le kiosque avec son ménage et ses poupées.

Sa mère l'appela. La petite fille ne répondit pas. En entendant des pas dans l'allée, elle se cacha derrière un arbuste. Mme Maraval ne vit que Dudule couché sur une marche du kiosque.

« Sophie est chez les Chevalier, pensa-t-elle. Petite vilaine ! Je voulais qu'elle range sa chambre. Il faut que je le fasse moi-même et je suis si fatiguée! »

Quand elle fut partie, Sophie sortit de sa cachette. Mme Maraval s'occupa de Jean-Louis, lui donna son bain, lui fit manger sa bouillie et le mit dans sa petite voiture, puis elle rangea la chambre de Sophie. Ensuite elle se disposa à aller chez l'épicier.

« Que vous-êtes pâle, madame! fit remarquer Brigitte. Vous êtes souffrante?'

- Je ne me sens pas bien, reconnut Mme Maraval. J'ai très mal dormi. »

Elle partit, son panier au bras. Sophie la vit passer. Annette était venue la rejoindre avec Mimile qui la suivait partout. Les deux petites filles firent la dînette avec des morceaux de sucre et des biscuits. Annette avait été trop gâtée, Sophie s'emportait facilement, mais elles s'entendaient bien ensemble et ne se querellaient jamais. La matinée passa rapidement.

« Maman m'appelle pour déjeuner, dit enfin Annette. Il faut que je parte. Viens, Mimile.

- Reste encore un moment, proposa Sophie.

- Je ne veux pas faire attendre maman, répliqua Annette. Au revoir. »

Elle s'en alla, posa Mimile sur le faîte du mur et le reprit quand elle, fut de l'autre côté. Gilbert et Maguy entrèrent dans, la maison en même temps qu'elle.

« Où est maman? demanda Gilbert. Maman, j'ai été premier en dessin!

Et moi j'ai eu dix en couture », ajouta Maguy.

Mme Chevalier les embrassa tous les deux.

« Moi, j'ai joué à la dînette! s'écria Annette. J'ai été très sage. Je mérite aussi des bons points.

- Et puis quoi encore? répliqua Gilbert en riant. Bonjour, Mimile! Tu as attrapé ta queue ce matin? »

Tous les trois allèrent se laver les mains, puis vinrent s'asseoir à table.

« Je parie que Patrick a faim, dit Gilbert à Maguy. Il a été mis en retenue pendant la récréa-lion parce qu'il n'avait pas fait ses devoirs et il n'a pas pu manger le gâteau qu'il avait apporté. »

Patrick en effet avait faim. Il courut chez lui à toutes jambes. En un clin d'œil il avait dévoré le morceau de gâteau qu'il avait dans son cartable, mais il était encore prêt à faire honneur au déjeuner. Il rejoignit Florence et tous deux entrèrent ensemble dans la maison. La table était mise, une odeur appétissante venait de la cuisine, cependant Mme Maraval n'était pas là.

« Je meurs de faim. Où est maman? demanda Patrick à Brigitte.

Elle n'est pas encore rentrée, répondit Brigitte debout près de la cuisinière. Elle a été obligée d'à lier chez l'épicier. Pourquoi avez-vous refusé de lui rendre ce service?

- J'avais autre chose à faire, répliqua Patrick. Servez-nous vite, Brigitte!

Vous pouvez attendre votre mère une minute ou deux, riposta Brigitte. Voulez-vous ne pas mettre cette cuiller dans la casserole, Patrick. Vous allez vous brûler la langue. Ce serait d'ailleurs bien fait. Un garçon insolent comme vous!

- Servez-nous, Brigitte ! insista Patrick. Florence a faim elle aussi. Je ne vois pas pourquoi nous serions obligés d'attendre maman. Elle s'attarde probablement à parler avec une amie.

- Elle devrait penser que nous sommes pressés de déjeuner, se plaignit Sophie.

- Savez-vous pourquoi elle est sortie si tard, Sophie? demanda Brigitte en se tournant vers la petite fille. Elle a mis de l'ordre dans votre chambre. Un vrai bric-à-brac! Ah! Jean-Louis pleure! Allez voir ce qu'il a, Florence.

- Laissez-le pleurer, répliqua Florence. Je ne suis pas Maguy, moi. Il est insupportable!

Vous devriez avoir honte de parler ainsi de votre petit frère, déclara sévèrement Brigitte. Vous ne méritez pas les bons parents que vous avez, ni un beau bébé comme Jean-Louis. Ni quelqu'un comme moi qui vous sert sans jamais obtenir un mot de remerciement. Vous êtes tous de mauvais garnements, voilà la vérité! »

Les trois Maraval firent la sourde oreille. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient pareils reproches. Habituellement Brigitte entamait ensuite l'éloge des trois Chevalier. Ce jour-là elle jeta un regard à l'horloge.

« Une heure moins le quart! La montre de votre

mère doit être arrêtée, elle ne sait pas l'heure qu'il est.

- Les magasins ferment à midi et demi, fit remarquer Patrick. Elle est sans doute chez quelqu'un.

- Je veux déjeuner! gémit Sophie. Brigitte, donnez-moi un morceau de pain, j'ai faim!

- Allez voir à la grille si votre mère arrive », ordonna Brigitte, et elle regarda de nouveau l'horloge.

Patrick s'en alla en courant. Il revint bientôt.

« La rue est déserte. Maman est invisible. Que peut-elle bien faire?

Apportez le pain et la carafe, Florence, dit Brigitte qui prenait une décision. Vous, Sophie, le beurre. Patrick, chargez-vous des assiettes chaudes. »

Les enfants obéirent. Brigitte versa dans le plat le contenu de la casserole et les suivit dans la Malle à manger. Les enfants étaient déjà assis, Dudule couché sous la table, selon son habitude. Brigitte servit les enfants. Puis elle regarda In pendule de la salle à manger. Une heure «•I quart! Qu'est-ce donc qui retenait Mme Maraval?

Patrick, Florence et Sophie se mirent à manger, mais Brigitte ne les imita pas. Elle était trop inquiète. Jean-Louis hurla de nouveau. Elle alla voir ce qu'il avait. Quand elle revint, les enfants avaient fini et tapaient sur la table avec leurs fourchettes.

« Qu'y a-t-il pour dessert? Une tarte ou de la crème? demanda Patrick.

- Ni votre maman ni moi, nous n'avons eu le temps de préparer un entremets, répondit Brigitte en rassemblant les assiettes sales. Vous aurez simplement du fromage et des fruits. »

Elle alla chercher le dessert et servit les enfants.

La pendule marquait une heure et demie.

« Maman est très en retard, fit remarquer Sophie. Où peut-elle être?

— Elle est' peut-être partie parce que vous êtes trop méchants", suggéra Brigitte.

- Oh! non, protesta»- Sophie effrayée. En tout cas elle ne laisserait pas Jean-Louis. Il n'est pas méchant, lui ! Brigitte, où est-elle? Je veux la voir! »

Brigitte garda le silence. Une telle anxiété se lisait sur son visage que la peur serra tous les cœurs.

« Un malheur est arrivé! s'écria Brigitte. J'en ai le pressentiment. Oui, un malheur est arrivé! »





CHAPITRE XVIII

Une mauvaise nouvelle

LES THOIS ENFANTS restèrent immobiles comme s'ils s'étaient transformés en statues. Dudule poussa tin petit gémissement qui les fit tressaillir, car ils avaient oublié sa présence.

« Un malheur... lequel? demanda enfin Florence tout bas.

Mme Maraval était pâle et fatiguée, expliqua Brigitte. Elle ne voulait pas sortir. Elle était très triste aussi. Elle si gaie d'habitude! Elle a pu tomber... Je ne sais pas, moi. Je vais me mettre à sa recherche.

— Je vous accompagne! » cria Patrick en se levant d'un bond.

Brigitte n'eut pas le temps de lui répondre. Une sonnerie stridente les fit tous sursauter.

« Le téléphone! s'exclama Brigitte. Nous allons avoir des nouvelles. Pourvu qu'elles soient bonnes ! »

Elle alla à l'appareil téléphonique et décrocha le récepteur qu'elle porta à son oreille. Les enfants se réunirent autour d'elle.

« Non, monsieur. M. Maraval n'est pas ici, dit Brigitte. Il ne rentrera que ce soir. Je suis l'aide de Mme Maraval. Voulez-vous que je fasse une commission à Monsieur? Madame est sortie aussi. »

Les enfants attendaient avec inquiétude. Brigitte écouta en poussant des exclamations. Soudain elle se laissa tomber sur une chaise. Sa main se mit à trembler.

« Pauvre Madame! Est-elle très mal? Il faut vite avertir M. Maraval à son bureau. Oui, les enfants sont ici. Je m'occuperai d'eux. Mais il faut que M. Maraval soit au courant. Voici son numéro. »

Elle donna le numéro et raccrocha. Des larmes coulaient sur ses joues. . Florence s'accrocha à sa jupe.

« Qu'Y a-t-il? Qu'est-il arrivé à maman? » demanda-t-elle.

Brigitte était si émue qu'elle ne pouvait parler. Les trois enfants pleuraient, même Patrick. Brigitte prit Sophie dans ses bras.

« Ce n'est peut-être pas trop grave, dit-elle. Votre maman allait chez l'épicier; en traversant la rue,

elle a eu un malaise. Depuis le matin elle avait le vertige. Je lui avais conseillé de ne pas sortir. Elle est tombée devant une voiture. »

Sophie se mit à crier; elle secoua violemment le bras de Brigitte.

« Est-elle blessée? Dites-nous vite!

- Oui, elle est blessée, répondit Brigitte en s'essuyant les yeux. Elle est à l'hôpital. Mais ses blessures ne sont peut-être pas graves. Il ne faut pas s'inquiéter avant de savoir.

- Elle rentrera ce soir? demanda Florence qui ne pouvait imaginer la maison sans la présence de sa mère.

- Non, répliqua Brigitte. Bien sûr que non. Pas de quelque temps. Votre pauvre papa! Qu'il va être peiné! »

Patrick était devenu tout pâle. Il avait l'air si bouleversé que Brigitte le poussa dans la cuisine et le fit s'asseoir près du feu.

« Ne vous tourmentez pas ainsi, conseilla-t-elle. Il y a de bons médecins et de bonnes infirmières à l'hôpital. On la soignera bien.

- Vous ne comprenez pas, chuchota Patrick. Maman m'a demandé d'aller chez l'épicier à sa place, j'ai refusé. C'est à cause de moi qu'elle a été blessée par la voiture. »

Florence et Sophie l'écoutaient et pleuraient. Soudain Florence se jeta au cou de Brigitte.

« Je n'ai pas voulu y aller non plus ! s'écria-t-elle. Brigitte, je n'ai pas voulu y aller!

- C'est vrai que vous n'avez guère été gentils

avec votre maman ces derniers temps », constata Brigitte en s'essuyant les yeux.

Ni Patrick ni Florence ne voulurent retourner à l'école cet après-midi-là. Brigitte n'eut pas le cœur de les y obliger. Elle téléphona à Mme Chevalier qui arriva quelques instants plus tard. Sa calme bonté réconforta tout le monde.

« II ne faut pas s'affoler avant d'avoir d'autres nouvelles, déclara-t-elle. Mme Maraval passera sûrement plusieurs jours à l'hôpital. Dépêchons-nous de nous organiser afin qu'elle ne se fasse pas trop de soucis. Elle aura besoin d'un grand repos.

— Je vais préparer sa trousse de toilette, papa la lui portera à l'hôpital, annonça Florence. Je veux faire quelque chose pour maman. »

Jean-Louis se remit à pleurer. On l'avait oublié.

« Pauvre chou ! Il a faim ! s'écria Brigitte. Je vais lui donner sa bouillie. Mais que faire de lui, je me le demande! Il sera si malheureux sans sa mère. Florence ne sait pas l'amuser.

— J'essaierai, affirma aussitôt Florence. J'imiterai Maguy. Je serai gentille, Brigitte, je vous le promets.

— Maguy viendra. Jean-Louis l'aime bien, dit Mme Chevalier. Agnès vous aidera l'après-midi, Brigitte. Elle est très complaisante. Moi, je vous donnerai un moment le matin. Nous nous débrouillerons, vous le verrez, jusqu'au retour de Mme Maraval. »

Mme Chevalier emmena les enfants chez elle pour le goûter. Jean-Louis aussi. Gilbert, Maguy et

Annette furent bouleversés en apprenant la nouvelle. Tous aimaient la bonne Mme Maraval. Maguy prit Jean-Louis des bras de sa mère.

« Sa maman va lui manquer beaucoup. Ne pourrions-nous pas le garder ici? demanda-t-elle. Je le soignerai. Je sais très bien. Je peux même lui donner son bain.

- Non, c'est moi qui m'occuperai de lui! protesta Florence. Cela fera plaisir à maman et ce sera plus normal qu'il reste à la maison avec nous. »

M. Maraval rentra chez lui après sa visite à l'hôpital. Brigitte, le visage anxieux, l'interrogea du regard.

« C'est grave, Brigitte, annonça-t-il. Les roues de la voiture l'ont blessée, elle a eu une très forte commotion.

- Est-ce qu'elle guérira? interrogea Brigitte d'une voix tremblante.

- Je l'espère, répondit M. Maraval. Où sont les enfants?

- Chez les Chevalier. Mme Chevalier est venue les chercher, expliqua Brigitte en refoulant ses larmes. Ils ont été très peines. Le pauvre Patrick était blanc comme un linge. Il s'accuse d'être responsable de l'accident; sa mère lui avait demandé de porter une commande chez l'épicier à sa place et il a refusé. Elle a donc été obligée d'y aller elle-même. En traversant la rue, elle est tombée.

Pauvre Patrick ! Quels remords pour lui ! soupira M. Maraval qui pensait à la lettre du directeur de l'école. Pourrez-vous vous tirer d'affaire, Brigitte ?

Ma femme ne reviendra pas de quelque temps, j'en ai peur! Je pourrai envoyer Patrick chez mon frère, si vous voulez vous charger des autres.

- Ne vous tourmentez pas, répondit Brigitte. Je me débrouillerai très bien. Je veillerai sur les enfants et je serai peut-être un peu plus sévère que leur mère. Quant à Patrick, envoyez-le chez votre frère si vous le désirez, il y sera peut-être plus heureux qu'ici. »

Mais quand M. Maraval fit part de son projet à Patrick, le j«une garçon secoua la tête.

« Non, papa, ne m'envoie pas là-bas. Je veux rester ici près de maman pour la voir dès qu'elle ira mieux. J'aiderai Brigitte. Papa, je regrette d'avoir si mal travaillé à l'école. Je ferai un effort, je te le promets. L'accident est arrivé par ma faute. Comment ai-je pu être si égoïste? C'était un si petit service à rendre à maman !

- Bien, tu resteras ici, répliqua son père. Essaie de seconder Brigitte. Tu m'as fait beaucoup de peine ces derniers temps, Patrick. Mais peut-être seras-tu un réconfort pour moi maintenant. Ta mère me manquera encore plus qu'à toi.

— Papa, je t'aiderai! affirma Patrick en se jetant au cou de son père. Aie confiance en moi. Quand tu verras maman, dis-lui que je regrette et qu'il me tarde de le lui dire moi-même. »

Le lendemain fut une très mauvaise journée pour les Maraval et aussi pour les Chevalier qui partageaient le chagrin de leurs amis. Les nouvelles

de l'hôpital n'étaient pas bonnes, M. Maraval passa la journée au chevet de sa femme. Les enfants allèrent en classe comme d'habitude et maîtres et camarades leur exprimèrent leur sympathie. Patrick travailla avec application afin de tenir la promesse faite à son père. Le soir, en apprenant que leur mère n'allait pas mieux, Patrick, Florence et Sophie, le cœur serré, décidèrent de chercher une consolation auprès des Chevalier. Ils sautèrent le mur avec Dudule et trouvèrent Gilbert et Maguy dans l'allée.

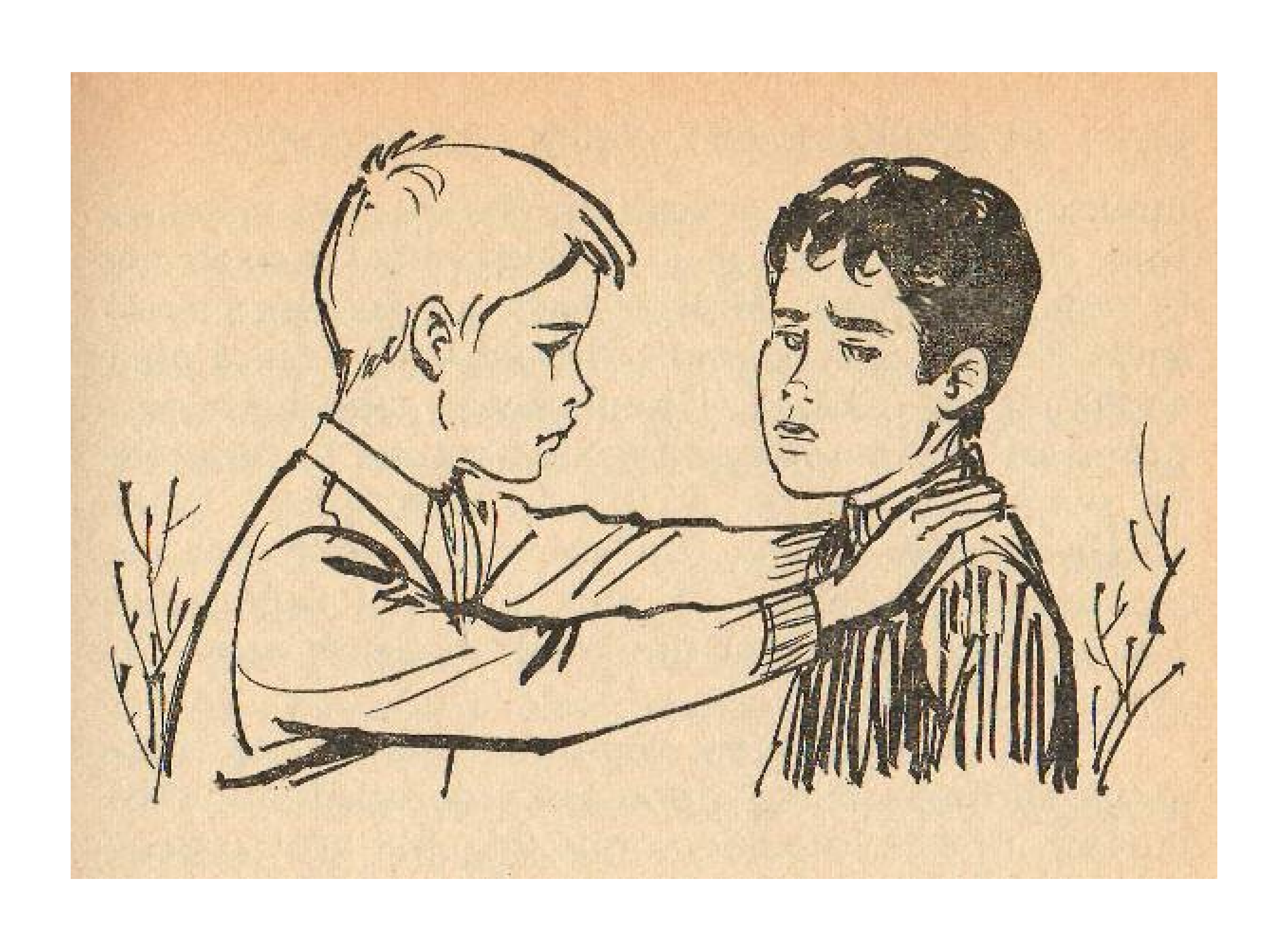
« Bonsoir ! s'écria Gilbert. J'allais chez vous pour vous inviter à dîner. Annette est déjà couchée.

- Il faut que je retourne à la maison pour coucher Jean-Louis, annonça Florence. Viens m'aider, Sophie. »

Les deux petites filles s'éloignèrent. Maguy les suivit pour s'occuper aussi du bébé. Les garçons restèrent seuls. Patrick avait l'air si malheureux que Gilbert eut pitié de lui.

« Les nouvelles seront meilleures demain, déclara-t-il.

- Gilbert, il faut que je te dise quelque chose, répliqua Patrick. C'est très important, j'y ai pensé toute la journée. »



CHAPITRE XIX

La promesse de Patrick

QU'EST-CE QUE C'EST? Demanda Gilbert avec curiosité.

Patrick raconta tout : la lettre du directeur de l'école, le chagrin de son père et de sa mère. Et au lieu de faire des excuses, il s'était montré insolent; le lendemain, il avait refusé de rendre à sa mère le petit service d'aller chez l'épicier.

Tu vois, je ne peux pas m'empêcher de penser que l'accident est ma faute, conclut-il. Si maman ne guérit pas, je ne m'en consolerai jamais. A partir de

maintenant, je veux travailler, obéir à mes parents, faire de mon mieux et être gentil avec mes sœurs et mon petit frère. Mais je sais que je suis paresseux, violent, désobéissant, désordonné. Je n'ai plus confiance en moi. J'ai peur de ne pas tenir ma promesse. J'ai besoin que quelqu'un me la rappelle de temps en temps. A qui le demander? Papa a déjà assez de soucis. Il passera presque toutes ses journées à l'hôpital. Et puis il est si indulgent! J'ai pensé que, toi, tu me rendrais ce service. Tu veux bien?

- Oui, je veux bien, répondit Gilbert ému jusqu''aux larmes. Mais j'ai ton âge et je suis loin d'être parfait. Je travaille mieux que toi, c'est vrai, cependant il m'arrive de parler en classe et d'être mis en retenue. Je crois qu'il vaut mieux que tu t'adresses à papa. Allons le trouver, il doit être dans son bureau. »

Tous les deux entrèrent dans la maison et frappèrent à la porte du bureau. M. Chevalier bourrait sa pipe. Il fut surpris de voir les visages solennels des deux garçons.

« Vous voulez quelque chose? demanda-t-il. Asseyez-vous. »

Ils s'assirent. Patrick était rouge et nerveux. Ce fut donc Gilbert qui parla. Son père l'écouta gravement sans l'interrompre.

« Et voici pour conclure, mon cher papa, fit Gilbert. Patrick a besoin de quelqu'un qui l'encourage et même qui le gronde à l'occasion, qui lui rappelle de temps en temps les conséquences de

sa désobéissance et l'engage à tenir sa promesse. Tu veux bien faire cela pour lui?

- J'accepte, répondit M. Chevalier. Je suis certain qu'il aura assez de volonté pour se mettre sérieusement à l'étude et se corriger de ses défauts. Mais je ne demande qu'à l'aider. Viens tous les soirs vers cette heure-ci me trouver dans mon bureau, Patrick. Tu me raconteras ta journée et je te dirai ce que je pense de ta conduite. Je suis sûr d'avance que je n'aurai que des compliments à t'adresser. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas? Je t'attends demain soir.

- Je vous remercie, oncle Pierre, répliqua Patrick. Je viendrai. »

Les deux enfants sortirent du bureau. Patrick serra le bras de Gilbert.

« Tu as un père épatant! Je me sens plus tranquille maintenant. »

Patrick en effet se sentait un peu rassuré, mais il ne put s'endormir tout de suite. Il pensait à sa mère. Comment avait-il pu être si égoïste? Refuser d'aller chez l'épicier? C'était un si petit service! Et ce n'était pas le premier qu'il lui refusait. Le jour où elle l'avait prié de tenir son écheveau pendant qu'elle le dévidait, il avait fait semblant de ne pas entendre et s'était enfui à l'autre bout du jardin. Une autre fois, il n'avait pas voulu aller chercher un livre qu'elle avait oublié sur un banc; il avait plu et le livre avait été hors d'usage. Oui, il n'avait montré aucune complaisance.

« Ce n'est pas parce que je ne t'aime pas,



maman, chuchota-t-il, le visage enfoui dans son oreiller. C'est parce que je n'avais pas réfléchi. Je suis étourdi et égoïste. Tu ne penses qu'à te dévouer pour moi et je ne veux rien faire pour toi. Mais reviens et tu verras! »

Florence faisait les mêmes réflexions. Elle aussi était bourrelée de remords. Que de fois elle avait répondu avec insolence et menti ! Elle devint toute rouge dans l'obscurité en se rappelant sa conduite passée.

« Pourquoi n'ai-je pas promené Jean-Louis l'autre jour quand maman m'en a priée? Pourquoi ai-je oublié de mettre à la poste la lettre qu'elle m'avait confiée? Pourquoi n'ai-je pas fait mon lit pour qu'elle puisse se reposer? »

Sophie l'entendit.

« Qu'as-tu? demanda-t-elle. Tu penses à maman? Moi aussi, tu sais.

- Je pense que j'ai été odieuse, répondit Florence. Et toi aussi, Sophie. Nous le sommes tous, excepté Jean-Louis. Tu n'as pas rangé ta chambre hier matin, n'est-ce pas?

- Non, répondit Sophie d'une voix faible. Quand maman est venue m'appeler dans le jardin, je me suis cachée derrière un buisson et je n'ai pas répondu. J'aurais pu aussi aller chez l'épicier.

- Nous avons tous été méchants! fit remarquer Florence. Et nous sommes bien punis. Quelquefois nous nous moquons de Gilbert, de Maguy et d'Annette parce qu'ils ne disent jamais de mensonges et obéissent toujours à leur mère. Mais ils ont raison. Quand on aime quelqu'un, on le lui montre. Je regrette de ne l'avoir pas fait.

- Moi aussi, renchérit Sophie en fondant en larmes. Je veux maman! Je veux qu'elle revienne m'embrasser ! J'ai peur ! Ce qui arrive est si effrayant !

- J'ai peur aussi! » chuchota Florence.

Elles cessèrent de parler et, au bout d'un moment, Sophie s'endormit. Mais Florence resta éveillée très longtemps et Patrick plus longtemps encore. Quand Brigitte entrouvrit la porte de la chambre avant d'aller se coucher, le jeune garçon avait les yeux ouverts.

« Il faut dormir, conseilla Brigitte avec bonté. Si vous êtes malade, cela n'arrangera rien. Demain

matin nous aurons peut-être de meilleures nouvelles. »

Le lendemain matin, le téléphone sonna à l'heure du déjeuner M. Maraval répondit, le visage anxieux. Il dit : « Oui, oui », plusieurs fois. Les enfants écoutaient. Brigitte était debout sur le seuil de la cuisine. Enfin M. Maraval raccrocha le récepteur avec un faible sourire.

« Votre maman va un peu mieux, annonça-t-il. Elle a passé une assez bonne nuit. Elle me réclame. Je vais la voir ce-matin. »

Les enfants eurent-envie de crier "de joie. C'est donc qu'elle ne se sentait pas trop mal! Les grands malades ne réclament pas de visite.

« Papa, veux-tu apporter à maman un petit bouquet de fleurs de ma part? demanda Patrick en prenant sa tirelire. De la part de Florence, de Sophie et de Jean-Louis. Dis-lui que nous l'aimons de tout notre cœur et que nous pensons à elle!

- Je n'y manquerai pas », promit M. Maraval, les larmes aux yeux.

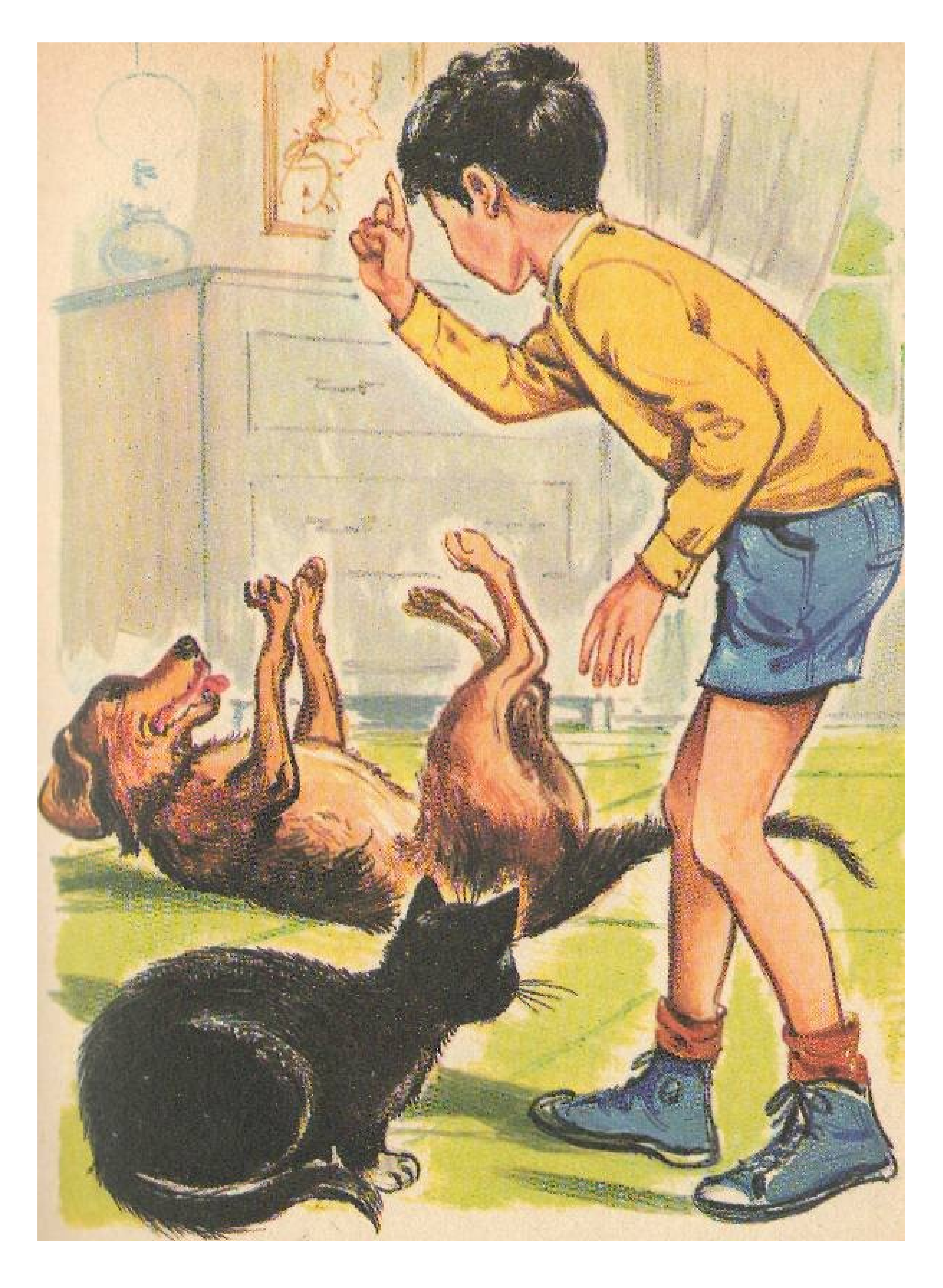
« Pauvre papa! pensa Patrick. Il est bien malheureux! Jamais plus je ne lui ferai de peine! »

Dudule eut l'air de comprendre que les nouvelles étaient meilleures et se remit à gambader. La veille, il était resté blotti dans un coin. L'absence de Mme Maraval le déconcertait.

« Meilleures nouvelles, Dudule! » annonça Patrick.

Dudule, en entendant la voix de son jeune maître, se coucha sur le dos et agita les pattes. Miquette

Meilleures nouvelles, Dudule ! » *annonça Patrick.*



Meilleures nouvelles, Dudule ! » annonça Patrick.

le regardait d'un air de mépris. Elle le trouvait stupide, mais acceptait cependant de jouer avec lui.

M. Maraval revint de l'hôpital un peu rassuré. Brigitte l'accueillit à la porte de la maison.

« Elle va un peu mieux, déclara-t-il. Elle s'inquiète à notre sujet, ce qui ne lui fait pas de bien. Vous irez la voir demain, Brigitte. Vous lui direz que nous nous débrouillons et qu'il faut qu'elle se remette vite pour nous revenir.

— Et les enfants? demanda Brigitte. Iront-ils la voir aussi?

- Elle a autour de la tête un grand pansement qui les impressionnerait, répondit M. Maraval. Mieux vaut attendre qu'on le lui ait enlevé. »

Le lendemain passa, puis le surlendemain. Mme Maraval souffrait de moins en moins, mais les médecins ne se prononçaient pas encore. Jamais les enfants n'avaient été 'aussi sages. Ils s'efforçaient d'aider Brigitte et leur père. Sophie rangeait sa chambre tous les matins.

A la grande surprise de Brigitte, Florence demanda à se charger complètement du petit Jean-Louis. Maguy ne pouvait s'empêcher d'être un peu jalouse quand elle voyait le bébé sourire à sa sœur.

A l'école, Patrick étonna son maître en se mettant à travailler avec ardeur. Tous les soirs, il allait voir M. Chevalier qui le conseillait et l'encourageait. Il tenait sa promesse et cherchait toujours quelque chose de nouveau à faire.

« Je vais désherber le jardin et ratisser les allées, pensa-t-il. Maman sera contente. Ce sera une surprise pour son retour! »

Sophie ne voulut pas être en reste. Elle demanda à Brigitte de l'eau, du savon, une éponge, et se mit en devoir de nettoyer le petit kiosque.

« Maman s'y asseoira quand elle reviendra, confia-t-elle à Brigitte. Elle déclarait qu'elle n'y entrait pas parce que c'était trop sale et poussiéreux. Elle ne le dira plus. »

Mme Chevalier invitait souvent les enfants à déjeuner ou à dîner pour soulager Brigitte. Elle envoyait sa femme de ménage, Agnès, l'après-midi. Tout le monde s'empressait, même Mme Constant, la voisine qui, jusque-là, n'avait pas eu beaucoup de sympathie pour les Maraval.

« Les gens sont bons quand le malheur arrive, fit remarquer Brigitte. On ne connaît ses amis que lorsqu'on est dans le chagrin. »

Elle jeta un regard à Patrick qui nettoyait la petite voiture de Jean-Louis.

« Et la peine rend meilleur, pensa-t-elle tout bas. Regardez ce garçon... je n'ai jamais vu quelqu'un changer aussi vite. Est-ce que cela durera? » Les nouvelles devenaient plus rassurantes. Enfin le pansement fut enlevé. M. Maraval annonça que le lendemain il accompagnerait les trois enfants au chevet de leur mère. Ils furent fous de joie. « Il y a un siècle

que nous n'avons pas vu maman, déclara Patrick. Florence, j'espère que tu as une robe propre.

- Bien sûr, répliqua Florence. Sophie aussi. Brigitte a lavé ta chemise bleue et repassé ton costume neuf. Demain nous serons tirés à quatre épingles comme les Chevalier.

- J'y veillerai, affirma Brigitte. Votre mère aura parlé aux infirmières de ses trois enfants. Il ne faut pas lui faire honte. Vous aurez les mains et la figure propres, les cheveux bien peignés, vous vous brosserez les ongles. Vous m'entendez, Patrick? Vous vous brosserez les ongles.

- Je ne l'oublierai pas, répondit Patrick en riant. Je veux aussi faire honneur à maman. Cette fois nous ne grognerons pas en faisant notre toilette. »

Ils étaient en effet propres comme des sous neufs le lendemain quand ils partirent avec leur père.

« Je suis fier de ma famille! s'écria M. Maraval. Je ne vous ai jamais vus ainsi. J'ai l'impression que vous vous appelez Chevalier et non Maraval ! »





CHAPITRE XX

La visite à l'hôpital

UNE SEMAINE s'était écoulée depuis l'accident — une semaine qui avait paru bien longue aux trois enfants Maraval. En se dirigeant vers l'hôpital, ils étaient très contents et un peu émus aussi.

Mme Maraval était seule dans une petite chambre. L'infirmière ouvrit la porte.

« Voici vos enfants, madame, annonça-t-elle. Mais cinq minutes, pas plus. Et ne vous agitez pas. Sans cela je leur donne l'ordre de partir. »

Les enfants n'osèrent pas se précipiter sur leur

mère. Ils entrèrent sur la pointe des pieds, silencieux, les yeux écarquillés. Mme Maraval était allongée dans son lit, très pâle. On lui avait enlevé son grand pansement et il ne lui restait plus qu'une bande autour de la tête. En tombant, elle avait heurté une pierre. Les enfants eurent le cœur serré. Elle leur sourit, une lueur joyeuse dans les yeux.

« Bonjour, mes chéris! Je suis bien sotte d'être malade, n'est-ce pas? Mais bientôt j'irai mieux. »

Sophie se jeta sur sa mère et pressa sa joue contre la sienne.

« Maman, je t'aime! Maman, tu as mal? Quand reviendras-tu? Je te demande pardon de ne pas avoir rangé ma chambre quand tu me l'as demandé. »

Florence murmura à son tour, d'une voix étranglée

« Bonjour, maman. Tu vas mieux? »

Elle caressa les cheveux soyeux de sa mère avec des doigts tremblants.

Patrick ouvrit la bouche pour parler, mais ne put prononcer un mot. Il regarda sa mère et se rendit compte, pour la première fois, lui semblait-il, qu'il l'aimait de tout son cœur. « Je n'avais pas l'intention d'être méchant, disaient ses yeux. Je regrette beaucoup de ne pas être allé chez l'épicier. Tout est de ma faute. Je ne peux pas parler, mais j'espère que tu comprends. »

Sa mère comprit. Elle l'embrassa très fort et sourit à travers ses larmes.

« Tout est oublié, Patrick, déclara-t-elle. Je sais

ce que tu penses, chéri. Nous serons plus heureux quand je rentrerai à la maison. Parlez-moi de Jean-Louis. Je lui manque beaucoup?

- Tu nous manques à tous, répondit Florence. Maman c'est si étrange sans toi! Tu ne nous avais encore jamais quittés. Oui, tu nous manques énormément. C'est moi qui soigne Jean-Louis.

- Brigitte me Fa dit, répliqua Mme Maraval. J'en suis contente. Cajole-le, Florence, il est si petit! Occupez-vous de papa, soignez-le aussi. Qu'il sache que ses enfants l'aiment bien. »

Les cinq minutes passèrent trop rapidement. Sophie se fâcha quand l'infirmière vint les prier de se retirer.

« Nous sommes ici depuis quelques secondes! protesta-t-elle. Et nous n'avons pas fatigué maman! »

Mme Maraval paraissait heureuse, mais elle était pâle.

« II faut partir maintenant, dit l'infirmière. Dites au revoir. Vous pourrez revenir la semaine prochaine.

- Au revoir, mes chéris, murmura Mme Maraval. Que vous êtes beaux tous les trois! Je pense que tout le monde à l'hôpital se mettra à la fenêtre pour vous voir partir. »

Les trois enfants se retirèrent. M. Maraval entra à son tour dans la chambre pour passer un petit, moment avec sa femme. Elle pouvait à peine parler, tant elle était fatiguée, mais son sourire exprimait son bonheur.

« Ce sont les meilleurs enfants du monde », chuchota-t-elle.

Patrick, Florence et Sophie étaient si contents d'avoir vu leur mère qu'une fois sortis de l'hôpital, après avoir repris Dudule qu'ils avaient laissé attaché à la grille, ils se mirent à rire et à crier à tue-tête.

« Dudule, elle va mieux! annonça Sophie. Tu es content aussi, n'est-ce pas? »

Ils retournèrent à la maison. Dudule bondissait autour d'eux. Ils marchaient si vite qu'ils heurtèrent violemment Mme Constant et sa voisine en tournant le coin de la rue. Ils faillirent renverser les deux dames. Mme Constant laissa tomber son panier, Dudule le saisit par l'anse et se sauva. Sophie riait aux éclats.

« Oh! ce Dudule! Il va au marché! »

Mme Constant regarda les enfants avec indignation

« Dire qu'ils ont le cœur de rire et de crier alors que leur pauvre mère est à l'hôpital ! » fit-elle remarquer à sa compagne.

Huit jours auparavant, Patrick aurait ri aussi fort que Sophie. Il était devenu un autre garçon.

« Reprends le panier à Dudule », ordonna-t-il à Florence, et il se tourna vers les deux dames : « Je regrette de vous avoir heurtées. Nous venons de voir maman à l'hôpital et nous sommes si heureux qu'elle aille mieux que nous ne savons plus ce que nous faisons. »

Florence revint avec le panier qu'elle tendit à Mme Constant en s'excusant gentiment.

« Merci de votre bonté pour maman, ajouta-t-elle. Elle nous a dit que vous lui aviez envoyé de belles fleurs. »

Mme Constant oublia son indignation et sourit.

« Je suis contente de ces bonnes nouvelles. J'irai la voir la semaine prochaine. Je t'ai vue promener ton frère l'autre jour, Florence. Tu es une vraie petite maman pour lui. »

De retour à la maison, les enfants racontèrent à Brigitte la visite à l'hôpital. Elle les écouta en pétrissant la pâte d'un gâteau.

« Je vous fais une tarte pour vous récompenser d'être sages et gentils, déclara-t-elle. Dire que vous étiez si insupportables! Mais vous avez bon cœur, c'est l'essentiel. »

Les jours passaient. Mme Maraval se remettait lentement. Deux semaines s'écoulèrent, puis encore une autre. On était maintenant au milieu de novembre. Maman ne reviendrait-elle jamais à la maison?

« Quand quittera-t-elle l'hôpital? demanda Florence. Je veux qu'elle revienne. Va la chercher, papa.

— Elle sortira à la fin de novembre, répondit son père. Et alors je l'emmènerai au soleil pour hâter sa convalescence. Elle ne rentrera pas encore à la maison.»

Florence en eut les larmes aux yeux

« Vous resterez longtemps absents? Papa, elle sera à la maison pour Noël, n'est-ce pas?

- Je l'espère, déclara M. Maraval. Oui, je crois que je peux le promettre. »

Ce fut une grande déception pour les enfants d'apprendre que leur mère ne rentrerait pas en quittant l'hôpital. Patrick l'annonça à Gilbert.

« Ma seule consolation, confia-t-il, c'est que j'aurai plus de temps pour gagner de bonnes notes. Je voudrais avoir un excellent bulletin à mettre sur la table le matin de Noël. Maman serait contente. Ton papa va se promener cet après-midi?

- Naturellement, répondit Gilbert. Moi aussi. Dire que je détestais la marche! Maintenant je l'aime bien, surtout quand tu viens avec Dudule.»

Patrick avait une grande admiration pour le père de Gilbert. Tous les soirs, il allait lui faire une petite visite. Oncle Pierre suivait ses progrès et l'en félicitait.

Le dimanche, Patrick accompagnait Gilbert aux séances des louveteaux, Florence et Maguy passaient l'après-midi avec les Jeannettes.

« Dommage que Dudule ne soit pas admis! dit Patrick à Gilbert. Il serait obligé d'obéir. J'essaie de lui apprendre à rester tranquille pour qu'il ne fatigue pas maman à son retour. »

Florence s'occupait très bien de Jean-Louis. Il lui tendait les bras dès qu'elle s'approchait de son berceau.

« II est devenu tout à fait gentil, confia-t-elle à Maguy qui était un peu jalouse.

— Il l'a toujours été, riposta Maguy. Donne-le-moi un moment, Florence. Tu l'accapares.

- Il m'aime mieux que toi, déclara Florence.

- Ce n'est pas vrai, protesta Maguy. Jean-Louis, tu veux bien venir avec moi? »

Jean-Louis répondit en lui tendant ses petits bras.

« Tu vois ! » s'écria Maguy triomphante.

Elle se pencha vers lui. Le bébé lui passa un bras autour de son cou et de l'autre se cramponna à Florence. Les têtes des deux petites filles se rejoignirent au-dessus de lui.

« II vous aime toutes les deux, décida Sophie. Je l'aime aussi, moi!

- Oui, mais tu aimes encore mieux Dudule, déclara Florence. Non, je«e t'appelle pas, Dudule! Va-t'en! Regarde, Maguy! Jean-Louis lui a attrapé l'oreille! C'est le bébé le plus intelligent du monde!»





CHAPITRE XXI

Noël approche

LA VIE suivait son cours. Le départ pour l'école, la classe, les récréations, le déjeuner, le goûter, le dîner, l'heure du coucher. Annette restait à la maison. Sophie venait jouer avec elle le matin pour laisser à Brigitte le temps de s'occuper du ménage et de Jean-Louis.

Sophie avait l'habitude de malmener ses poupées et de casser ses jouets. Annette, qui était très soigneuse, se fâcha avec elle plus d'une fois. Peu à peu Sophie apprit à l'imiter et à tout ranger avant

de partir. Elle apprit aussi à bien se peigner. Si sa tenue laissait à désirer, Mme Chevalier la grondait.

« Va changer de tablier, disait-elle. Noue le ruban de tes cheveux. Tu seras plus mignonne, Sophie. »

Patrick et Florence au contact des Chevalier prenaient aussi le goût de l'ordre. Maintenant quand ils rentraient de classe, ils suspendaient leurs manteaux dans la penderie au lieu de les laisser traîner sur des chaises. Florence remplaçait les fleurs dans les vases dès qu'elles étaient fanées et rangeait la chambre de Sophie et celle de son frère.

« Tu deviens une bonne petite maîtresse de maison, Florence! fit remarquer M. Maraval. Quand ta maman reviendra, elle sera contente. »

Un jour enfin Mme Maraval quitta l'hôpital. Son mari vint la chercher en voiture pour l'emmener vers le soleil. La veille, ses enfants étaient allés à l'hôpital pour lui dire au revoir.

« Reviens pour Noël, maman! avaient-ils supplié. Nous ne pouvons pas passer Noël sans toi! »

La maison était bien vide maintenant que M. Maraval était parti lui aussi. Brigitte travaillait de son mieux, raccommodait les chaussettes trouées, pansait les genoux blessés. Elle grondait aussi à l'occasion, mais ni Patrick, ni Florence, ni Sophie ne lui en voulaient.

Les trois enfants faisaient toutes sortes de projets et de préparatifs pour Noël et le retour de leur

mère. Sur le conseil de Mme Chevalier, ils confectionnaient une grande banderole qu'ils suspendraient au-dessus de la porte d'entrée. On y lisait une inscription : JOYEUX NOËL, MAMAN, brodée en lettres rouges. Florence et Sophie, qui détestaient les travaux d'aiguille, prirent part à la besogne sans grogner. C'était pour maman!

« Vous ne faisiez rien pour votre mère, fit remarquer Annette en brodant la lettre N. Heureusement vous avez changé! Un jour, Florence, tu as dit un gros mensonge et...

— Tais-toi ! interrompit Florence. Je veux oublier tout cela. Quand maman a été si malade, nous avons compris à quel point nous l'aimions.

- Vous, les Chevalier, vous avez changé aussi, déclara Sophie à l'improviste. Tu te rappelles, Annette était rapporteuse.

— Et pleurnicheuse, renchérit Florence. Terrible! Et Gilbert était une poule mouillée. Il ne savait même pas grimper à un arbre. Maguy poussait des cris quand Dudule s'approchait d'elle. La première fois qu'elle est venue goûter chez nous, elle voulait retourner auprès de sa mère. »

Annette et Maguy devinrent écarlates. Florence s'en aperçut.

« C'est de l'histoire ancienne, dit-elle en donnant une petite tape à Maguy. Vous étiez mieux élevés que nous. Vous nous avez appris la politesse.

- Vous nous avez guéris de nos peurs ridicules, reconnut Maguy. Je ne croyais jamais que nous serions amis.

— J'ai terminé la lettre N, annonça Annette en poussant un soupir. Regardez Mimile qui dort entre les pattes de devant de Dudule! Quel dommage qu'il grandisse vite! C'est si mignon un petit chat! »

Gilbert n'avait plus parlé du chien qu'il désirait. Il espérait en avoir un à Noël, mais il n'osait trop y compter.

La maison tout entière résonnait du bruit des travaux que M. Maraval avait commandés pour le retour de sa femme. On ravalait la façade triste et lézardée de la maison et on repeignait les volets noirâtres dans un vert clair extrêmement joyeux. Un paysagiste était même venu pour redessiner le parc. Fini le temps de la forêt vierge et de la « maison du mystère » ! L'été prochain, la maison des Maraval serait aussi gaie et accueillante que celle des Chevalier. Tout était parfait. Comprenant que les enfants adoraient avoir un coin à eux, M. Maraval avait même demandé au paysagiste de laisser des buissons et des herbes folles dans une partie du jardin.

Les vacances approchaient. Encore quatre jours et ce serait Noël. Les bulletins de l'école arrivèrent. Ceux de Gilbert et de Maguy étaient excellents. Les parents les lurent à haute voix selon leur habitude.

« J'espère que Patrick a de bonnes notes, dit Gilbert. Il a beaucoup travaillé depuis l'accident de sa mère. »

M. Maraval fit une rapide visite chez lui trois

jours avant Noël afin de prendre ses dispositions avec Brigitte pour le retour de sa femme. Elle allait mieux, mais elle était encore très faible.

Les bulletins de l'école étaient arrivés aussi chez les Maraval. Florence avait de bonnes notes et l'appréciation générale la fit rougir de plaisir.

« A fait d'immenses progrès dans tous les domaines, disait sa maîtresse. En particulier, Florence est beaucoup moins désordonnée. »

M. Maraval jeta un coup d'œil sur le bulletin de Patrick et appela son fils.

« Viens voir! s'écria-t-il. Au début du trimestre tu étais le dernier de la classe. Puis tes notes s'élèvent régulièrement. Tu es quatrième. Lis ce que ton maître a écrit. »

En lisant, Patrick sentit son cœur battre à se rompre. Il était fier d'avoir tenu sa promesse.

« Patrick était paresseux et menteur. Seuls le football et la gymnastique l'intéressaient. Je craignais qu'il' n'eût une mauvaise influence sur ses camarades. Je suis heureux de constater qu'il a tout à fait changé. Il travaille avec application et dit toujours la vérité. Je suis fier de lui. »

« Je suis fier aussi, Patrick, déclara M. Maraval. Très fier! Tu as racheté ta mauvaise conduite. Ta mère va être très heureuse. Nous mettrons ce bulletin sous sa serviette le jour de Noël. Ce sera son plus beau cadeau »

Mme Maraval devait arriver la veille de Noël. Les enfants se hâtaient de terminer leurs préparatifs. Brigitte astiquait la maison et préparait de délicieux



gâteaux. Jean-Louis était adorable dans une barboteuse tricotée par Mme Chevalier.

La grande banderole JOYEUX NOËL, MAMAN, en grosses lettres rouges, fut accrochée au-dessus de la porte d'entrée. Les trois enfants s'étaient cotisés pour acheter un gros bouquet d'œillets et avaient décoré toutes les pièces avec du houx et du gui. La voiture de M. Maraval arriva. Maman en descendit, le visage radieux. Patrick, Florence et Sophie se jetèrent à son cou.

« Bonjour, maman! Quel bonheur de te voir!

- Voyons, voyons, un peu de calme! protesta M. Maraval. A bas, Dudule! Ce chien est devenu fou! A bas, Dudule! A bas! »



Mme Maraval était si heureuse de revenir dans sa maison que les larmes coulaient sur ses joues. Elle ne se lassait pas de tout examiner.

« Quelles belles fleurs! Quelle propreté! Quel ordre! Où êtes-vous, Brigitte, que je vous remercie? Où est mon petit Jean-Louis? »

Ce fut une journée mémorable. Gilbert, Maguy et Annette participaient de loin au bonheur de leurs amis. Mais pour ne pas être indiscrets, ils ne franchirent pas la grille. Jean-Louis poussa des cris de joie quand sa mère le prit dans ses bras.

« Qu'il a grandi ! Qu'il est beau ! s'écria Mme Maraval. Que ses joues sont roses! Vous l'avez bien soigné, Brigitte!

- Florence m'a beaucoup aidée, madame, déclara Brigitte. Vos enfants ont été très sages, vous pouvez être fière d'eux.

- Ma bande de mauvais garnements! protesta Mme Maraval en souriant.

— Naturellement ce sont des garnements! approuva Brigitte. Mais ils valent leur pesant d'or. »

La veillée de Noël avec maman assise dans son fauteuil habituel... les enfants pouvaient à peine en croire leurs yeux. Quand ils furent couchés, elle monta les embrasser dans leur petit lit.

Patrick n'avait confié à personne, sauf à Gilbert et à M. Chevalier, la promesse solennelle qu'il avait faite. Ce soir-là, les bras autour du cou de sa mère, il raconta tout.

« J'ai tenu ma promesse, maman. Tu le verras quand tu liras mon bulletin demain matin. Je continuerai à la tenir. Jamais plus je ne serai égoïste et désobéissant!

— J'en suis sûre, déclara sa mère. Je suis fière de toi, Patrick. Tu es mon aîné, mon premier garçon, tu as une place spéciale dans mon cœur. Je suis heureuse que tu aies vaincu tes défauts. »

Jamais Noël n'avait été plus agréable! La table était chargée de paquets. On attendit pour les ouvrir que Mme Maraval fût descendue de sa chambre.

« La belle poupée! s'écria Sophie. Maman, c'est toi qui as fait sa robe?

- Oui, j'ai eu beaucoup de temps pour coudre, répondit Mme Maraval. Florence, ce n'est pas toi qui as brodé ces marguerites sur ce napperon? Oh! Que je suis contente!

- Dudule te fait un cadeau, intervint Sophie. Tu ne l'as pas encore regardé. »

Maman ouvrit le paquet et tous se mirent à rire. C'était un os.

« Merci, Dudule ! s'écria Mme Maraval. Comment as-tu pu le garder? Je t'en donnerai la moitié! »

Dudule partageait la joie générale. Il ne savait pas que c'était Noël, mais il savait que tout le monde était heureux et il l'était aussi. Il agitait la queue tant qu'il pouvait.

Quand Mme Maraval lut le bulletin de Patrick, des larmes brillèrent dans ses yeux.

« C'est mon plus beau cadeau, déclara-t-elle. Il me fait encore plus de plaisir que le petit tableau que tu as peint toi-même!

- Je me demande ce que font les Chevalier, dit Patrick. Maman, nous avons un beau cadeau pour eux. Du moins i^,est pour Gilbert, mais tous seront contents. Nous irons le chercher tout à l'heure. Il est à la ferme.

- C'est un petit épagneul, expliqua Sophie, incapable de garder le secret. Nous l'avons acheté pour les Chevalier. C'est papa qui a payé la plus grosse part. Il est joli, joli, joli! »

Ils allèrent chercher le petit chien. Il était noir avec de longues oreilles et des yeux marron.

« II n'est pas plus beau que Dudule », fit remarquer Sophie.

Dudule n'était pas beau, mais les Maraval l'aimaient beaucoup.

« Dépêchons-nous! ordonna Florence quand ils

quittèrent la ferme avec l'épagneul et Dudule qui gambadaient près d'eux. Je suis impatiente de voir la joie de Gilbert ! »

Ils se mirent à courir. Les enfants avaient attaché au cou de l'épagneul un collier rouge auquel Patrick avait accroché une étiquette.

Quand ils entrèrent chez les Chevalier, Maguy, Gilbert et Annette se préparaient à aller chez eux.

« Nous avons un cadeau pour vous! cria Sophie. Regardez ! C'est un petit chien ! Il est pour vous trois, mais surtout pour Gilbert. »

Gilbert, qui avait été surpris et déçu de ne pas voir un petit chien parmi ses cadeaux de Noël, poussa un cri de joie. Il se mit à genoux près de l'épagneul qui lui lécha le nez.

« C'est pour cela que Sophie et Florence avaient des airs si mystérieux ! Elles faisaient des allusions que j'étais trop stupide pour comprendre. Qu'il est beau ! Il s'appellera Pipo ! Merci, Patrick, Sophie, Florence! Merci, merci! »

Puis Gilbert regarda l'étiquette attachée au collier rouge du petit chien. Il éclata de rire.

« Regarde, Annette, regarde, Maguy, ce que les Maraval ont écrit : « Joyeux Noël à ces voisins terribles!»

- Et regardez ce que nous avons écrit sur le cadeau que nous avons préparé pour vous! » cria Annette, et elle mit une grande boîte de jeux dans les bras de Patrick. « Regardez ! »

Patrick se mit à rire à son tour.

« Vous avez écrit la même chose : « Joyeux Noël à ces voisins terribles ! »

- C'est ainsi que nous vous appelions, expliqua Gilbert, Nous avons bien changé d'avis depuis. Allons montrer mon petit chien à maman. Viens, Pipo ! »

L'épagneul entra dans la maison en agitant la queue et les oreilles. Dudule se précipita derrière lui. Les enfants les suivaient.

« Joyeux Noël, madame Chevalier! cria Sophie. Joyeux Noël! »

Nous leur souhaitons aussi un joyeux Noël et nous les laissons goûter les joies de cette bonne journée. Heureux Noël, voisins terribles! Heureux Noël à vous tous !

